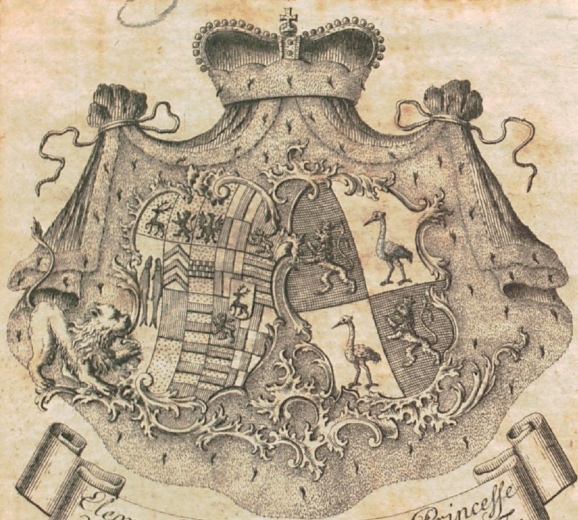




Die Frau. 10. Teil

1799



Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.





M A G A S I N

D E S

E N F A N S,

O U

D I A L O G U E S

ENTRE

une sage G O U V E R N A N T E

ET

plusieurs de ses E'LE'VES de la première
D I S T I N C T I O N ,

DANS lesquels on fait *penser, parler, agir* les jeunes gens
suivant le génie, le tempérament, & les inclinations
d'un chacun,

ON y représente les *défauts* de leur âge, & l'on y montre
de quelle manière on peut les en *corriger* : on s'applique
autant à *leur former le cœur, qu'à leur éclairer l'esprit.*

ON y donne un *Abrégé de l'Histoire Sacrée, de la Fable, de
la Géographie, &c.* : le tout rempli de *réflexions utiles,*
& de *contes moraux* pour les amuser agréablement; & écrit
d'un stile simple & proportionné à la tendresse de leurs
années :

PAR

Made L E P R I N C E D E B E A U M O N T .

T O M E I .

A L O N D R E S ,

Se vend chez J. HABERKORN, dans *Gerard-Street, Soho;*
& chez les Libraires de cette ville.

1756.

M A G A S I N

J. M. B. A. M. S. 1780

D I A L O G U E S

THE SECOND COURSE

OF THE

ARTS AND SCIENCES

IN THE

UNIVERSITY OF

OXFORD

BY

JOHN

WATSON

1780



AVERTISSEMENT.

LORSQUE je me suis déterminée à donner ce Magasin au Public, je ne me suis point dissimulée les difficultés de mon entreprise. Cet ouvrage est tel par sa nature, me disois-je à moi-même, qu'il doit déplaire nécessairement à toutes les personnes formées, s'il est ce que j'ai prétendu le faire. Les difficultés que j'avois prévues, ont augmenté dans l'exécution, & plus de vingt fois, je me suis vue sur le point de tout abandonner, par le désespoir de réussir. Je me faisois par avance, toutes les objections que me feroit le Public, & j'en étois d'autant plus effrayée, que malgré leur solidité aparente, je me trouvois dans la nécessité de n'y avoir point d'égard. J'achevai enfin, l'Eté passé, de remplir la pénible tâche que je m'étois imposée, & pleine

de défiance du succès, je communiquai mon manuscrit à un grand nombre de personnes. Quelle fut ma surprise ! plusieurs d'entre elles, dont le goût éprouvé peut servir de règle, m'avouèrent qu'il les avoit amusées assez, pour n'avoir pu le quitter avant de l'avoir achevé. Ce succès inespéré me decouragea absolument. J'ai voulu travailler pour les enfans, me disois-je ; j'ai manqué mon but, puisque les personnes faites s'amusement de mon ouvrage. Cette crainte me fit suspendre l'impression ; il me falloit d'autres juges, & je les ai cherchés parmi mes écolières de tous les âges. Elles ont toutes lu mon manuscrit. L'enfant de six ans s'en est divertie, aussi bien que celle de dix & de quinze. Plusieurs d'entre elles, à qui je désespérois de faire naître le goût pour l'étude, en ont écouté la lecture avec une avidité, qui ne me laisse rien à souhaiter, & qui me répond du succès. Je me suis convaincue absolument, par

cette expérience, d'une chose que je soupçonnois. Le dégoût d'un grand nombre d'enfans pour la lecture, vient de la nature des livres qu'on leur met entre les mains; ils ne les comprennent pas, & de là naît inévitablement l'ennui. Je n'excepte aucun ouvrage, quand je porte cette décision. Les miens, comme les autres, sont sujets à cet inconvénient, & je suis contrainte de les refondre, quand je veux les faire comprendre, non seulement aux enfans du premier âge, mais même à ceux qui seroient capables de les comprendre parfaitement, s'ils étoient écrits en Anglois. Une fille de quinze ans, qui commence à apprendre le François, a besoin d'un stile aussi simple, qu'une autre de cinq ans, qui lit dans sa langue maternelle. Qu'on juge par-là de l'ennui que doivent donner aux pauvres enfans, la lecture & la traduction de *Télémaque* & de *Gil-blas*, auxquels on borne d'ordinaire toutes leurs lectures dans les écoles. Ces li-

vres, qui sont des chef-d'œuvres en leur genre, sont pour eux, à peu-près comme du Grec; aussi ai-je trouvé en Angleterre, plusieurs personnes qui ne pouvoient goûter ces ouvrages, parcequ'il leur étoit resté une impression fâcheuse, de l'ennui qu'elles avoient éprouvé en les traduisant. On me dira, nous avons douze volumes de contes de Fées, nos enfans peuvent les lire: à cela je répons; outre que ces contes on souvent des difficultés dans le stile, ils sont toujours pernicious pour les enfans, auxquels ils ne sont propres qu'à inspirer des idées dangereuses and fausses. Comme j'avois résolu de m'aproprier tout ce que je trouverois à mon usage, dans les ouvrages des autres, j'ai relu avec attention ces contes: je n'en ai pas lu un seul que je puisse raccommo-der selon mes vues; & j'avoue que j'ai trouvé les contes de la *Mère l'Oye*, quelques puériles qu'ils soient, plus utiles aux enfans, que ceux qu'on a écrits dans un stile plus

relevé. Je trouve moyen de faire comprendre aux enfans, lors qu'ils lisent la *Barbe bleue*, les inconvéniens d'un mariage fait par intérêt; les dangers de la curiosité, les malheurs qui peuvent arriver du peu de complaisance, qu'on a pour les caprices d'un époux; l'inutilité du mensonge, pour éviter le châtement. En pourrois-je trouver autant dans les douze volumes que j'ai cités? Le peu de morale qu'on y a fait entrer, est noyé sous un merveilleux ridicule, parcequ'il n'est pas joint nécessairement à la fin qu'on doit offrir aux enfans; l'aquisition des vertus, la correction des vices.

Cette réflexion me conduit naturellement au but, que se doivent proposer les personnes, qui se consacrent à l'éducation des enfans. Je l'ai déjà dit dans mon traité d'éducation; mais je le répéteroïis encore mille fois, que je ne croirois pas l'avoir assez dit. *Former les mœurs, tirer parti de l'esprit, l'orner, lui donner une tournure géomé-*

trique, régler l'extérieur. Tout ce qu'on dit aux enfans, tout ce qu'on écrit pour eux, tout ce qui s'offre à leurs yeux, doit tendre à cette fin, ou y être amené adroitement par un habile maître. Si mon ouvrage est conforme à ces vues ; s'il les remplit, mon ouvrage est suffisant pour donner une bonne éducation : entrons dans le détail. Tout le monde convient, que la correction des mœurs est le principal point de l'éducation. On répète continuellement aux enfans ; rien n'est plus vilain que de mentir, de se mettre en colère, d'être gourmand, désobéissant. Qui ne croiroit que ces vices sont très rares dans le Monde, en égard aux soins qu'on se donne pour en éloigner les enfans ? Ils devroient les avoir en horreur, & ils les auroient effectivement, si, au lieu de faire entrer les maximes, qu'on leur a débitées à ce sujet dans leur mémoire, on les avoit fait pénétrer jusqu'à leur raison. Toutes nos fautes viennent de deux sources, ou de la fausseté de nos

idées, ou du défaut de conviction, & ces deux sources de nos malheurs, ont leur origine dans notre éducation. Les termes me manquent pour exprimer ce que je sens, & ce que l'expérience me découvre tous les jours. Qu'on me permette donc, de me faire entendre comme je pourrai, & qu'on excuse mes fautes.

Je disois l'autre jour, à une dame de seize ans, qu'on pourroit la comparer à une jeune mariée, qui, en entrant dans la maison de son mari, qui est la sienne, établiroit son domicile auprès d'une fenêtre, pour ne rien perdre de ce qui se passeroit dans la rue. Si on demandoit à cette dame, au bout de deux ans, de quelle couleur sont vos meubles, instruisez nous des sujets des tableaux qui sont dans votre maison; comment en a-t-on distribué les apartemens? & qu'elle me répondit: je ne fais pas un mot de toutes ces choses; mais en récompense, je puis vous détailler tous les carosses qui passent tous les jours.

dans ce quartier, le nombre des domestiques qui suivent les chaïses, les habits de celles qui les remplissent. Cette dame seroit une extravagante, me répondit mon écolière : & nous sommes toutes des extravagantes, ajoutai-je. Notre ame passe sa vie à la fenêtre, c'est à dire, qu'elle ne s'occupe que des choses qui frappent les sens, & qu'elle ignore absolument ce qui est au dedans d'elle-même, dans sa propre maison. D'où vient cela ? d'une mauvaise habitude, prise dans la jeunesse. On s'occupe à attirer l'ame des enfans aux fenêtres ; on en fait des êtres parlans, écoutans, regardans ; & on ne réfléchit pas, qu'il faudroit en faire des êtres pensans. Ce défaut est surtout, celui des personnes du sexe, & il n'est pas possible d'imaginer ce qu'il m'en coûte pour l'extirper. Que de stratagèmes pour exciter la curiosité de se connoître soi-même ! combien de soins pour piquer la vanité, en exposant aux jeunes personnes, la profondeur, la honte

de leur ignorance, de leurs préjugés, de leurs sotises : j'en ai vu souvent pleurer de dépit, en se voyant peintes au naturel. C'étoit quelque chose, mais ce n'étoit pas tout ; il falloit après cela, extirper la paresse, qui, sous l'habit de la modestie, du découragement, travailloit à leur persuader, qu'elles manquoient du génie nécessaire pour réfléchir, ou que cet exercice étoit trop pénible. Il falloit lutter contre la dissipation perpétuelle, à laquelle on livre les jeunes personnes à Londres, où une fille de dix ans s'excuse gravement, sur ses grandes occupations, de ne pouvoir remplir la tâche dont elle s'étoit chargée. Malgré tous ces obstacles, je commence à recueillir le fruit de mon travail ; je ne dis rien à mes écolières sans les assujétir à me prouver, s'il est vrai, ou faux par des raisons sans réplique ; mes écolières commencent à connoître, sans un grand travail, une contradiction dans un principe spécieusement étalé ; & par cette

contradiction, mettent en poudre les conséquences ; elles m'écrivent leurs jugemens sur ce qu'elles lisent, me disputent une vérité jusqu'à ce que je la leur aie prouvée, & ne se rendent qu'à l'évidence. Celles que j'ai commencées déjà formées, sont des progrès très lents dans cette science ; mais j'en ai quelques unes depuis leur première enfance, & celles là sont frappées d'une contradiction, comme l'oreille d'un bon Musicien est frappée d'une dissonance ; d'où vient cela ? des soins que j'ai pris de leur former un esprit géométrique ; & ce que j'ai fait, tout le monde peut le faire. Dès trois ans, il faut nourrir l'esprit des enfans du vrai, le leur faire digérer ; travailler, non à vous soumettre leur esprit, à subjuguier leurs lumières pour leur faire adopter les vôtres ; mais à les soumettre à l'empire de la raison. Il faut les convaincre incontestablement, de la nécessité de pratiquer ce que vous exigez, & vous les verrez se livrer de

bon cœur à tout ce que la raison, & non votre caprice leur ordonne. Nous avons pour cela deux moyens, la religion & la raison ; il ne faut jamais séparer ces deux choses, & je me flatte de les avoir unies dans le Magasin des Enfans : car sans cela, je croirois avoir manqué mon but. En faisant réciter aux enfans l'histoire de la Ste Ecriture ; j'ai eu soin de donner à leur raison, des preuves à leur portée, de la divinité de cette Ecriture. J'ai tâché ensuite, de leur faire trouver dans cette Ecriture, des motifs capables d'exciter leur obéissance. Un Dieu bienfaiteur, ami de la vertu, vengeur du crime, tout-puissant pour récompenser l'une, & punir l'autre ; voila ce que leurs réflexions & celles de la gouvernante, mettent à tous momens sous leurs yeux. Je n'ai rien oublié, pour leur montrer la conformité des maximes de ce livre divin, avec leurs lumières naturelles, & j'ai fini par les convaincre, qu'indépendamment d'une autre vie, d'un bonheur, ou

BIBLIOTHEQUE

d'un châtiment futur, leur bien être en cette vie, dépend de leur docilité à suivre ces maximes. En changeant de discours, je n'ai point changé d'objet. Mes contes tendent au même but, tout y ramenne les enfans, & j'ai lieu d'espérer qu'à force de répéter les mêmes vérités, sous des formes diverses, elles s'inculqueront chez eux d'une manière inéfaçable. Si je réussis, je n'ai plus rien à désirer pour l'éducation; un enfant religieux par raison, est capable de tout: les vices, les penchans corrompus, ne m'effrayent plus, & je dis en paraphasant les paroles du roi prophète, *en me donnant un esprit clair-voyant, vous leur avez donné le mord & la bride, pour les empêcher de mordre & de ruer contre moi.*

Il me reste à répondre à quelques objections, qu'on me fera sans doute. Pourquoi avez vous retranché quelques histoires de la Sainte Ecriture? A cela je répons, j'en ai retranché quelques unes, par respect pour l'innocence

nocence des enfans ; je n'avois garde de chercher à exciter leur curiosité, sur une matière, où je regarde l'ignorance comme une béatitude & la forteresse de l'innocence. Je fais qu'ils sont à portée de les lire tous les jours dans la Bible, & je ne voudrois pas même les leur faire passer, crainte de faire naître chez eux cette curiosité que je crains ; mais je m'efforcerois de la mettre en défaut, par une explication naturelle, qui leur donneroit le change, sans faire naître leurs soupçons. Ce n'est point ici un ouvrage dogmatique, dans lequel il n'est pas permis d'omettre un seul mot. C'est à titre d'amusement que je présente cette histoire aux enfans. Il ne faut pas qu'ils soupçonnent que je veux les instruire ; ce motif m'a autorisée à retrancher tout ce qui pourroit les ennuyer. N'ai-je pas le même privilége pour les choses que je regarde comme dangereuses pour les mœurs ? Quelles réflexions mes écolières eussent-elles faites, sur

cet endroit de l'Histoire Sainte, où *Jacob*, sans respect pour la vérité, trompe son père, sous l'habit & le nom d'*Esau*? Elles en auroient conclu, qu'un honnête homme peut mentir en quelques occasions, & qu'on exagère à leur égard l'horreur du mensonge, pour leur en donner de l'éloignement. Je ne cite que cet exemple. Il en est plusieurs autres que je ne puis me permettre de citer, par la raison qui m'a engagé à les mettre; c'est qu'il est dangereux d'exciter trop la curiosité.

D'autres trouveront que j'ai eu tort de parler aux enfans, de choses qu'ils suposeront au dessus de leur portée: de choses qu'ils prétendent que les femmes mêmes doivent toujours ignorer. Qu'ont-elles besoin, me diront-ils, de connoître la différence de leurs ames, d'avec celles des animaux? Elles croient cette vérité & mille autres sur la foi d'autrui: elles ne sont pas faites pour en savoir davantage. On diroit que vous pré-

tendez en faire des Logiciennes, des philosophes; & vous en feriez volontiers des automates, leur répondrai-je. Oui, Messrs. les tirans, j'ai dessein de les tirer de cette ignorance crasse, à laquelle vous les avez condamnées. Certainement, j'ai dessein d'en faire des logiciennes, des géomètres & même des philosophes. Je veux leur apprendre à penser, à penser juste, pour parvenir à bien vivre. Si je n'avois pas l'espoir de parvenir à cette fin, je renoncerois dès ce moment à écrire, à enseigner. Il est assez de personnes capables de faire entrer dans la mémoire des enfans, quelques milliers de mots qui ignorent: les règles du langage & plusieurs autres connoissances, à-peu-prés aussi importantes: je ne regarde l'étude de la langue françoise, par rapport à mes écolières, que comme un moyen qui m'est offert par la Providence, pour former leur esprit & leur cœur. Ces deux parties sont les objets de mon travail, ce qui ne

m'empêchera pas de donner tous mes soins à la grande affaire, pour laquelle on me paie ; c'est-à-dire ; à l'étude de la langue françoise. Je me flatte même, que mes écolières y feront de rapides progrès, ainsi que dans les autres études auxquelles on les assujétit. Je travaille pour le maître de danse, de musique &c. les autres enfans apprennent ces choses avec dégoût, parce qu'on les y oblige. Je prétends que mes élèves s'y appliquent par principes, parce qu'elles feront convaincues, qu'il n'y a de vrai bonheur, qu'à bien remplir son devoir ; que le devoir le plus sacré des personnes de leur âge, est l'obéissance à leurs parens & à leurs maîtres ; qu'en leur obéissant, elles obéissent à Dieu, dont ils tiennent la place : plus d'actions indifférentes pour des enfans à qui l'on aura le bonheur d'inculquer ce principe, plus d'exercices négligés. Les mêmes motifs, qui auront produit leur application, leur docilité dans l'enfance, les affection-

neront à leurs devoirs dans un âge plus avancé. La philosophe sacrifiera le dégoût, que produit chez elle les détails domestiques, au devoir qui lui fait une loi de s'en charger. Parfaitement convaincue que son bonheur & sa gloire en cette vie & en l'autre, consistent à remplir les obligations de son état; elle les étudiera sans-cesse, & les remplira avec la même exactitude, soit qu'elles soient conformes, ou non, à ses propres penchans & inclinations; & cette heureuse facilité à pratiquer tout ce qu'elle doit, elle la tirera de l'heureuse habitude de réfléchir.

Voilà quels sont les fruits précieux de la méthode que je veux suivre, & que je propose pour l'éducation; j'espère que chez une nation aussi éclairée que l'Angloise. Le peu que je viens de dire, suffit pour répondre à l'objection qu'on m'a faite, & pour convaincre les parens de la nécessité de changer la méthode qu'on a suivie jusqu'à ce jour dans l'éducation. Ce

premier volume du Magasin des Enfans, indique mes vues; mais ce n'est qu'une ébauche de ce que je donnerai par la suite, si cette première partie est goûtée, & qu'on m'encourage assez pour continuer. Je l'ai dit dans mes propositions: les fraix de l'impression à Londres, sont très considérables, & le nombre des lecteurs très borné, lorsqu'il est question d'un livre françois. Il est donc impossible de donner rien au public, à moins qu'un certain nombre de souscrivans, n'assurent à l'Auteur le remboursement de ses fraix. Si la cour de Russie ne m'avoit encouragée, ce petit ouvrage, prêt à mettre sous la presse depuis un an, n'auroit peut-être jamais été imprimé. Si les parens daignent lire ce premier volume, s'ils le croient assez utile aux enfans, pour en souhaiter la continuation, ils doivent solliciter leurs amis pour remplir un pareil nombre de souscrivans pour l'année prochaine, sans quoi, je ferai réduite à tout abandon-

ner; d'autant plus que je n'ai pas à beaucoup près ici, la ressource que je trouverois dans un autre païs, je m'explique.

Trois motifs peuvent encourager un auteur, le désir de se rendre utile au public par ses ouvrages, l'espoir du gain s'il est pauvre; l'espoir d'acquiescer l'estime des honnêtes gens, & de s'attirer leurs égards. J'ose dire que le premier de ces motifs me suffiroit, si la fortune m'avoit été plus favorable; mais, n'ayant d'autre ressource que mon travail, je suis bien éloignée de pouvoir avancer les fraix de l'impression: je l'ai fait pour les Magasins François, & j'ai été cinq ans entiers sans être remboursée de mes avances: il ne me reste donc que les deux autres motifs. Il ne tiendroit qu'à moi de me parer ici d'un désintéressement absolu; mais je suis sincère; la Providence m'a donné quelques talens pour me dédomager des richesses qu'elle m'a refusées. Je ne dois point rougir de chercher à

en tirer parti, & je ne crois pas me dégrader en le faisant, plus que le négociant qui cherche à faire valoir ses fonds dans le commerce. On traiteroit d'insensé celui qui s'exposeroit aux dangers, aux fatigues de cette profession, si, se piquant d'une générosité mal-entendue, il publioit qu'il n'a jamais eu dessein, ou de s'enrichir, ou de subsister. Je serois dans le même cas, si je voulois persuader au public, que je n'ai que le premier & le troisiéme motif : ceux-là véritablement sont plus puissans sur mon esprit que l'autre ; & plus ambitieuse qu'intéressée, je sacrifierai toujours l'intérêt à la gloire : mais qu'on me permette de dire ici, que je courrois grand risque d'être la dupe de mon sacrifice. Mes talens ne sont pas de ceux qui conduisent nécessairement aux marques extérieures de la considération en Angleterre. S'il ne s'agissoit ici que des intérêts de mon amour-propre ; je n'apuierois pas sur cet article ; mais il

est question de détruire un préjugé pernicieux à l'éducation, & je le combattrai toutes les fois que je trouverai l'occasion de le faire ; après avoir répété vingt fois ce que je vai dire ; peut-être, sans que les parens l'ayent lu une : il arrivera par hazard qu'ils me liront la vingt & unième fois. La nature a distingué avantageusement les Anglois des autres peuples du monde. Ils pensent beaucoup, & ordinairement ils pensent juste. Que ne pourroit-on pas attendre d'une qualité si estimable, s'ils agissoient en conséquence de leurs pensées, de leurs sentimens : mais non ; victime des préjugés ils s'y soumettent en dépit de leurs lumières ; & dans des choses de la plus grande conséquence, comme dans les petites, ils suivent le chemin battu, sans pouvoir se donner à eux-mêmes une bonne raison, de l'inconformité de leurs actions avec leurs lumières. Je pourrois en citer mille exemples : j'en choisirai un seul, avant de parler de celui dont il est question ici.

Qu'est-ce que vos assemblées, ai-je demandé à vingt dames différentes: voici leur réponse uniforme. Un amas confus de personnes, souvent trop grand, pour être contenu dans les maisons où elles se rassemblent, quelques vastes qu'elles soient. On regarde comme une bonne fortune, de pouvoir trouver une chaise; mais le plus grand nombre, obligé de rester debout, est poussé & repoussé sans cesse. Il est vrai qu'on peut être un peu plus à l'aise en jouant: aussi, plusieurs personnes, qui n'ont point de goût pour le jeu, prennent des cartes, afin de pouvoir être assises. Beaucoup de bruit, peu ou point de conversation, une chaleur étouffante, une fatigue réelle, lorsqu'il faut percer la foule, pour parvenir à un autre bout de l'appartement. Et vous amusez vous beaucoup de cette cohue, ai-je encore demandé? Non, je vous assure, mont-elles répondu. Je souffre beaucoup dans ces sortes de lieux; mais, c'est l'usage, je ne

ici noiffup de li taob ialso de

suis pas faite pour le reformer. J'ai beaucoup entendu parler de certaines sociétés, où l'on assortit une douzaine de personnes, faites l'une pour l'autre. Je souhaite qu'elles deviennent à la mode, mais jusqu'à ce qu'elles le soient, je ferai comme les autres; j'irai avec répugnance, je jouerai sans goût, je perdrai avec désagrément, avec dépit même, au moins avec remord. Je sens que cela est ridicule, que cela devient criminel à un certain point; n'importe, le préjugé, l'habitude le demande; je lui obéirai: ce raisonnement révolte sans doute. Une jeune dame de quinze ans me disoit, il y a quelques jours, une dame, a fait hier les plaintes les plus répétées, sur une perte assez considérable qu'elle avoit faite au jeu, qu'elle n'aime point. Je pensois en moi-même, disoit mon écolière, eh, qui vous forçoit de jouer? j'en dis autant que cette demoiselle; qui vous force d'aller à cette assemblée qui vous déplaît? qui vous empêche

de suivre les goûts que la raison vous inspire? le préjugé.

Je pourrois faire un volume sur cette matière, & prouver démonstrativement, que la plûpart des défauts des Anglois, ne tiennent point à leur nature, & choquent leur raison autant que la mienne; mais je me suis bornée à parler de celui qui met obstacle à la bonne éducation: j'y reviens.

A quoi doit-on attribuer les progrès du commerce en Angleterre? A la destruction du préjugé, qui fait regarder le commerce comme une profession indigne de la noblesse. Un négociant fidelle & laborieux, peut prétendre à tout ici. Le duc, le comte, ne rougit point de s'allier avec lui, de le traiter avec distinction, de lui montrer des égards. Les motifs les plus puissans sur l'esprit de l'homme, se réunissent donc pour faire fleurir le commerce, l'intérêt, & l'amour-propre. Il conduit à la fortune & à la considération. L'Anglois fait plus; l'Agriculture conduit

au

au même but, lorsqu'on se distingue en la faisant fleurir. Un fermier, qui a su s'enrichir par son industrie laborieuse, a rang parmi les gentils-hommes. Le lord l'admet à sa table, à son amitié, à ses plaisirs. Si j'étois distributrice des marques d'honneur, je ne balancerois pas à accorder une statue au premier homme qui a eu le courage de s'élever au dessus du préjugé ridicule, qui fait mépriser le commerce & l'agriculture : cet homme a plus fait pour son païs, que s'il eût gagné dix batailles. Il y a fait soudre des sources abondantes de richesses réelles.

L'avancement de tous les arts utiles, dépend donc des Grands. Une profession sera donc plus, ou moins suivie, cultivée, perfectionnée, selon qu'elle procurera la fortune & la considération. Mais, remarquez que chez les ames nobles, ce second intérêt l'emporte de beaucoup sur l'autre. En vain prodigueriez-vous les récompenses à ceux qui pensent

bien, si vous leur refusez les égards : ils vous diroient volontiers ; payez moi la moitié moins, & marquez moi la moitié plus de considération. Si cela convient en général à tous les arts libéraux, on peut surtout le dire par rapport à celui qui dirige l'éducation. Une personne, capable de la donner à l'ame délicate. Pleine de respect pour le grand emploi, auquel elle s'est consacrée, elle s'attend au juste tribut d'estime, que méritent les efforts qu'elle fait pour le remplir dignement. Si vous manquez à ce juste devoir, fût-elle accablée de vos bienfaits, elle gémera sous le poids de vos mépris apparens, & sacrifiera l'abondance humiliante que les premiers lui procurent. Je dis vos mépris apparens : je fais que chez la plûpart, ces sentimens ne réglent pas la conduite. Je ne puis me persuader qu'une mère fût assez insensée, pour confier ses enfans à une personne pour laquelle elle n'auroit pas une estime fort particulière : ce seroit le comble de l'extra-

vagance, & je ne soupçonne pas les Anglois de cet excès. Je suppose donc qu'ils estiment beaucoup les personnes qu'ils choisissent pour les mettre auprès de leurs enfans, en qualité de gouverneurs, ou de maîtres; mais je le suppose sans autres preuves, que celles que je tire de la supériorité de leur raison. Leur conduite me montre le contraire, & pour les justifier, j'ai besoin de recourir au préjugé. Mais tout le monde les jugent-ils aussi avantageusement que moi? non, sans doute; en général, on ne suppose rien, on croit ce que l'on voit, & la persuasion qui n'aît de leur conduite, empêche un grand nombre de personnes de cultiver les talens qu'elles ont pour l'éducation; elles craignent le mépris, attaché à cette profession, s'il faut en croire les apparences. Et voila une de ces contrariétés dont je me plaignois tout-à-l'heure, & dont les suites sont terribles par raport aux enfans.

Je suppose dans une jeune personne, un égal talent pour la musique &

pour l'éducation. Indécise auquel de ces arts elle donnera la préférence, elle examine lequel des deux lui procurera le plus d'avantages. Elle voit d'un coté l'humble gouvernante releguée à la seconde table, condamnée à manger avec le valet de chambre de Milord, qui étoit laquais il y a quatre jours, pendant que l'actrice brillante & applaudie, est admise à la table des maîtres, & qu'on regarde comme une bonne fortune, l'avantage de l'avoir. Que voulez-vous que pense cette jeune personne ? Elle n'aura garde d'imaginer comme moi, que malgré les apparences, la maîtresse de la maison estime la gouvernante plus que la chanteuse, à laquelle certainement elle ne confieroit pas sa fille. Elle croira tout uniment, ce que les apparences lui montreront, & conséquemment se déterminera pour la musique. Ce que j'ai supposé ; combien de fois est-il arrivé ? Combien de fois arrivera-t-il encore ? Pères & mères, reformez

vosre conduite, ou résolvez vous à n'avoir que des gens sans sentimens, pour élever vos enfans. La plus affreuse indigence vous procurera par hazard, quelques personnes dignes de cet emploi ; mais soyez surs, que le point de vue, le plus intéressant pour elles, en entrant dans vos maisons, sera celui d'être en état d'en sortir bien vite, pour s'arracher aux mépris dont elles sont accablées.

J'ai donc eu raison de dire, que le seul motif de la gloire n'étoit pas suffisant, pour soutenir en Angleterre, le courage d'un maître, ou d'un auteur, qui travaille pour les enfans ; celui qui se borneroit à ne recueillir, pour prix de ses sueurs que les égards, seroit en danger d'être dupe. Il est donc nécessaire qu'un auteur, ou un maître, soit encouragé d'une autre manière ; & puisque l'expérience apprend, que les talens les plus utiles attirent peu de considération, il faut au moins, qu'ils procurent quelque profit.

Quelques efforts que j'aie fait pour rendre cet ouvrage intelligible aux enfans, il s'en trouvera fans doute, dont l'esprit trop borné aura peine à le comprendre. Je conjure ici les personnes chargées du soin de l'éducation, de suppléer à ce qui manque à mon travail; qu'elles refondent ce qu'elles trouveront obscur; qu'elles le traduisent, l'abrègent & le tournent de tant de côtés, qu'il s'en trouve un qui soit à la porté de leurs élèves. Que les difficultés ne les arrêtent point; une expérience de trente ans m'autorise à leur répondre du succès. Je puis les assurer avec vérité, que depuis ce grand nombre d'années, je n'ai pas trouvé un seul enfant incurable, soit du côté du génie, soit du côté des mœurs: cependant, j'ai employé vingt de ces années aux écoles gratuites; c'est-à-dire, que j'ai vécu parmi les enfans des pauvres, dont l'éducation grossière m'offroit moins de ressources. Que ne doit-on pas espérer de ceux qui ont, outre les se-

cours des maîtres, les bons exemples d'une famille noble, ou aisée, dans laquelle on doit trouver par succession, des sentimens plus relevés? Que ne doit-on pas espérer surtout dans ce païs. Je puis dire avec vérité, que les Anglois n'aissent vertueux. Depuis dix ans que j'enseigne à Londres, je trouve les dispositions les plus heureuses. Il est peu d'hommes ici, même parmi les plus méchans, qui n'ait reçu de la nature, un fonds qu'il ne s'agissoit que de cultiver, pout le rendre bon. En un mot, dans les autres contrées, l'éducation corrige la nature; dans celle-ci, l'éducation la gâte: & pour la rendre bonne, il s'agit moins de changer les dispositions des enfans, que de les conserver telles qu'on les trouve.



ON avertit les personnes qui sou-
haiteront la continuation de ce
Magasin, qu'il ne pourra être im-
primé, à moins qu'on ne soit sûr de
cent souscriptions; elles sont donc
priées de vouloir souscrire de bonne
heure, en envoyans leurs noms chez
l'Auteur, ou chez l'Editeur de cette
première année.

L I S T E

D E S

S O U S C R I V A N S.

SA M. l'Imp. de toutes les Ruffies.
S. A. I. le Grand Duc de Ruffie.
S. A. I. la Grande Duchesse de Ruffie.
S. A. I. le Duc Paul Petrowitz.
La Duchesse de Beaufort.
Mlle. Trembler.
Milady Vicomtesse d'Allen,
Mlle. Allen.
Lady Brook.
Milord Guilford.
Milord Hillsborough.
Lady Mary Hills.
Madame Cavendish.
Mr. Spencer.
Madame Spencer.
Milord Carlile.
Milady Carlile.
Madame la Marquise de Gray.
Milady Comtesse de Pomfret.
Lady Sophie Carteret.
Mlle. Fox.
Milady Finch.
Mlle. Match.

Lady Catherine Perceval.
Mlle. Cluterburgh.
Mad. la Baronne de Munchousen.
Madame de St. Jean.
Madame Felem.
Madlle. Preston.
Milady Comtesse de Northumberland.
Milord Carisford.
Milady Carisford.
Madame Montagu.
Milady Bleffenthon.
Milady Sandwich.
Milady Cardigan.
Milord Scarbrough.
Milady Grinville.
Milady Croniel.
Milady Penne.
Milady Anne Dawfor.
Madame Carters.
Madlle. St. Albans l'ainée.
Madlle. St. Albans cadette.
Madame Pitt.
Mr. Cooper.
La Comtesse de Coneusgeby.
Milord Warsmouth.
Mr. Howard.
Madame Howard.
Madlle. Howard.
Mr. Howard, fils.

Milady Kildare.
Mr. Seguin.
Mr. le Chevalier Schawb.
Mr. le Prince Galitcin.
Mr. le Comte de Rantzau.
Milady Françoise William.
Milady Fitz-William.
Milord Chesterfield.
Madlle. Sutton.
Mr. le Colonel Sandford.
Mr. Hubert, Esqr.
Milady Mascarcene.
Mrs. Hills.
Milady Arbella Denis.
Mrs. Fisdal.
Mrs. Clifton.
Mrs. Yorck.
Madame la Duchesse de Roxbury.
Le Comte d'Esterafy Amb. de Vienne.
Le Baron de Pos, Ministre de Suède.
Mr. de Fonk, Ministre de Saxe.
Mr. le Comte de Bosomofki Aitman de
l'Ukraine, Président de l'Académie
des Sciences.
Mr. le Chambellan Juan Juanowitz de
Chevalloff, Curateur de l'Université
Impériale de Moscou.
Mr. le Chambellan, C. de Cheremetoff.
Mad. la Comtesse, née Prsse de Sreaski.

Mr. le Vice-Chancelier, C. de Varamoff
Messrs. les deux Chamb. de Varamoff.
Mr. le Baron, Chamb. de Strogonoff.
Mr. Fermor, Général en Chef.
Mr. le Chambellan, Prince Galitsin.
Mr. le Chambellan, Baron de Sievers.
Mr. le Prince Chachoufkoï, Commis-
saire de Guerre.
Mr. le Prince Mentficoff.
Mr. le Prince Couratlin.
Mr. de Nareskin, Maréchal de la Cour.
Le Comte Juan de Chernichoff.
Mr. Condoidj, Premier Médecin du
Corps.
Mr. le Conseiller Léoploff.
Mr. le Conseiller Lapcoff.
Mr. Soufadio, Premier Chirurgien du
Corps.
Messrs. Vainac & Compagnie.
Mr. Friderick Wilhem Poiquenpoth.
Mr. de Serigny.
Mr. Martin.
Mr. Guemgros.
Mr. Dunoyers.
Mr. Bertir.





LE
MAGASIN
DES
ENFANS.

I. DIALOGUE.

*Lady BABIOLE entrant chez Lady
SENSEE.*

BON JOUR, ma bonne amie, je suis
charmée de pouvoir passer l'après-
dînée avec vous; on m'a dit que
vous aviez reçu de Paris la plus jolie
poupée du monde; ah! que nous
allons nous divertir.

Lady SENSEE.

Volontiers, ma chère, je suis bien
aîsé d'avoir quelque chose qui vous
B

2 I. DIALOGUE.

amuse: mais on frape, c'est Lady Spirituelle; elle m'a fait dire qu'elle viendroit prendre le thé avec moi.

Lady SPIRITUELLE.

Bon jour, Mesdames, je - - - -
mais, Dieu me pardonne, je crois que Lady Sensée se joue avec une poupée, ah! - - [*elle rit*] & si donc, ma chère; je vous croyois raisonnable; vous avez douze ans, & vous jouez encore!

Lady BABIOLE.

Mais, Madame, est-ce qu'il y a du mal à jouer quand on a douze ans? Il me semble que je vous ai vû plusieurs poupées, il n'y a pas longtems.

Lady SPIRITUELLE.

Il y a plus de six mois que j'ai jetté toutes ces choses dans le feu; j'ai prié Papa de me donner tout l'argent qu'il employoit à ces baga-

telles, pour acheter des livres, & payer toutes sortes de maîtres.

Lady BABIOLE.

Je ne suis point de votre goût. Si j'étois la maîtresse, au lieu de donner deux guinées par mois à mon maître de Géographie, je ferois venir de Paris les plus jolies choses du monde; cela m'amuseroit beaucoup: au lieu que cet homme m'ennuie à la mort. Quand je le vois, je ne puis m'empêcher de bâiller à tous momens: il le dit à Maman, on me gronde, & cela fait que je hais encore davantage le maître, & la Géographie.

Lady SPIRITUELLE.

Vous n'aimez donc pas à lire des histoires.

Lady BABIOLE.

Non, en vérité, ma chère; il faut bien que je lise; car Papa le veut:

mais quand je serai grande, & que je pourrai faire ce que je voudrai, je vous assure que je ne lirai jamais.

Lady SPIRITUELLE.

Vous ferez donc une sottise toute votre vie, & vous ne ferez jamais aimable. Ecoutez ; je vai vous dire ce qui m'a dégouté des poupées. Pendant que nous étions à la campagne cet Eté, il venoit plusieurs dames chez nous. Il y en avoit deux qui étoient laides, mais si laides qu'elles fesoient peur. Et bien, Papa étoit charmé quand elles venoient nous voir. Il disoit qu'elles étoient aimables : cela me surprenoit ; car je croyois qu'il falloit être belle pour être aimable. Mais je fûs bien plus surprise ; vous connoissez *Milady Loucy*, qui est si belle ; Papa ne pouvoit la souffrir : il disoit que c'étoit une statue, un automate, qu'elle n'avoit point d'ame ; je ne savois ce que cela vouloit dire. Un jour ces

deux dames qui sont si laides, étoient avec moi ; je leur ai demandé, quelle différence il y avoit d'elles, à Milady *Loucy* ? Vraiment, ma chère, m'ont elles répondu, vous devez le voir ; elle est belle, & nous sommes laides. Je le fais bien, leur ai-je dit, mon Papa répette cela tous les jours ; mais il dit aussi que vous êtes aimables, & qu'elle ne l'est pas ; qu'elle est une belle statue, un automate. Je ne sais pas ce que c'est qu'un automate ; mais je croyois qu'une statue étoit de pierre ou de bois : d'ailleurs, je croyois qu'on ne pouvoit pas vivre sans ame, cependant il dit que Milady *Loucy* n'en a point. Ces deux dames ont rit ; & après-cela, elles m'ont dit qu'une femme étoit aimable, quand elle avoit de l'esprit ; & qu'on apelloit les sottés, des statues, ou des automates ; parcequ'un automate étoit une machine qui marchoit, jouoit de la flute, & fesoit plusieurs autres choses, quoiqu'il ne fût qu'une statue, faite d'un mor-

ceau de bois, qui n'avoit point d'ame, & qui ne pensoit pas ; & que les sottés parloient, marchotent, & fesoient tout sans penser, comme l'automate. Ah ! Mesdames, leur ai-je dit, enseignez moi comment il faut faire pour aprendre à penser ; je serois bien fachée d'être un automate. Où avez-vous pris votre esprit, qui vous rend aimables, malgré votre visage ? Nous l'avons pris dans les livres, m'ont elles répondu, & en nous apliquant à nos leçons, quand nous étions jeunes. Depuis ce tems, j'ai tout quitté, pour travailler à aquerir de l'esprit ; & j'en ai déjà beaucoup ; car tout le monde le dit : mais j'en veux avoir encore davantage, & pour cela je lis toute la journée.

Lady BABIOLE.

Je vous prie, dites moi ma chère, à quoi cela est il bon d'avoir tant d'esprit ?

Lady SPIRITUELLE.

A quoi cela est bon ? à mille choses. L'année passée je m'ennuyois à l'assemblée de Papa, on me traitoit comme une petite fille ; à présent tout le monde me parle, & je parle aussi ; on dit à tous momens que j'ai de l'esprit comme un ange. L'autre jour je fus chez Milord C--- qui a beaucoup de tableaux ; il y avoit plusieurs dames qui demandoient ce qu'ils signifioient ; je me mis à rire, & Milord, qui sait que j'ai lû les Métamorphoses, me demanda si je connoissois les sujets de ces tableaux ? Je les expliquai tous, on m'admira, & c'est un grand plaisir d'être louée, admirée. Et puis, j'ai le plaisir de me moquer des ignorantes, & de rire des bêtises qu'elles disent à tous momens : cela m'amuse beaucoup plus qu'une poupée.

I. DIALOGUE.

Lady BABIOLE.

Et bien, Madame, j'aime mieux être ignorante, que méchante. Si l'esprit ne sert qu'à se moquer des autres, je ne me loucie pas d'en avoir. Qu'en pensez-vous, *Lady Sensée* ? On dit que vous étudiez beaucoup ; est-ce aussi pour vous moquer de celles qui n'ont point d'esprit comme moi ?

Lady SENSEE.

Non, ma chère ; j'étudie, parceque cela m'amuse & m'instruit ; & j'espère que cela me rendra bonne quand je serai grande.

Lady SPIRITUELLE.

Puisque l'étude vous divertit ; pourquoi gardez-vous encore des poupées ?

Lady SENSEE.

Pour amuser mes bonnes amies ; je suis si contente quand je puis leur faire plaisir.

I. DIALOGUE.

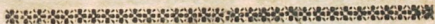
9

Lady BABIOLE.

Je vous suis bien obligée, ma chère; gardez votre poupée pour moi, & quand je n'aimerai plus à jouer, je viendrai étudier avec vous, pour apprendre à être bonne; car vous l'êtes beaucoup.

Lady SENSEE.

Si vous voulez, Mesdames, nous passerons dans la chambre de Mademoiselle *Bonne*, ma gouvernante: elle nous attend pour prendre le thé avec elle.



II. DIALOGUE.

Entre Lady SPIRITUELLE, & Lady SENSEE.

Lady SPIRITUELLE.

JE suis bien fachée, ma bonne amie, & je viens vous conter le sujet de mon chagrin.

Lady SENSEE.

Qu'avez vous, ma chère? On diroit que vous avez pleuré, vous avez les yeux rouges.

Lady SPIRITUELLE.

J'ai pleuré toute la matinée, & j'en ai encore grande envie. Je vous disois l'autre jour que je lisois beaucoup, pour avoir de l'esprit & me faire louer : eh bien, je ne veux plus lire ; je veux jeter mes livres & mes cartes de géographie dans le feu.

Lady SENSEE.

Donnez-les moi, plutôt, ma chère : mais dites moi donc, pourquoi ne les aimez vous plus ?

Lady SPIRITUELLE.

Je vai vous conter ce qui m'est arrivé ce matin, & vous verrez que j'ai raison d'être fachée contre mon

esprit, & contre mes livres qui me l'ont donné.

Milord B - - - & son frère sont venus déjeuner chez-nous. Ils étoient dans la sale, en attendant Papa, qui lisoit des lettres. Aussi-tôt que j'ai fû que Milord étoit en bas, je me suis pressée de descendre, parceque j'aime beaucoup à être avec lui : il me dit toujours que je suis aimable, spirituelle, savante, & mille autres jolies choses. Quand j'ai été près de la porte, j'ai entendu qu'il parloit de moi, & je me suis arrêtée pour l'écouter. Le traître ; ah, ma chère ! je ne puis m'empêcher de pleurer encore, quand je pense à ce qu'il disoit de moi ; c'est un mauvais esprit, une petite personne qui sera la peste de la société : dire que je serai la peste ; entendez-vous, ma chère ? c'est la plus vilaine chose du monde. Il disoit encore, que j'ai de l'orgueil comme un démon, que je suis railleuse, moqueuse ; qu'il vaudroit mieux que je fusse bien ignorante,

que de continuer à m'instruire ; parceque cela achéveroit de me gêter, en augmentant ma vanité. Ensuite, il a parlé de vous. Elle est bien aimable, a-t-il dit : elle parle peu ; mais tout ce qu'elle dit est à propos ; & je donnerois toute chose au monde, pour avoir un enfant de son caractère. Il alloit encore dire quelque chose ; mais il a entendu monter Papa, & s'est tû ; & moi, je me suis sauvée dans ma chambre pour pleurer. On m'a appelée pour déjeuner ; mais j'ai dit que j'avois la colique, pour ne pas voir ce vilain homme, qui dit d'une façon, & pense de l'autre. Après dîner, j'ai demandé à Maman la permission de venir vous voir, pour vous dire tout cela, & vous demander comment vous faites, pour avoir de l'esprit sans être une peste, une orgueilleuse.

Lady

Lady SENSE'E.

En vérité, ma chère, je ne sai que vous dire : je crois pourtant si je suis bonne, que j'en ai l'obligation à ma gouvernante. Elle me dit toujours, qu'il y a de deux sortes d'esprit : l'un, qui ne sert qu'à nous faire haïr & m'épriser de tout le monde ; l'autre, qui rend aimable, douce, vertueuse, & qui engage les personnes qui nous connoissent, à dire du bien de nous ; & quand j'ai le mauvais esprit, elle me corrige.

Lady SPIRITUELLE.

Apparemment que j'ai le mauvais esprit : qu'en pensez vous, ma chère ?
 - - - Vous ne voulez pas me répondre ; ne craignez point de me facher, je vous aime trop pour cela.

Lady SENSE'E.

Puis que vous le voulez, je vous dirai ce que je pense : vous n'avez pas le bon esprit ; mais ce n'est pas

votre faute ; personne ne vous a jamais appris qu'il y en avoit deux, & je suis sûre que vous vous corrigerez, quand on vous aura dit, comment il faut faire pour cela.

Lady SPIRITUELLE.

Vous êtes bien bonne de m'excuser : je vous assure que vous avez raison, je veux me corriger ; mais j'ai peur de ne pouvoir y réussir. Si vous vouliez prier votre gouvernante de m'apprendre, comment je dois faire, je vous aurois bien de l'obligation.

Lady SENSE'E.

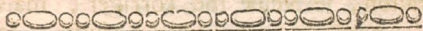
Je suis sûre qu'elle le fera avec beaucoup de plaisir. Elle n'est jamais si contente, que lors qu'elle trouve des jeunes dames de bonne volonté, qui veulent devenir habiles & vertueuses : elle a déjà engagé quelques unes de mes amies, à venir passer l'après-dîner avec moi trois fois la semaine, pour nous in-

II. DIALOGUE. 15

struire en nous amusant. Je lui dirai que vous souhaitez être de cette partie. N'est-ce pas ?

Lady SPIRITUELLE.

De tout mon cœur : vous n'aurez qu'à m'avertir, quand vous voudrez commencer, je viendrai des premières.



III. DIALOGUE.

Première Journée.

*Mademoiselle BONNE, Lady SENSE'E,
Lady SPIRITUELLE, Lady MARY,
Lady CHARLOTTE, Miss MOLLY.*

Lady MARY.

BON JOUR, Mademoiselle *Bonne*.
Lady Sensée m'a dit que vous saviez les plus jolis contes du monde, & comme j'aime les contes à la folie, je viens vous prier de m'en dire un.

Madem. BONNE.

Oùi, ma chère, je fais de jolis contes, de belles histoires; & je vous en raconterai tant que vous voudrez.

Lady MARY.

Quelle différence y a-t-il d'un conte à une histoire?

Madem. BONNE.

Une histoire, est une chose vraie, & un conte, c'est une chose fausse, qu'on écrit, ou qu'on raconte pour amuser les jeunes gens.

Lady MARY.

Mais, ceux qui font ces contes sont donc des menteurs, puis qu'ils disent des choses fausses.

Madem. BONNE.

Non, ma chère; mentir, c'est chercher à tromper. Or, comme ils avertissent, que ce sont des contes, ils ne veulent tromper personne.

Lady MARY.

Je vous prie, dites-moi un conte, & une histoire, afin que je juge, quel sera le plus joli des deux.

Madem. BONNE.

Volontiers, Madame, je vous donnerai une belle histoire pour lire, & vous l'apprendrez par cœur, & je vous raconterai un joli conte.

Lady CHARLOTTE.

Et moi, ma Bonne, est-ce que vous ne me donnerez rien à lire ?

Madem. BONNE.

Pardonnez-moi, mes bons enfans, vous aurez chacune une histoire, comme de grandes filles : mais auparavant, je veux dire à *Lady Mary*, le conte que je lui ai promis ; écoutez bien.

Le Prince Chéri. Conte.

Il y avoit une fois un roi, qui étoit si honnête homme, que ses sujets l'appelloient le *Roi bon*. Un jour qu'il étoit à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens alloient tuer, se jetta dans ses bras. Le roi careffa ce petit lapin, & dit : puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse de mal. Il porta ce petit lapin dans son palais, & il lui fit donner une jolie petite maison, & de bonnes herbes à manger. La nuit, quand il fut seul dans sa chambre, il vit paroître une belle dame : elle n'avoit point d'habits d'or, & d'argent ; mais sa robe étoit blanche comme la neige ; & au lieu de coëffure, elle avoit une couronne de roses blanches sur sa tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame ; car sa porte étoit fermée, & il ne savoit pas comment elle étoit entrée. Elle lui dit : je suis la fée *Candide* ; je passois dans le bois pendant que vous chassiez ; & j'ai voulu

favoir si vous étiez bon, comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, & je me suis sauvée dans vos bras; car je fais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes, en ont encore plus pour les hommes, & si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurois cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, & vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez; je vous promets de vous l'accorder.

Madame, dit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite. Je n'ai qu'un fils, que j'aime beaucoup, & pour cela, on l'a nommé le prince *Chéri*: Si vous avez quelque bonté pour moi, devenez la bonne amie de mon fils. De bon cœur, lui dit la fée; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant; choisif-

fez ce que vous voudrez pour lui. Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répondit le bon roi, mais je vous serai bien obligé, si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui serviroit-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il étoit méchant? Vous savez bien qu'il seroit malheureux, & qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. Vous avez bien raison, lui dit *Candide*; mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince *Chéri* honnête homme malgré lui: il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, & de le punir, s'il ne veut pas se corriger & se punir lui-même.

Le bon roi fut fort content de cette promesse, & il mourut peu de tems après. Le prince *Chéri* pleura beaucoup son père, car il l'aimoit de tout son cœur, & il auroit donné

tous les royaumes, son or, & son argent pour le sauver ; mais cela n'étoit pas possible. Deux jours après la mort du bon roi, *Chéri* étant couché, *Candide* lui apparût. J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies, & pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. En même tems, elle mit au doigt de *Chéri* une petite bague d'or & lui dit : gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamans : toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt ; mais si, malgré sa piqueure, vous continuez cette mauvaise action, vous perdrez mon amitié, & je deviendrai votre ennemie. En finissant ces paroles, *Candide* disparut, & laissa *Chéri* fort étonné. Il fut quelque tems si sage, que la bague ne le piquoit point du tout ; & cela le rendoit si content, qu'on ajouta au nom de *Chéri* qu'il portoit, celui d'*Heureux*. Quelque tems après, il fût à la chasse, & il ne prit rien,

ee qui le mit de mauvaife humeur :
 il lui fembla alors que fa bague lui
 preffoit un peu le doigt ; mais comme
 elle ne le piquoit pas , il n'y fit
 pas beaucoup d'attention. En ren-
 trant dans fa chambre , fa petite
 chienne Bibi vint à lui en fautant
 pour le careffer : il lui dit , retire
 toi , je ne fuis pas d'humeur de re-
 cevoir tes careffes. La pauvre petite
 chienne , qui ne l'entendoit pas , le
 tiroit par fon habit pour l'obliger à
 la regarder au moins. Cela impa-
 tienta *Chéri* , qui lui donna un grand
 coup de pied. Dans le moment la
 bague le piqua , comme fi ç'eût été
 une épingle : il fut bien étonné , &
 s'affit tout honteux dans un coin de
 fa chambre. Il difoit en lui-même ,
 je crois que la fée fe moque de moi ,
 quel grand mal ai-je fait pour don-
 ner un coup de pied à un animal qui
 m'importune ? à quoi me fert d'être
 maître d'un grand empire ? puis-
 je n'ai pas la liberté de battre mon
 chien.

Je ne me moque pas de vous, dit une voix, qui répondoit à la pensée de *Chéri*, vous avez fait trois fautes, au lieu d'une. Vous avez été de mauvaise humeur, parceque vous n'aimez pas à être contredit, & que vous croyez que les bêtes & les hommes sont fait pour vous obéir. Vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal : & puis, vous avez été cruel à un pauvre animal qui ne méritoit pas d'être maltraité. Je sai que vous êtes beaucoup audeffus d'un chien ; mais si c'étoit une chose raisonnable & permise, que les grands pussent maltraiter tout ce qui est audeffous d'eux, je pourrois à ce moment vous battre, vous tuer ; puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire, ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. *Chéri* avoua sa faute, & promit de se corriger ; mais il ne tint pas sa parole. Il avoit été élevé par une sote nourrice ; qui l'avoit gâté quand

il étoit petit. S'il vouloit avoir une chose, il n'avoit qu'à pleurer, se dépiter, fraper du pied; cette femme lui donnoit tout ce qu'il demandoit, & cela l'avoit rendu opiniâtre. Elle lui disoit aussi, depuis le matin jusqu'au soir, qu'il seroit roi un jour; & que les rois étoient fort heureux, parceque tous les hommes devoient leur obéir, les respecter, & qu'on ne pouvoit pas les empêcher de faire ce qu'ils vouloient. Quand *Cbéri* avoit été grand garçon, & raisonnable, il avoit bien connu, qu'il n'y avoit rien de si vilain, que d'être fier, orgueilleux, opiniâtre. Il avoit fait quelques efforts pour se corriger; mais il avoit pris la mauvaise habitude de tous ces défauts, & une mauvaise habitude est bien difficile à détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur méchant. Il pleuroit de dépit quand il avoit fait une faute, & il disoit, je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère & mon orgueil :

orgueil : si on m'avoit corrigé quand j'étois jeune, je n'aurois pas tant de peine aujourd'hui. Sa bague le piquoit bien souvent, quelquefois il s'arrétoit tout court; d'autres fois il continuoit, & ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'elle ne le piquoit qu'un peu pour une légère faute; mais quand il étoit méchant, le sang sortoit de son doigt. A la fin, cela l'impacienta, & voulant être mauvais tout à son aise, il jetta sa bague. Il se crût le plus heureux de tous les hommes, quand il se fût débarrassé de ses piqueures. Il s'abandonna à toutes les sottises qui lui venoient dans l'esprit, en sorte qu'il devint très méchant, & que personne ne pouvoit plus le souffrir.

Un jour que *Cbéri* étoit à la promenade, il vit une fille qui étoit si belle, qu'il résolut de l'épouser. Elle se nommoit *Zélie*, & elle étoit aussi sage que belle. *Cbérit* crût que *Zélie* se croiroit fort heureuse de devenir une grande reine; mais cette fille

D

lui dit avec beaucoup de liberté ;
SIRE, je ne suis qu'une bergère, je
n'ai point de fortune ; mais, malgré
cela, je ne vous épouserai jamais.
Est-ce que je vous déplais, lui de-
manda *Cbéri*. un peu ému ? Non,
mon Prince, lui répondit *Zélie* : je
vous trouve tel que vous êtes, c'est-
à-dire, fort beau ; mais que me ser-
viroient votre beauté, vos richesses,
les beaux habits, les carosses magni-
fiques que vous me donneriez, si les
mauvaises actions, que je vous ver-
rois faire chaque jour, me forçoient
à vous mépriser & à vous haïr. *Cbéri*
se mit fort en colère contre *Zélie*, &
commanda à ses officiers de la con-
duire de force dans son palais. Il
fut occupé toute la journée du mé-
pris que cette fille lui avoit montré ;
mais comme il l'aimoit, il ne pou-
voit se résoudre à la maltraiter. Par-
mi les favoris de *Cbéri*, il y avoit
son frère de lait, auquel il avoit don-
né toute sa confiance : cet homme,
qui avoit les inclinations aussi basses

que sa naissance, flattoit les passions de son maître, & lui donnoit de fort mauvais conseils. Comme il vit *Cbéri* fort triste, il lui demanda le sujet de son chagrin : le Prince lui ayant répondu qu'il ne pouvoit souffrir le mépris de *Zélie*, & qu'il étoit résolu de se corriger de ses défauts, puisqu'il falloit être vertueux pour lui plaire. Ce méchant homme lui dit, vous êtes bien bon, de vouloir vous gêner pour une petite fille : si j'étois à votre place, ajoûta t-il, je la forcerois bien à m'obéir. Souvenez-vous que vous êtes roi, & qu'il seroit honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère, qui seroit trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites la jeuner au pain & à l'eau, mettez la dans une prison ; & si elle continue à ne vouloir pas vous épouser, faites-la mourir dans les tourmens, pour aprendre aux autres à céder à vos volontés. Vous serez deshonoré, si l'on fait qu'une simple fille vous résiste ; & tous vos

fujets oublieront qu'ils ne font au Monde que pour vous servir. Mais, dit *Chéri*, ne serai-je pas deshonoré, si je fais mourir une innocente? car, enfin, *Zélie* n'est coupable d'aucun crime. On n'est point innocent, quand on refuse d'exécuter vos volontés, reprit le confident: mais je suppose que vous commettiez une injustice, il vaut bien mieux qu'on vous en accuse, que d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect, & de vous contredire. Le courtisan prenoit *Chéri* par son foible; & la crainte, de voir diminuer son autorité, fit tant d'impression sur le roi, qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avoit donné envie de se corriger. Il résolut d'aller le soir-même, dans la chambre de la bergère, & de la maltraiter, si elle continuoit à refuser de l'épouser. Le frère de lait de *Chéri*, qui craignoit encore quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs, aussi méchans que lui, pour

faire la débauche avec le roi : ils soupèrent ensemble, & ils eurent soin d'achever de troubler la raison de ce pauvre prince, en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper, ils excitèrent sa colère contre *Zélie*, & lui firent tant de honte de la foiblesse qu'il avoit eue pour elle, qu'il se leva comme un furieux, en jurant qu'il alloit la faire obéir, ou qu'il la feroit vendre le lendemain comme un esclave.

Chéri étant entré dans la chambre où étoit cette fille, fut bien surpris de ne la pas trouver ; car il avoit la clé dans sa poche. Il étoit dans une colère épouvantable, & juroit de se venger sur tous ceux qu'il soupçonneroit d'avoir aidé *Zélie* à s'échaper. Ses confidens, l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère, pour perdre un seigneur, qui avoit été gouverneur de *Chéri*. Cet honnête homme avoit pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts, car il l'aimoit, comme si

ç'eût été son fils. D'abord *Chéri* le remercioit ; ensuite il s'impatienta d'être contredit, & puis il pensa que c'étoit par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvoit des défauts, pendant que tout le monde lui donnoit des louanges. Il lui commanda donc de se retirer de la Cour ; mais, malgré cet ordre, il disoit de tems en tems que c'étoit un honnête homme, qu'il ne l'aimoit plus ; mais qu'il l'estimoit, malgré lui-même. Les confidens craignoient toujours, qu'il ne prit fantaisie au Roi de rapeller son gouverneur, & ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour se débarasser de lui. Ils firent entendre au Roi, que *Suliman* (c'étoit le nom de ce digne homme) s'étoit vanté de rendre la liberté à *Zélie* : trois hommes corrompus par des présens, dirent qu'ils avoient ouï tenir ce discours à *Suliman* ; & le Prince, transporté de colère, commanda à son frère de lait, d'envoyer des soldats pour lui ame-

ner son gouverneur, enchainé comme un criminel. Après avoir donné ces ordres, *Cbéri* se retira dans sa chambre : mais, à peine fut-il entré, que la terre trembla ; il fit un grand coup de tonnerre, & *Candide* parût à ses yeux. J'avois promis à votre père, lui dit-elle, d'un ton sévère, de vous donner des conseils, & de vous punir, si vous refusiez de les suivre ; vous les avez méprisés, ces conseils : vous n'avez conservé que la figure d'homme, & vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du Ciel, & de la Terre. Il est tems que j'achève de satisfaire à ma promesse, en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes, dont vous avez pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion, par la colère ; au loup, par la gourmandise ; au serpent, en déchirant celui qui avoit été votre second père ; au taureau, par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure, le caractère de tous ces animaux. A

peine la fée avoit-elle achevé ces paroles, que *Chéri* se vit avec horreur tel, quelle l'avoit souhaité. Il avoit la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup, & la queue d'une vipère. En même tems, il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine, où il vit son horrible figure, & il entendit une voix qui lui dit; regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton ame est devenue, mille fois plus affreuse que ton corps. *Chéri* reconnut la voix de *Candide*, & dans sa fureur, il se retourna, pour s'élaner sur elle, & la dévorer, s'il lui eut été possible; mais il ne vit personne, & la même voix lui dit: Je me mocque de ta foiblesse & de ta rage; Je vai confondre ton orgueil, en te mettant sous la puissance de tes propres sujets.

Chéri crût qu'en s'éloignant de cette fontaine, il trouveroit du remède à ses maux; puisqu'il n'auroit point devant ses yeux la laideur & sa

difformité. Il s'avançoit donc dans le bois ; mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il tomba dans un trou, qu'on avoit fait pour prendre les ours : en même tems, des chasseurs qui étoient cachés sur des arbres, descendirent, & l'ayant enchainé, le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin, au lieu de reconnoître qu'il s'étoit attiré ce chatiment par sa faute, il maudissoit la fée, il mordoit ses chaînes, & s'abandonnoit à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville, où on le conduisoit, il vit de grandes réjouissances ; & les chasseurs ayant demandé, ce qui étoit arrivé de nouveau, on leur dit, que le prince *Chéri*, qui ne se plaisoit qu'à tourmenter son peuple, avoit été écrasé dans sa chambre par un coup de tonnerre ; car on le croyoit ainsi. Les Dieux, ajoûta-t-on, n'ont pû supporter l'excès de ses méchancetés, ils en ont délivré la Terre. Quatre seigneurs, complices de ses crimes,

croyoient en profiter & partager son empire entre-eux : mais, le peuple, qui savoit que c'étoient leurs mauvais conseils, qui avoient gâté le roi, les ont mis en pièces, & ont été offrir la couronne à *Suliman*, que le méchant *Cbéri* vouloit faire mourir. Ce digne seigneur vient d'être couronné, & nous célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume ; car il est vertueux, & va ramener parmi nous, la paix & l'abondance. *Cbéri* soupироit de rage en écoutant ce discours ; mais ce fut bien pis, lorsqu'il arriva dans la grande place, qui étoit devant son palais. Il vit *Suliman* sur un trône superbe, & tout le peuple qui lui souhaitoit une longue vie, pour réparer tous les maux qu'avoit fait son prédécesseur. *Suliman* fit signe de la main pour demander silence, & il dit au peuple : J'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte, mais c'est pour la conserver au prince *Cbéri* : il n'est point mort, comme vous le croyez, une sée me

III. DIALOGUE. 35

l'a révélé; & peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux, comme il étoit dans ses premières années. Hélas, continua-t-il, en versant des larmes! les flatteurs l'avoient séduit. Je connoissois son cœur, il étoit fait pour la vertu; & sans les discours empoisonnés de ceux qui l'approchoient, il eût été votre père à tous. Détestez ses vices; mais plaignez-le, & prions tous ensemble les dieux qu'ils nous le rendent: pour moi, je m'estimeroit trop heureux d'arroser ce trône de mon sang, si je pouvois l'y voir remonter avec des dispositions propres à le lui faire remplir dignement.

Les paroles de *Suliman* allèrent jusqu'au cœur de *Chéri*. Il connut alors, combien l'attachement & la fidélité de cet homme avoient été sincères, & se reprocha ses crimes pour la première fois. A peine eut-il écouté ce bon mouvement, qu'il sentit calmer la rage dont il étoit animé: il réfléchit sur tous les crimes

de sa vie, & trouva qu'il n'étoit pas puni aussi rigoureusement qu'il l'avoit mérité. Il cessa donc de se débattre dans la cage de fer, où il étoit enchainé, & devint doux comme un mouton. On le conduisit dans une grande maison (a), où l'on gardoit tous les monstres & les bêtes féroces, & on l'attacha avec les autres.

Chéri, alors, prit la résolution de commencer à réparer ses fautes, en se montrant bien obéissant à l'homme qui le gardoit. Cet homme étoit un brutal, & quoique le monstre fut fort doux, quand il étoit de mauvaise humeur, il le battoit sans rime, ni raison. Un jour que cet homme s'étoit endormi, un tigre, qui avoit rompu sa chaîne, se jeta sur lui pour le dévorer : d'abord *Chéri* sentit un mouvement de joie, de voir qu'il alloit être délivré de son persécuteur ; mais aussi-tôt il condamna ce mouvement, & souhaita d'être libre. Je rendrois,

(a) Ménagerie.

dit-

dit-il, le bien pour le mal, en sauvant la vie de ce malheureux. A peine eût-il formé ce souhait, qu'il vit sa cage de fer ouverte : il s'élança aux côtés de cet homme, qui s'étoit réveillé, & qui se défendoit contre le tigre. Le gardien se crût perdu, lorsqu'il vit le monstre ; mais sa crainte fut bien-tôt changée en joie : ce monstre bien faisant, se jetta sur le tigre, l'étrangla, & se coucha ensuite aux pieds de celui qu'il venoit de sauver. Cet homme, pénétré de reconnoissance, voulût se baisser pour caresser le monstre, qui lui avoit rendu un si grand service ; mais il entendit une voix, qui disoit, *une bonne action ne demeure point sans récompense*, & en même tems il ne vit plus qu'un joli chien à ses pieds. *Chéri*, charmé de sa métamorphose, fit mille caresses à son gardien, qui le prit entre ses bras, & le porta au roi, auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien, & *Chéri* se fût trouvé heureux dans sa nouvelle condition, s'il eut pû

E

oublier qu'il étoit homme, & roi. La reine l'accabloit de careffes ; mais dans la peur qu'elle avoit, qu'il ne devint plus grand qu'il n'étoit, elle consulta fes médecins, qui lui dirent qu'il ne falloit le nourrir que de pain, & ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre *Chéri* mouroit de faim la moitié de la journée ; mais il falloit prendre patience.

Un jour, qu'on venoit de lui donner son petit pain pour déjeuner, il lui prit fantaisie, d'aller le manger dans le jardin du palais ; il le prit dans sa gueule, & marcha vers un canal qu'il connoissoit, & qui étoit un peu éloigné : mais il ne trouva plus ce canal, & vit à la place une grande maison, dont les dehors brilloient d'or & de pierres. Il y voyoit entrer une grande quantité d'hommes & de femmes, magnifiquement habillés : on chantoit, on dançoit dans cette maison, on y faisoit bonne chère, mais tous ceux qui en fortoient, étoient pâles, maigres, couverts de plaies, & presque tous nuds ;

car leurs habits étoit déchirés par lambeaux. Quelques-uns tomboient morts en fortant, fans avoir la force de se trainer plus loin; d'autres s'éloignoient avec beaucoup de peine : d'autres restoient couchés contre terre, mourant de faim; ils demandoient un morceau de pain à ceux qui entroient dans cette maison; mais ils ne les regardoient pas seulement. *Chéri* s'aprocha d'une jeune fille, qui tâchoit d'arracher des herbes pour les manger : touché de compassion, le prince dit en lui-même, j'ai bon apétit, mais je ne mourrai pas de faim jusqu'au tems de mon dîner; si je sacrifiois mon déjeuner à cette pauvre créature, peut-être lui sauverois-je la vie. Il résolut de suivre ce bon mouvement, & mit son pain dans la main de cette fille, qui le porta à sa bouche avec avidité. Elle parût bientôt entièrement remise, & *Chéri*, ravi de joie de l'avoir secourue si à propos, pensoit à retourner au palais, lorsqu'il entendit de grands cris; c'étoit *Zélie* entre les

mains de quatre hommes, qui l'entraînoit vers cette belle maison, où ils la forcèrent d'entrer. *Chéri* regretta alors sa figure de monstre, qui lui auroit donné les moyens de secourir *Zélie*; mais, foible chien, il ne pût qu'aboyer contre ses ravisseurs, & s'efforça de les suivre. On le chassa à coup de pieds, & il résolut de ne point quitter ce lieu, pour savoir ce que deviendroit *Zélie*. Il se reprochoit les malheurs de cette belle fille. Hélas! disoit-il en lui-même, je suis irrité contre ceux qui l'enlèvent; n'ai-je pas commis le même crime? & si la justice des dieux n'avoit prévenu mon attentat, ne l'aurois-je pas traitée avec autant d'indignité?

Les réflexions de *Chéri* furent interrompues par un bruit qui se faisoit au dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvroit une fenêtre, & sa joie fut extrême, lorsqu'il aperçut *Zélie*, qui jettoit par cette fenêtre un plât plein de viandes si bien apprêtées, qu'elles donnoient apétit à voir. On referma la

fenêtre auffi-tôt, & *Chéri*, qui n'avoit pas mangé de toute la journée, crût qu'il devoit profiter de l'occasion. Il alloit donc manger de ces viandes, lorsque la jeune fille, à laquelle il avoit donné son pain, jetta un cri, & l'ayant pris dans ses bras; pauvre petit animal, lui dit-elle, ne touche point à ces viandes, cette maison est le palais de la volupté, tout ce qui en sort est empoisonné. En même tems, *Chéri* entendit une voix, qui disoit, tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense; & auffi-tôt il fut changé en un beau petit pigeon blanc. Il se souvint que cette couleur étoit celle de *Candide*, & commença à espérer qu'elle pourroit enfin lui rendre ses bonnes graces. Il voulut d'abord s'approcher de *Zélie*, & s'étant élevé en l'air, il vola tout au tour de la maison, & vit avec joie qu'il y avoit une fenêtre ouverte: mais il eut beau parcourir toute la maison, il n'y trouva point *Zélie*, & desespéré de sa perte, il résolut de ne point s'arrêter,

qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours, & étant entré dans un désert, il vit une caverne, de laquelle il s'aprocha : quelle fut sa joie ! *Zélie* y étoit assise à côté d'un vénérable hermite, & prenoit avec lui un frugal repas. *Chéri*, transporté, vola sur l'épaule de cette charmante bergère, & exprimoit, par ses caresses, le plaisir qu'il avoit de la voir. *Zélie*, charmée de la douceur de ce petit animal, le flatoit doucement avec la main : & quoiqu'elle crût qu'il ne pouvoit l'entendre ; elle lui dit qu'elle acceptoit le don qu'il lui faisoit de lui-même, & qu'elle l'aime- roit toujours. Qu'avez - vous fait, *Zélie* ? lui dit l'hermite, vous venez d'engager votre foi. Oui, charmante bergère, lui dit *Chéri*, (qui reprit à ce moment sa forme naturelle) la fin de ma métamorphose étoit attachée au consentement que vous don- neriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours, confir- mez mon bonheur, ou je vai conjurer

la fée *Candide*, ma protectrice, de me rendre la figure, sous laquelle j'ai eu le bonheur de vous plaire. Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit *Candide*, qui (quittant la forme de l'hermite, sous laquelle elle s'étoit cachée) parût à leurs yeux telle qu'elle étoit en effet. *Zélie* vous aima aussi-tôt qu'elle vous vit; mais vos vices la contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui aviez inspiré. Le changement de votre cœur, lui donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu.

Chéri & *Zélie* s'étoient jettés aux pieds de *Candide*. Le prince ne pouvoit se lasser de la remercier de ses bontés, & *Zélie*, enchantée d'apprendre que le prince détestoit ses égaremens, lui confirmoit l'aveu de sa tendresse. Levez vous, mes enfans, leur dit la fée: je vai vous transporter dans votre palais, pour rendre à *Chéri* une couronne, de laquelle ses

vices l'avoient rendu indigne. A peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la chambre de *Suliman*, qui, charmé de revoir son cher maître devenu vertueux, lui abandonna le trône, & resta le plus fidelle de ses sujets. *Chéri* régna longtems avec *Zélie*, & on dit qu'il s'apliqua tellement à ses devoirs, que la bague qu'il avoit reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.

Lady MARY.

Ah, Mademoiselle *Bonne* ! que ce petit conte est joli ; si j'étois à la place de *Lady Sensée*, je vous tourmenterois tout le jour, pour vous prier de m'en conter d'autres. Dites-moi : si j'apprends bien ma leçon, m'en direz-vous un autre la première fois ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère ; mais dites-moi, ce que vous avez trouvé de plus joli dans ce conte.

Lady MARY.

Tout ma Bonne : mais j'aime beaucoup cette jolie bague, qui empêchoit *Chéri* de faire des sottises.

Lady SPIRITUELLE.

J'aurois besoin d'en avoir une pareille ; j'aurois souvent le doigt piqué.

Madem. BONNE.

J'aime votre franchise, ma chère ; mais je veux vous apprendre une chose ; nous avons tous une bague comme celle-là.

Lady SENSEE.

Je gage que je devine, ma chère ; n'est-ce pas notre conscience qui nous pique, quand nous faisons des sottises ?

Madem. BONNE.

Tout justement, ma chère.

Lady CHARLOTTE.

Vous verrez que c'est ma bague, qui me dit souvent, qu'il est vilain de battre du pied. Je fais tout comme *Chéri*, quand il étoit petit, & ma nourrice est tout aussi sotte que la fiemme; car elle dit: pourquoi faites-vous pleurer cet enfant? donnez-lui ce qu'elle demande. Moi qui fait cela, je pleure trente fois par jour; mais je vous assure, que je veux me corriger, de crainte de devenir une vilaine bête comme *Chéri*.

Lady MARY.

Est-ce qu'on devient un monstre, & qu'on a des corne, quand on est méchante?

Madem. BONNE.

Non, ma chère ; votre corps restera tout comme il est : mais c'est votre ame, qui deviendra laide & plus abominable qu'un monstre, si vous n'etes pas bonne fille.

Lady CHARLOTTE.

J'ai bien envie d'être bonne ; mais souvent je suis méchante malgré moi, j'ai plutôt fait une sottise que je n'y ai pensée. Je n'aime pas à être contredite : & quand on résiste à ce que je veux, je deviens méchante, je bats ma servante, je dis des injures à mes sœurs ; je me moque de mes maîtres. Dites-moi, je vous prie, comment il faut faire pour me corriger ?

Madem. BONNE.

Vous n'êtes point méchante malgré vous, ma chère ; car nous pouvons toujours être bonnes, si nous en prenons les moyens. Je vai vous les

enseigner. Premièrement, il faut demander à Dieu tous les matins, & tous les soirs dans vos prières, la grace de vous corriger; car nous ne pouvons rien sans son secours: mais il faut lui demander cette grace de tout votre cœur, & comme vous demandez à votre Maman ce que vous souhaitez le plus. Secondement, il faut réparer vos fautes, en demandant excuse à votre servante, en priant vos sœurs de vous avertir, en leur demandant pardon, quand vous les avez offensées. Si vous voulez tout de bon vous corriger, il faut écrire tous les soirs toutes les mauvaises paroles que vous aurez dites; & cela vous rendra bien honteuse, j'en suis sûre. Vous penserez alors que le bon Dieu vous a vû faire toutes ces sottises, qu'il vous les reprochera, & que si vous ne vous corrigez pas, il vous punira lui-même en cette vie, ou après votre mort: vous savez bien cela, ma chère.

Lady

Lady CHARLOTTE.

On me l'a dit ; mais je n'y ai jamais fait attention.

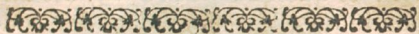
Madem. BONNE.

Je m'en doutois bien ; car on n'est point méchante, quand on pense à tout cela. Pour vous en faire souvenir, mes enfans, il faut vous instruire de la sainte Ecriture. C'est un livre divin qui a été dicté par le Saint Esprit ; ainsi, il faut le lire, l'apprendre, & le répéter avec un profond respect. Vous apprendrez, en lisant cette belle histoire, combien Dieu est grand, puissant : vous connoîtrez aussi combien il est bon, combien vous devez l'aimer, & combien vous devez craindre de l'offenser, puisqu'il punit sévèrement les méchans. Souvenez-vous bien, mes enfans, que cette histoire est la seule, sur laquelle il n'est pas permis de douter : il est plus sûr qu'elle est

F

50 III. DIALOGUE.

vraie, qu'il n'est sûr qu'il fait jour à présent. Adieu, Mesdames : j'espère que je continuerai à être contente de votre application.



IV. DIALOGUE.

Seconde Journée.

Madem. B O N N E.

B O N J O U R, Mesdames ; mais d'où vient n'avez-vous pas amené *Lady Babiole* avec vous ?

Lady S P I R I T U E L L E.

Elle dit qu'elle ne veut pas venir, parceque les histoires & les contes l'ennuient.

Madem. B O N N E.

Vous voyez, Mesdames, ce que c'est que la mauvaise habitude. *Lady*

Babiole s'est accoutumée à jouer toute la journée; tout ce qui n'est point jeu l'ennuie, lui déplaît; elle sera une ignorante, une sotte toute sa vie: & quoi qu'elle aît de bonnes dispositions, elle restera dans les conversations comme une imbecille. Ne suivez pas son mauvais exemple. Je suis sûre que *Lady Mary* est bien plus sage, & qu'elle a lû sa leçon.

Lady MARY.

Je l'ai lue quatre fois, ma Bonne, & je l'ai racontée à Papa & à Maman: voulez-vous que je vous la dise?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère.

Lady MARY.

Il y a bien longtems, bien longtems, qu'il n'y avoit ni ciel, ni terre, ni hommes, ni animaux. Il n'y avoit

que Dieu ; car il a toujours été. Le bon Dieu, Mesdames, peut faire tout ce qu'il veut. S'il disoit à ce moment : je veux qu'il y ait un jardin dans cette chambre, il y auroit un jardin. Eh bien, tout d'un coup il dit, qu'il vouloit qu'il y eût le Ciel, la Terre, des arbres, des oiseaux, des poissons, des fleurs &c. A mesure qu'il disoit, je veux cela, tout cela venoit. Il fût cinq jours à faire ce que nous voyons, & le fixième jour il prit de la terre, & en fit un homme. Mais, Mesdames, cet homme ne parloit pas, il ne marchoit pas, il étoit comme une statue. Dieu, pour le faire parler & marcher, lui donna une ame, faite à son image, & il l'appella *Adam*. Comme *Adam* se seroit ennuié tout seul, Dieu lui envoya une grande envie de dormir, & pendant qu'il dormoit, il prit une de ses côtes, & il en fit une grande femme, comme Maman. Cette femme, qui avoit été faite avec la côte d'*Adam*, le bon Dieu la nomma

Eve ; & il la mit avec *Adam* dans un beau jardin, où il y avoit toutes sortes de fruits ; des figues, des prunes, des poires, des pêches &c. Il y avoit aussi dans ce jardin, un pomier qui portoit de belles pommes. Et Dieu dit à *Adam* & à *Eve* : Vous pouvez manger de tous les fruits qui sont dans ce jardin ; je vous les donne : mais je vous défends de toucher à ces pommes ; car, si vous en mangez, vous mourrez. Le démon, qui est un méchant, & qui avoit désobéi au bon Dieu, fut jaloux d'*Adam* & d'*Eve*, & voulut les rendre méchans, & malheureux comme lui : pour cela, il prit la figure d'un serpent, & dit à *Eve*, qui se promenoit toute seule : Pourquoi ne mangez - vous pas de ces pommes ? elles sont si belles. *Eve*, au lieu de boucher ses oreilles, ou de s'enfuir, s'amusa à parler avec le démon, & lui dit : Dieu nous a défendu de manger de ces pommes ; & il nous a dit qu'il nous feroit mourir, si nous y tou-

chions. Il ne faut pas croire ce que dit Dieu, répondit le démon; il vous a défendu de toucher à ces pommes, parcequ'il sait, que si vous en mangez, vous serez aussi grands, aussi savans & aussi puissans que lui. *Eve*, qui avoit envie d'être aussi savante que Dieu, fût assez sotte pour croire le démon : elle prit une pomme pour elle, & elle en donna une à *Adam*. Quand ils eurent mangé de ce malheureux fruit, ils virent bien qu'ils avoient fait une faute; & tout honteux, ils se cachèrent sous des arbres, comme si on pouvoit se cacher du bon Dieu. Quelques tems après, Dieu apella *Adam*, & lui dit : pourquoi avez - vous été désobéissant? *Adam*, au lieu de reconnoître sa faute, & de demander pardon à Dieu, s'excusa, & dit : Seigneur, la femme que vous m'avez donnée, m'a dit de manger de la pomme. Seigneur, dit *Eve*, c'est le serpent qui m'a conseillé d'en manger. Puisque vous êtes coupables tous les trois, vous serez

punis tous les trois, dit le bon Dieu. Le serpent sera maudit, & la femme lui écrasera la tête; *Eve* sera obligée d'obéir à son mari. Pour *Adam*, il mourra aussi bien que sa femme, & il sera obligé de travailler, s'il veut avoir du pain. Après cela, Dieu chassa *Adam* & *Eve* du beau jardin, qu'on appelloit le *Paradis terrestre*; & pour les empêcher d'y rentrer, il mit un ange à la porte, avec une épée de feu.

Madem. BONNE.

Venez, que je vous embrasse, ma chère *Lady Mary*. Vous avez répété votre histoire, comme une grande fille. Mais, dites moi, je vous prie, est-ce seulement pour être savantes, que nous aprenons des histoires?

Lady MARY.

Je ne fais pas, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Allons, *Lady Sensée*, dites à ces Dames ce qu'il faut faire, quand on a appris, ou entendu une histoire.

Lady SENSEE.

Vous m'avez dit qu'il falloit examiner les sottises & les vertus de ceux, dont on apprend les histoires; afin de ne pas faire les mêmes fautes, & de pratiquer leurs vertus.

Madem. BONNE.

C'est fort bien répondu, ma chère. Eh bien, *Mifs Molly*, quel profit voulez-vous tirer de cette histoire?

Mifs MOLLY.

Quand j'aurai fait une faute, je ne m'excuserai pas, & j'en demanderai pardon.

Madem. BONNE.

C'est très-bien répondre. Et vous, *Lady Charlotte*?

Lady CHARLOTTE.

Quand j'aurai envie d'être gourmande, ou désobéissante, je penserai que le serpent est à côté de moi, qu'il me conseille ces choses, & je lui dirai, va-t-en méchant, j'aime mieux obéir au bon Dieu, qu'à toi.

Madem. BONNE.

Vous êtes bonne fille, de penser comme cela : & *Lady Spirituelle*, que pense-t-elle ?

Lady SPIRITUELLE.

Je pense qu'*Eve* étoit bien orgueilleuse, de vouloir être aussi savante que Dieu. Je pense aussi qu'elle étoit bien gourmande ; si elle n'avoit rien eu à manger, je lui aurois pardonné ; mais elle avoit tant d'autres choses. Il me semble, si j'avois été à sa place, que je n'aurois pas songé à ces vilaines pommes.

Madem. BONNE.

Si notre conversation n'avoit point été si longue, je vous conterois une jolie histoire, dont vous me faites souvenir : ce sera pour tantôt.

Lady SPIRITUELLE.

Ah, ma Bonne ! je suis sûre que ces Dames ne s'ennuient point de vous entendre : dites-nous cette histoire, je vous prie.

Madem. BONNE.

Qu'en dites vous, Mesdames ?

Toutes ensemble.

J'ai beaucoup d'envie de l'entendre.

Madem. BONNE.

Un jour, un roi, qui étoit à la chasse, se perdit. Comme il cherchoit le chemin, il entendit parler, & s'étant aпроché de l'endroit, d'où fortoit la voix, il vit un homme & une femme qui travailloient à couper du bois. La femme disoit

comme *Lady Spirituelle* : il faut avouer, que notre mère *Eve* étoit bien gourmande, d'avoir mangé de la pomme; si elle avoit obéi à Dieu, nous n'aurions pas la peine de travailler tous les jours. L'homme lui répondit : Si *Eve* étoit une gourmande, *Adam* étoit bien sot de faire ce qu'elle lui disoit; si j'avois été en sa place, & que vous m'eussiez voulu faire manger de ces pommes, je vous aurois donné un bon soufflet, & je n'aurois pas voulu seulement vous écouter. Le roi s'aprocha, & leur dit: vous avez donc bien de la peine, mes pauvres gens. Oui, Monsieur, répondirent-ils, (car ils ne savoient pas que c'étoit le roi) nous travaillons comme des chevaux, depuis le matin jusqu'au soir, & encore nous avons bien du mal à vivre. Venez avec moi, leur dit le roi, je vous nourrirai sans travailler. Dans le moment les officiers du roi, qui le cherchoient, arrivèrent; & les pauvres gens furent bien étonnés & bien

joyeux. Quand ils furent dans le palais, le roi leur fit donner de beaux habits, un carrosse, des laquais ; & tous les jours ils avoient douze plats pour leur dîner. Au bout d'un mois, on leur servit vingt-quatre plats : mais dans le milieu de la table, on en mit un grand qui étoit fermé. D'abord, la femme qui étoit curieuse, voulut ouvrir ce plat ; mais un officier du roi, qui étoit présent, lui dit, que le roi leur défendoit d'y toucher, & qu'il ne vouloit pas qu'ils vissent ce qui étoit dedans. Quand les domestiques furent sortis, le mari s'aperçut que sa femme ne mangeoit pas, & qu'elle étoit triste ; il lui demanda ce qu'elle avoit, & elle lui répondit, qu'elle ne se foucioit pas de manger de toutes les bonnes choses qui étoient sur la table, mais qu'elle avoit envie de ce qui étoit dans ce plat couvert. Vous êtes folle, lui dit son mari ; ne vous a-t-on pas dit que le roi nous le défendoit. Le roi est un injuste, dit la femme ; s'il ne vouloit pas

pas

pas que nous vissions ce qui est dans ce plat, il ne falloit pas le faire servir sur la table. En même tems, elle se mit à pleurer, & dit qu'elle se tueroit, si son mari ne vouloit pas ouvrir le plat. Quand son mari la vit pleurer, il fut bien fâché, & comme il l'aimoit beaucoup, il lui dit qu'il feroit tout ce qu'elle voudroit, pour qu'elle ne se chagrînât pas. En même tems, il ouvrit le plat, & il en sortit une petite souris, qui se sauva dans la chambre. Ils coururent après elle pour la rattraper; mais elle se cacha dans un petit trou, & aussitôt le roi entra, qui demanda, où étoit la souris. Sire, dit le mari, ma femme m'a tourmenté, pour voir ce qui étoit dans ce plat, je l'ai ouvert malgré moi, & la souris s'est sauvée. Ah, ha! dit le roi, vous disiez, que si vous eussiez été à la place d'*Adam*, vous eussiez donné un soufflet à *Eve*, pour lui apprendre à être curieuse & gourmande: il falloit vous souvenir de vos promesses.

Et vous, méchante femme, vous aviez toutes sortes de bonnes choses, comme *Eve*, & cela n'étoit pas assez : vous vouliez manger du plat que je vous avois défendu. Allez, malheureux, retournez travailler dans le bois, & ne vous en prenez plus à *Adam* & à sa femme, du mal que vous aurez, puisque vous avez fait une sottise, pareille à celle dont vous les accusez.

Lady SPIRITUELLE.

Vous avez fait cette histoire exprès pour moi, ma Bonne, j'en suis sûre.

Madem. BONNE.

Non, ma chère, je l'ai lue quelque part ; mais il est vrai qu'elle vous convenoit à merveille. Allons prendre le thé, Mesdames ; ensuite, *Miss Molly* nous dira son histoire.

Miss MOLLY.

Après qu'*Adam* & *Eve* furent sortis du Paradis terrestre, ils eurent

deux fils. Ils nommèrent l'ainé *Caïn*, & le plus jeune *Abel* : *Caïn* se fit jardinier, & *Abel* se fit berger, c'est-à-dire, qu'il avoit soin des petits moutons. *Adam* avoit coûtume d'offrir à Dieu une partie des choses qu'il avoit ; comme les premiers fruits, les premières fleurs, les premiers animaux. Ce n'est pas que le bon Dieu eût besoin de ces choses ; mais *Adam* les lui offroit, pour se souvenir que tout ce qu'il avoit, c'étoit Dieu qui le lui donnoit. *Caïn* & *Abel* suivirent l'exemple de leur Papa ; mais *Caïn* ne donnoit pas de bon cœur ce qu'il offroit à Dieu. S'il y avoit une belle poire dans son jardin, il la gardoit pour la manger, & il ne présentoit à Dieu que celle dont il ne se soucioit pas. *Abel*, au contraire, choisissoit les moutons les plus gras & les plus beaux, pour les offrir au Seigneur : aussi, Dieu l'aimoit-il davantage que son frère *Caïn*. Celui-ci devint jaloux ; il étoit tout triste. Un jour le bon Dieu lui dit : *Caïn*, pourquoi

êtes-vous triste ? ne savez-vous pas, que si vous faites bien, vous en recevrez la récompense, & que si vous faites mal, vous serez puni. C'étoit comme si Dieu lui eût dit : on ne doit avoir du chagrin, que quand on est méchant ; ainsi, au lieu d'être triste, devenez bon, & cela vous rendra content tout aussi-tôt. *Cain*, au lieu de profiter des avis que Dieu avoit la bonté de lui donner, dit à son frère *Abel* : voulez-vous venir vous promener avec moi ? *Abel*, qui croyoit son frère aussi bon que lui, répondit, je le veux bien. Ils allèrent donc se promener bien loin, & alors le méchant *Cain* tua son pauvre frère *Abel*. Il avoit été si loin, afin qu'*Adam* & *Eve* ne fussent pas sa méchanceté ; mais Dieu, qui est partout, lui avoit vû commettre ce crime. Il voulut voir si *Cain* mentiroit & lui dit : *Cain*, où est votre frère *Abel* ? je ne le vois plus. *Cain* lui répondit : est-ce que vous m'avez donné mon frère à garder ? Vous êtes un maudit, lui dit

Dieu, vous avez tué votre frère ;
 allez, courez par le Monde, vous
 n'aurez jamais un moment de repos.
 Votre crime vous tourmentera jour
 & nuit ; & pour vous faire souffrir
 plus longtems, j'empêcherai les au-
 tres enfans d'*Adam* de vous tuer.
 Aussi-tôt, *Cain* s'enfuit de ce païs
 avec sa femme, & il eut un grand
 nombre d'enfans.

Madem. B O N N E.

On ne peut pas mieux répéter une
 histoire : mais dites-moi, *Lady Char-*
lotte, n'avez-vous rien pensé en écou-
 tant cette histoire de *Cain* ?

Lady C H A R L O T T E.

J'ai pensé quelque chose, ma Bonne ;
 mais je n'ose le dire, cela est trop
 vilain.

Madem. B O N N E.

Allons, ma chère ; une jeune dame,
 qui a le courage d'avouer ses défauts,
 est toute prête à se corriger.

Lady CHARLOTTE.

Eh bien donc, je vai vous le dire ; je suis jalouse comme *Cain*, contre ma sœur ainée ; Papa & Maman l'aiment mieux que moi, & cela me met si fort en colère quelquefois, que je la tuerois, si je pouvois.

Madem. BONNE.

Mais, ma chère, n'est-ce pas votre faute, si l'on aime votre sœur plus que vous ? Dites-moi, si vous étiez une Maman, & que vous eussiez deux filles ; l'une qui seroit douce, honnête, obéissante, appliquée avec ses maîtres ; & l'autre entêtée, méchante, insolente avec tout le monde, désobéissante à ses maîtres ; laquelle aimeriez-vous davantage ?

Lady CHARLOTTE.

J'aimerois mieux la première.

Madem. BONNE.

Il ne faut donc pas être fachée contre votre Papa & votre Maman, s'ils

aiment mieux votre sœur que vous :
devenez aussi bonne qu'elle, je suis
sûre qu'ils vous aimeront à la folie.

Lady CHARLOTTE.

Je le veux bien, ma Bonne, & je
vous promets d'écrire toutes les sot-
tises que je dirai & ferai.

Madem. BONNE.

Et moi, je vous promets que vous
vous corrigerez ; cela est infaillible :
je vous promets aussi que vous de-
viendrez aussi aimable, que votre
sœur aînée, & aussi heureuse qu'elle ;
car je suis sûre que vous êtes très-
malheureuse, quand vous êtes mé-
chante.

Lady CHARLOTTE.

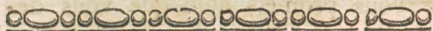
Cela est bien vrai : je disois l'autre
jour à ma gouvernante, que je vou-
drois être morte.

Madem. BONNE.

Vous me faites frémir, ma chère :
méchante, comme vous avez été, que

68 IV. DIALOGUE.

seriez-vous devenue, si vous fussiez morte avant d'avoir demandé pardon à Dieu? Il est bien bon de vous donner du tems pour vous corriger; il faut ce soir le remercier de cette grace, & lui dire que vous voulez l'aimer de tout votre cœur. Adieu, mes enfans: je suis bien contente de votre attention; en recompense, nous aurons de belles histoires, & un joli conte, la première fois.



V. DIALOGUE.

Troisième Journée.

Madem. BONNE.

VOUS venez de bonne heure aujourd'hui, Mesdames; nous venons de sortir de table il n'y a qu'un moment.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai dîné avec ces dames, & nous avions tant d'envie

de vous voir, que nous n'avons resté qu'un demi quart d'heure à table.

Madem. BONNE.

Je vai donc vous gronder, mes chers enfans : il n'y a rien de si contraire à la santé, que de manger trop vite ; pour vous punir, nous ne dirons rien avant de prendre le thé, & nous irons nous promener dans le jardin.

Lady MARY.

J'aime beaucoup à me promener, mais j'aime encore mieux les histoires. Ma Bonne, pardonnez-nous pour cette fois, je vous jure sur ma conscience, que je ne savois pas que c'étoit une faute, de manger trop vite.

Madem. BONNE.

Et c'est aussi une faute, de jurer sur votre conscience ; une autrefois ne le faites pas. Je ne veux pas vous faire répéter vos leçons à présent,

Mesdames, parceque je crains de vous faire mal, en vous apliquant après le dîner.

Lady CHARLOTTE.

Eh bien, ma Bonne, nous ne dirons rien, mais vous me direz quelque chose; vous nous avez promis un joli conte: cela nous fatiguera-t-il de l'écouter?

Madem. BONNE.

Je vois bien qu'il faut faire ce que vous voulez, Mesdames. Quand vous êtes bonnes filles, je n'ai pas le courage de vous rien refuser: allons donc nous affeoir dans le jardin, & je vous dirai le conte que je vous ai promis la dernière fois.

La Belle & la Bête.

Conte.

Il y avoit une fois un marchand, qui étoit extrêmement riche. Il avoit six

enfans, trois garçons & trois filles ; & comme ce marchand étoit un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfans, & leur donna toutes fortes de maîtres. Ses filles étoient très-belles ; mais la cadette surtout se faisoit admirer, & on ne l'appelloit, quand elle étoit petite, que la *belle enfant* ; enforte, que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui étoit plus belle que ses sœurs, étoit aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avoient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étoient riches ; elles faisoient les dames, & ne vouloient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur falloit des gens de qualité pour leur compagnie. Elles alloient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, & se moquoient de leur cadette, qui employoit la plus grande partie de son tems, à lire de bons livres. Comme on savoit que ces filles étoient fort

riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage; mais les deux ainées répondirent, qu'elles ne se marieroient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins, un comte. *La Belle*, (car je vous ai dit que c'étoit le nom de la plus jeune) *la Belle*, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui vouloient l'épouser; mais elle leur dit, qu'elle étoit trop jeune, & qu'elle fouhaitoit de tenir compagnie à son père, pendant quelques années. Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, & il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfans, qu'il falloit aller demeurer dans cette maison, & qu'en travaillant comme des païsans, ils y pourroient vivre. Ses deux filles ainées répondirent, qu'elles ne vouloient pas quitter la ville, & qu'elles avoient plusieurs amans, qui seroient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune: les bonnes demoi-
selles

elles se trompoient ; leurs amans ne voulurent plus les regarder, quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimoit, à cause de leur fierté, on disoit : elles ne méritent pas qu'on les plaigne ; nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé ; qu'elles aillent faire les dames, en gardant les moutons. Mais, en même tems, tout le monde disoit : pour la *Belle*, nous sommes bien fâchés de son malheur ; c'est une si bonne fille : elle parloit aux pauvres gens avec tant de bonté, elle étoit si douce, si honnête. Il y eut même plusieurs gentils-hommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou : mais elle leur dit, qu'elle ne pouvoit se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, & qu'elle le suivroit à la campagne pour le consoler & lui aider à travailler. La pauvre *Belle* avoit été bien affligée d'abord, de perdre sa fortune, mais elle s'étoit dit à elle-même : quand je pleurerai bien fort, cela ne me

H

rendra pas mon bien ; il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand, & ses trois fils, s'occupèrent à labourer la terre. La *Belle* se levoit à quatre heures du matin, & se dépêchoit de nétoyer la maison, & d'aprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'étoit pas accoutumée à travailler comme une servante ; mais au bout de deux mois, elle devint plus forte, & la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avoit fait son ouvrage, elle lisoit, elle jouoit du claveffin, ou bien, elle chantoit en filant. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyoient à la mort ; elles se levoient à dix heures du matin, se promenoient toute la journée, & s'amusoient à regretter leurs beaux habits & les compagnies. Voyez notre cadette, disoient elles entre-elles ; elle a l'ame basse, & est si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. Le bon mar-

chand ne pensoit pas comme ses filles. Il savoit que la *Belle* étoit plus propre que ses sœurs, à briller dans les compagnies. Il admiroit la vertu de cette jeune fille, & surtout sa patience ; car ses sœurs, non contentes de lui laisser faire tout l'ouvrage de la maison, l'insultoient à tous momens.

Il y avoit un an que cette famille vivoit dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre, par laquelle on lui mandoit, qu'un vaisseau, sur lequel il avoit des marchandises, venoit d'arriver heureusement. Cette nouvelle pensa tourner la tête à ses deux aînées, qui pensoient qu'à la fin, elles pourroient quitter cette campagne, où elles s'ennuyoient tant ; & quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coëffures, & toutes sortes de bagatelles. La *Belle* ne lui demandoit rien ; car elle pensoit en elle-même, que tout l'argent des marchandises ne suffiroit pas

pour acheter ce que ses sœurs sou-
haitoient. Tu ne me pries pas de
t'acheter quelque chose, lui dit son
père. Puisque vous avez la bonté
de penser à moi, lui dit-elle, je vous
prie de m'apporter une rose ; car il n'en
vient point ici. Ce n'est pas que la *Belle*
se souciât d'une rose ; mais elle ne
vouloit pas condamner par son exemple,
la conduite de ses sœurs, qui auroient
dit, que c'étoit pour se distinguer,
qu'elle ne demandoit rien. Le bon
homme partit ; mais quand il fut ar-
rivé, on lui fit un procès pour ses
marchandises, & après avoir eu beau-
coup de peine, il revint aussi pauvre
qu'il étoit auparavant. Il n'avoit plus
que trente milles pour arriver à sa
maison, & il se réjouïssoit déjà du
plaisir de voir ses enfans ; mais comme
il falloit passer un grand bois, avant de
trouver la maison, il se perdit. Il
neigeoit horriblement, le vent étoit si
grand, qu'il le jetta deux fois en bas de
son cheval, & la nuit étant venue, il
pensa qu'il mourroit de faim, ou de

froid, ou qu'il seroit mangé des loups,
 qu'il entendoit heurler autour de lui.
 Tout d'un coup, en regardant au bout
 d'une longue allée d'arbres, il vit une
 grande lumière, mais qui paroissoit
 bien éloignée. Il marcha de ce côté-
 là, & vit que cette lumière sortoit
 d'un grand palais, qui étoit tout illu-
 miné. Le marchand remercia Dieu
 du secours qu'il lui envoyoit, & se
 hâta d'arriver à ce château; mais il
 fut bien surpris de ne trouver personne
 dans les cours. Son cheval, qui le
 suivoit, voyant une grande écurie ou-
 verte, entra dedans, & ayant trouvé
 du foin & de l'avoine, le pauvre ani-
 mal, qui mouroit de faim, se jeta
 dessus avec beacoup d'avidité. Le
 marchand l'attacha dans l'écurie, &
 marcha vers la maison, où il ne trouva
 personne; mais étant entré dans une
 grande salle, il y trouva un bon feu,
 & une table chargée de viande, où il
 n'y avoit qu'un couvert. Comme la
 pluie & la neige l'avoient mouillé
 jusqu'aux os, il s'aprocha du feu pour

se sécher, & disoit en lui-même : le maître de la maison, ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, & sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un tems considérable ; mais onze heures ayant sonné, sans qu'il vit personne, il ne pût résister à la faim, & prit un poulet, qu'il mangea en deux bouchées, & en tremblant. Il but aussi quelques coups de vin, & devenu plus hardi, il sortit de la salle, & traversa plusieurs grands appartemens, magnifiquement meublés. A la fin, il trouva une chambre, où il y avoit un bon lit, & comme il étoit minuit passé, & qu'il étoit las, il prit le parti de fermer la porte, & de se coucher.

Il étoit dix heures du matin, quand il se leva le lendemain, & il fut bien surpris de trouver un habit fort propre, à la place du sien, qui étoit tout gâté. Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée, qui a eu pitié de ma si-

tuation. Il regarda par la fenêtre, & ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantoient la vue. Il rentra dans la grande salle, où il avoit soupé la veille, & vit une petite table où il y avoit du chocolat. Je vous remercie, Madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. Le bon homme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, & comme il passoit sous un berceau de roses, il se souvint que la *Belle* lui en avoit demandé, & cueillit une branche, où il y en avoit plusieurs. En même tems, il entendit un grand bruit, & vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout prêt de s'évanouir. Vous êtes bien ingrat, lui dit la bête, d'une voix terrible; je vous ai sauvé la vie, en vous recevant dans mon château, & pour ma peine, vous me volez mes roses, que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute; je ne vous donne

qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. Le marchand se jetta à genoux, & dit à la bête, enjoignant les mains : Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyois pas vous offenser, en cueillant une rose pour une de mes filles, qui m'en avoit demandé. Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la bête. Je n'aime pas les complimentens, moi ; je veux qu'on dise ce que l'on pense ; ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flateries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement, pour mourir à votre place ; ne me raisonnez pas ; partez : & si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. Le bon homme n'avoit pas dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre ; mais il pensa, au moins, j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir, & la bête lui

dit qu'il pouvoit partir quand il voudroit ; mais, ajoûta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vuides. Retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vuide ; tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. En même tems la bête se retira, & le bon homme dit en lui-même : s'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfans.

Il retourna dans la chambre où il avoit couché, & y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre, dont la bête lui avoit parlé, le ferma, & ayant repris son cheval, qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse, égale à la joie qu'il avoit, lorsqu'il y étoit entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, & en peu d'heures, le bon homme arriva dans sa petite maison. Ses enfans se rassemblèrent autour de lui ; mais, au lieu d'être sensible à

leurs careffes, le marchand se mit à pleurer, en les regardant. Il tenoit à la main la branche de rofes, qu'il apportoit à la *Belle*, il la lui donna, & lui dit : la *Belle*, prenez ces rofes; elles coûteront bien cher à votre malheureux père; & tout de fuite, il raconta à fa famille la funefte aventure qui lui étoit arrivée. A ce récit, fes deux aînées jettèrent de grands cris, & dirent des injures à la *Belle*, qui ne pleuroit point. Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, difoient-elles; que ne demandoit elle des ajufemens comme nous; mais non, Mademoifelle vouloit fe distinguer; elle va causer la mort de notre père, & elle ne pleure pas. Cela feroit fort inutile, reprit la *Belle*; pourquoy pleurerois-je la mort de mon père; il ne périra point. Puisque le monftré veut bien accepter une de fes filles, je veux me livrer à toute fa furie, & je me trouve fort heureufe, puis qu'en mourant, j'aurai la joie de fauver mon père, & de lui

prouver ma tendresse. Non, ma sœur, lui dirent les trois frères, vous ne mourrez pas; nous irons trouver ce monstre, & nous périrons sous ses coups, si nous ne pouvons le tuer. Ne l'espérez pas, mes enfans, leur dit le marchand, la puissance de cette bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la *Belle*; mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de tems à vivre; ainsi, je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous mes chers enfans. Je vous assure, mon père, lui dit la *Belle*, que vous n'irez pas à se palais sans moi; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre: quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, & j'aime mieux être dévorée par ce monstre, que de mourir du chagrin que me donneroit votre perte. On eut beau dire, la *Belle* voulut absolument partir pour le beau palais, &

ses sœurs en étoient charmées ; parce-
 que les vertus de cette cadette leur
 avoient inspiré beaucoup de jalousie.
 Le marchand étoit si occupé de la
 douleur de perdre sa fille, qu'il ne
 pensoit pas au coffre qu'il avoit rem-
 pli d'or ; mais, aussi-tôt qu'il se fût
 enfermé dans sa chambre pour se
 coucher, il fut bien étonné de le
 trouver à la ruelle de son lit. Il ré-
 solut de ne point dire à ses enfans
 qu'il étoit devenu si riche ; parceque
 ses filles auroient voulu retourner à
 la ville, & qu'il étoit résolu de mou-
 rir dans cette campagne ; mais il
 confia ce secret à la *Belle*, qui lui ap-
 prit, qu'il étoit venu quelques gentils-
 hommes pendant son absence, & qu'il
 y en avoit deux qui aimoient ses
 sœurs. Elle pria son père de les mar-
 rier ; car elle étoit si bonne qu'elle
 les aimoit, & leur pardonnoit de tout
 son cœur, le mal qu'elles lui avoient
 fait. Ces deux méchantes filles se fro-
 tèrent les yeux avec un oignon pour
 pleurer, lorsque la *Belle* partit avec
 son

son père; mais ses frères pleuroient tout de bon, aussi bien que le marchand: il n'y avoit que la *Belle* qui ne pleuroit point, parce qu'elle ne vouloit pas augmenter leur douleur. Le cheval prit la route du palais, & sur le soir, ils l'aperçurent illuminé, comme la première fois. Le cheval fut tout seul à l'écurie, & le bon homme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table, magnifiquement servie, avec deux couverts. Le marchand n'avoit pas le cœur de manger; mais la *Belle*, s'efforçant de paroître tranquille, se mit à table, & le servit; puis elle disoit en elle-même: la bête veut m'engraisser avant de me manger, puis qu'elle me fait si bonne chère. Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, & le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant; car il pensoit que c'étoit la bête. *Belle* ne put s'empêcher de frémir, en voyant cette horrible figure: mais elle se rassura de son

mieux, & le monstre lui ayant demandé si c'étoit de bon cœur qu'elle étoit venue ; elle lui dit, en tremblant, qu'oui. Vous êtes bien bonne, dit la bête, & je vous suis bien obligée. Bon homme, partez demain matin, & ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu la *Belle*. Adieu la bête, répondit-elle, & tout de suite le monstre se retira. Ah, ma fille ! dit le marchand, en embrassant la *Belle*, je suis à demi-mort de frayeur ; croyez moi, laissez-moi ici. Non, mon père, lui dit la *Belle* avec fermeté, vous partirez demain matin, & vous m'abandonnerez au secours du Ciel ; peut-être aura-t-il pitié de moi. Ils furent se coucher, & croyoient ne pas dormir de toute la nuit ; mais à peine furent-ils dans leurs lits, que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la *Belle* vit une dame qui lui dit : je suis contente de votre bon cœur la *Belle* ; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie, pour sauver celle de votre père, ne

demeurera point sans récompense. La *Belle*, en s'éveillant, raconta ce songe à son père, & quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris, quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Y Lorsque'il fut parti, la *Belle* s'assit dans la grande salle, & se mit à pleurer aussi; mais comme elle avoit beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, & résolut de ne se point chagriner, pour le peu de tems qu'elle avoit à vivre: car elle croyoit fermement que la bête la mangeroit le soir. Elle résolut de se promener en attendant, & de visiter ce beau château. Elle ne pouvoit s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte, sur laquelle il y avoit écrit: *Apartment de la Belle*. Elle ouvrit cette porte avec précipitation, & elle fut éblouie de la magnificence qui y régnoit: mais ce qui frapa le plus sa vue, fut une grande bibliothèque, un claveffin, & plusieurs livres de

musique. On ne veut pas que je m'en-
nuie, dit-elle, tout bas ; elle pensa
ensuite, si je n'avois qu'un jour à de-
meurer ici, on ne m'auroit pas fait
une telle provision. Cette pensée ra-
nima son courage. Elle ouvrit la bi-
bliothèque & vit un livre, où il y
avoit écrit en lettres d'or : *souhaitez,*
commandez ; vous êtes ici la reine & la
maîtresse. Hélas ! dit-elle, en soupi-
rant, je ne souhaite rien que de re-
voir mon pauvre père, & de savoir
ce qu'il fait à présent : elle avoit dit
cela en elle-même. Quelle fut sa
surprise, en jettant les yeux sur un
grand miroir, d'y voir sa maison, où
son père arrivoit avec un visage extrê-
mement triste. Ses sœurs venoient
au devant de lui, & malgré les gri-
maces qu'elles faisoient, pour paroître
affligées, la joie qu'elles avoient de la
perte de leur sœur, paroissoit sur leur
visage. Un moment après, tout cela
disparût, & la *Belle* ne put s'empê-
cher de penser, que la bête étoit bien
complaisante, & qu'elle n'avoit rien

à craindre d'elle. A midi, elle trouva la table mise, & pendant son dîner, elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vit personne. Le soir, comme elle alloit se mettre à table, elle entendit le bruit que faisoit la bête, & ne put s'empêcher de frémir. La *Belle*, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper? Vous êtes le maître, répondit la *Belle*, en tremblant. Non, répondit la bête; il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennuie; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid? Cela est vrai, dit la *Belle*, car je ne fais pas mentir; mais je crois que vous êtes fort bon. Vous avez raison, dit le monstre; mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit: je sais bien que je ne suis qu'une bête. On n'est pas bête, reprit la *Belle*, quand on croit n'avoir point d'esprit: un sot n'a jamais su cela. Mangez-donc, la *Belle*, lui dit

le monstre, & tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison ; car tout ceci est à vous ; & j'aurois du chagrin, si vous n'étiez pas contente. Vous avez bien de la bonté, dit la *Belle*. Je vous avoue que je suis bien contente de votre cœur ; quand j'y pense, vous ne me paroissez plus si laid. Oh dame, oui, répondit la bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre. Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la *Belle* ; & je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui, avec la figure d'hommes, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. Si j'avois de l'esprit, reprit la bête, je vous ferois un grand compliment pour vous remercier, mais je suis un stupide ; & tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé.

La *Belle* soupa de bon apétit. Elle n'avoit presque plus peur du monstre ; mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit : la *Belle*, voulez-vous être ma femme ? Elle

fut quelque tems sans répondre ; elle avoit peur d'exciter la colère du monstre en le refusant ; elle lui dit pourtant en tremblant : non, la bête. Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, & il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit : mais *Belle* fut bientôt rassurée ; car la bête lui ayant dit tristement, adieu donc la *Belle* ; elle sortit de la chambre, en se retournant de tems en tems pour la regarder encore. *Belle*, se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre bête : hélas, disoit-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne !

Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs, la bête lui rendoit visite, l'entretenoit pendant le souper, avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle esprit, dans le monde. Chaque jour, *Belle* découvroit de nouvelles bontés dans ce monstre. L'habitude de le voir, l'avoit accoutumée à sa laideur, & loin de craindre

le moment de sa visite, elle regardoit souvent à sa montre, pour voir s'il étoit bientôt neuf heures ; car la bête ne manquoit jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avoit qu'une chose qui faisoit de la peine à la *Belle*, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandoit toujours, si elle vouloit être sa femme, & paroissoit pénétré de douleur, lorsqu'elle lui disoit que non. Elle lui dit un jour, vous me chagrinez, la bête ; je voudrois pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère, peur vous faire croire que cela arrivera jamais. Je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela. Il le faut bien, reprit la bête ; je me rends justice. Je sais que je suis bien horrible ; mais je vous aime beaucoup : cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici ; promettez moi que vous ne me quitterez jamais. La *Belle* rougit à ces paroles. Elle avoit vu dans son miroir, que son père étoit malade de chagrin, de l'avoir perdue,

& elle fouhaitoit de le revoir. Je pourrois bien vous promettre, dit-elle à la bête, de ne vous jamais quitter tout-à-fait; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur, fi vous me refusez ce plaisir. J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, & votre pauvre bête en mourra de douleur. Non, lui dit la *Belle*, en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées, & que mes frères sont partis pour l'armée. Mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. Vous y serez demain au matin, dit la bête; mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu la *Belle*. La bête soupira selon sa coûtume,

en disant ces mots, & la *Belle* se coucha toute triste de la voir affligée. Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, & ayant sonné une clochette, qui étoit à côté de son lit, elle vit venir la servante, qui fit un grand cri, en la voyant. Le bon homme accourut à ce cri, & manqua mourir de joie, en revoyant sa chère fille; & ils se tinrent embrassés plus d'un quart-d'heure. La *Belle*, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avoit point d'habits pour se lever; mais la servante lui dit, qu'elle venoit de trouver dans la chambre voisine, un grand coffre, plein de robes toutes d'or, garnies de diamans. *Belle* remercia la bonne bête de ses attentions; elle prit la moins riche de ces robes, & dit à la servante de serrer les autres, dont elle vouloit faire présent à ses sœurs: mais à peine eût-elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Son père lui dit, que la bête vouloit qu'elle gardât tout cela pour

elle, & auffi-tôt, les robes & le coffre revinrent à la même place. La *Belle* s'habilla, & pendant ce tems, on fut avertir ses sœurs, qui accoururent avec leurs maris. Elles étoient toutes deux fort malheureuses, L'aînée avoit épousé un gentil-homme, beau comme l'amour; mais il étoit si amoureux de sa propre figure, qu'il n'étoit occupé que de cela, depuis le matin jusqu'au soir, & méprisoit la beauté de sa femme. La seconde avoit épousé un homme, qui avoit beaucoup d'esprit; mais il ne s'en servoit que pour faire enrager tout le monde, & sa femme toute la première. Les sœurs de la *Belle* manquèrent mourir de douleur, quand elles la virent habillée comme une princesse, & plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup, quand elle leur eut conté combien elle étoit heureuse. Ces deux jalouses descendirent dans le jardin, pour y pleurer tout à leur aise, & elles se disoient, pour

quoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous ? Ne sommes nous pas plus aimables qu'elle ? Ma sœur, dit l'ainée, il me vient une pensée ; tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours, sa sottie bête se mettra en colère, de ce qu'elle lui aura manqué de parole, & peut-être qu'elle la dévorera. Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre. Pour cela, il lui faut faire de grandes careffes : & ayant pris cette résolution, elles remontèrent & firent tant d'amitié à leur sœur, que la *Belle* en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux, & firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant *Belle* se reprochoit le chagrin qu'elle alloit donner à sa pauvre bête, qu'elle aimoit de tout son cœur, & elle s'ennuyoit de ne la plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle étoit dans le jardin du palais, & qu'elle voyoit la bête, couchée sur
l'herbe,

l'herbe, & prête à mourir, qui lui reprochoit son ingratitude. La *Belle* se réveilla en sursaut, & versa des larmes. Ne suis-je pas bien méchante, disoit-elle, de donner du chagrin à une bête, qui a pour moi tant de complaisance? Est-ce sa faute, si elle est si laide, & si elle a peu d'esprit? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser? Je serois plus heureuse avec elle, que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est, ni la beauté, ni l'esprit d'un mari, qui rendent une femme contente: c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance; & la bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle; mais j'ai de l'estime, de l'amitié, de la reconnoissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse; je me reprocherois toute ma vie mon ingratitude. A ces mots, *Belle* se lève, met sa bague sur la table, & revient se coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit, &

K

quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle étoit dans le palais de la bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, & s'ennuia à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir ; mais l'horloge eut beau sonner, la bête ne parut point. La *Belle*, alors, craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais, en jettant de grands cris ; elle étoit au desespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve, & courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avoit vu en dormant. Elle trouva la pauvre bête étendue sans connoissance, & elle crut qu'elle étoit morte. Elle se jeta sur son corps, sans avoir horreur de sa figure, & sentant que son cœur battoit encore, elle prit de l'eau dans le canal, & lui en jeta sur la tête. La bête ouvrit les yeux, & dit à la *Belle* : vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue, m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs con-

tent, puisque j'ai le plaisir de vous re-
 voir encore une fois. Non, ma chère
 bête, vous ne mourrez point, lui dit
 la *Belle*, vous vivrez pour devenir
 mon époux ; dès ce moment je vous
 donne ma main, & je jure que je ne
 serai qu'à vous. Hélas, je croyois
 n'avoir que de l'amitié pour vous,
 mais la douleur que je sens me fait
 voir, que je ne pourrois vivre sans
 vous voir. A peine la *Belle* eut elle
 prononcé ces paroles, qu'elle vit le
 château brillant de lumière, les feux
 d'artifices, la musique, tout lui an-
 nonçoit une fête ; mais toutes ces
 beautés n'arrêtèrent point sa vue ;
 elle se retourna vers sa chère bête,
 dont le danger la faisoit frémir.
 Quelle fut sa surprise, la bête avoit
 disparu, & elle ne vit plus à ses pieds
 qu'un prince plus beau que l'amour,
 qui la remercioit d'avoir fini son en-
 chantement. Quoique ce prince mé-
 ritât toute son attention, elle ne put
 s'empêcher de lui demander où étoit
 la bête. Vous la voyez à vos pieds,

lui dit le prince. Une méchante fée m'avoit condamné à rester sous cette figure, jusqu'à ce qu'une belle fille consentit à m'épouser, & elle m'avoit défendu de faire paroître mon esprit. Ainsi, il n'y avoit que vous dans le monde assez bonne, pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère; & en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. La *Belle*, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour se relever. Ils allèrent ensemble au château, & la *Belle* manqua mourir de joie, en trouvant dans la grande salle son père, & toute sa famille, que la belle dame, qui lui étoit apparue en songe, avoit transportés au château. *Belle*, lui dit cette dame, qui étoit une grande fée; venez recevoir la récompense de votre bon choix; vous avez préféré la vertu à la beauté & à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande

reine : j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, Mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de *Belle* ; je connois votre cœur, & toute la malice qu'il enferme. Devenez deux statues ; mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous envelopera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, & je ne vous impose point d'autre peine, que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état, qu'au moment où vous reconnoîtrez vos fautes ; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise & de la paresse ; mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant & envieux. Dans le moment la fée donna un coup de baguette, qui transporta tous ceux qui étoient dans cette salle, dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, & il épousa la *Belle*,

qui vécut avec lui fort long-tems, & dans un bonheur parfait, parcequ'il étoit fondé sur la vertu.

Lady CHARLOTTE.

Et les sœurs ont-elles toujours resté statues ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, parce qu'elles ont toujours eu le cœur méchant.

Lady SPIRITUELLE.

Je passerois une semaine à vous entendre, sans m'ennuyer. J'aime cette *Belle* à la folie ; mais il me semble, si j'avois été à sa place, que je n'aurois pas voulu épouser la bête ; elle étoit trop horrible.

Lady SENSEE.

Mais, Madame, elle étoit si bonne, que vous n'auriez pas voulu la laisser

mourir de chagrin, surtout après qu'elle vous auroit fait tant de bien.

Lady SPIRITUELLE.

J'aurois dit comme la *Belle* dans le commencement : je serai votre bonne amie, mais je ne veux pas être votre femme.

Lady MARY.

Pour moi, elle m'auroit fait bien peur ; j'aurois toujours pensé qu'elle alloit me manger.

Miss MOLLY.

Je crois que je me ferois accoutumée à la voir tout comme la *Belle*. Quand Papa prit un petit garçon tout noir, pour être son laquais, j'en avois peur, je me cachois quand il entrois, il me paroissoit plus laid qu'une bête. Eh bien, petit-a-petit je m'y suis accoutumée : à présent, il me porte, quand je monte dans le carosse, & je ne pense plus à son visage.

Madem. BONNE.

Mifs *Molly* a raison, on s'accoutume à la laideur, mais jamais à la méchanceté. Il ne faut donc guère s'embarasser d'être laide; mais il faut faire en sorte d'être si bonne, qu'on puisse oublier notre visage, pour l'amour de notre cœur. Remarquez aussi, mes enfans, qu'on est toujours récompensé, quand on fait son devoir. Si la *Belle* avoit refusé de mourir à la place de son père, si elle avoit été ingrate envers la pauvre bête, elle n'auroit pas été ensuite une grande reine. Voyez aussi combien on devient méchant, quand on est jaloux. C'est le plus vilain de tous les défauts.

Il n'est encore que trois heures, mes enfans, promenez vous jusqu'à quatre heures. Vous pouvez courir & sauter tout à votre aise, pourvû que vous restiez à l'ombre: pour moi, qui suis vieille, & qui ne puis marcher, je vai rester ici

avec *Lady Sensée*, qui ne se porte pas trop bien.

Lady MARY qui revient peu après.

Ma Bonne, voyez les jolis papillons que nous avons attrapés; je veux mettre le mien dans une boëtte, & je le nourirai avec des fleurs; peut-être aura-t-il des petits, & j'aurai une jolie famille de papillons.

Madem. BONNE.

Vous seriez bien étonné, ma chère, de ne trouver, au lieu de papillons, qu'une famille de chenilles.

Lady MARY.

Mais, ma Bonne, je ne mettrai pas une chenille dans ma boëtte, j'y mettrai un papillon; comment y trouverois-je autre chose qu'un papillon?

Madem. BONNE.

Affurément, on ne peut trouver, dans une boëtte, & dans toute autre chose, que ce qui y est; mais aprenez,

ma chère, que ce papillon, qui vous paroît si joli, étoit, en venant au monde, un petit ver, ensuite une vilaine chenille, qui, après, à été changée en ce papillon.

Lady SPIRITUELLE.

C'est comme dans les métamorphoses. Mais, dites-nous, ma Bonne, comment cela se peut-il faire? car j'ai toujours regardé les métamorphoses comme des contes, propres à amuser les enfans.

Madem. BONNE.

Vous vous êtes trompée, ma chère. Les métamorphoses sont l'histoire des Grecs, cachée, envelopée sous des fables: & quand vous serez plus grande, je vous ferai voir le rapport qu'elles ont avec l'histoire.

Lady SPIRITUELLE.

Vous me dites toujourns, quand vous ferez plus grande, je vous dirai ce que vous me demandez ; mais, ma Bonne, pensez donc que j'ai bientôt treize ans, je ne suis plus un enfant : pourquoi ne me pas dire aujourd'hui, ce que vous voulez me dire dans un autre tems ?

Madem. BONNE.

Parcequ'il y a plusieurs choses que vous devez savoir auparavant. Pour vous faire voir le raport des métamorphoses avec l'histoire, il faut nécessairement savoir l'histoire. Hâtez-vous de l'apprendre, & ensuite je vous instruirai sur tout ce que vous voudrez savoir.

Lady MARY.

Et moi, ma Bonne, faudra-t-il que j'attende aussi que je sois plus grande,

pour favoir comment le papillon peut d'abord être chenille ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère. Pour vous faire plaisir, je vai garder plusieurs papillons; ils feront des œufs en Automne, sur quelques feuilles que je leur donnerai : les papillons mourront après avoir fait leurs œufs, & je mettrai la feuille au Soleil. Quand ces œufs seront échauffés, il en sortira de petites chenilles, qui fileront aussi-tôt qu'elles seront au monde, comme vous voyez filer les araignées; & de ce fil, elles se bâtiront une maison, pour se cacher durant l'Hiver, afin de ne pas sentir le froid.

Miss MOLLY.

Qui est-ce qui leur donnera de quoi faire du fil, ma Bonne ?

Madem

Madem. BONNE.

Le bon Dieu qui les a créées, leur donne tout ce qui est nécessaire pour vivre & se conserver; ainsi, elles ont dans leur corps un magasin, où elles trouvent de quoi faire le fil nécessaire pour bâtir leur maison.

Lady MARY.

Vous donnerez à manger à ces petites chenilles, ma Bonne; mais celles qui restent dans les champs, qui est-ce qui leur porte à manger dans leur petite maison?

Madem. BONNE.

Personne, ma chère, mais elles n'en ont pas besoin, & ne mangent que quand elles sont plus grandes. Quand ils fera chaud, elles sortiront de leur maison, & après avoir mangé quelque tems, vous les verrez se bâtir un tombeau, où elles se coucheront, & deviendront comme mortes. Elles

L

resembleront alors à une fève ; mais quelque tems après, cette fève remuera. Il en sortira une tête, des jambes, des aîles, & enfin un joli papillon, comme celui-ci, qui se nourrira de fleurs, jusqu'à ce qu'il aît fait ses œufs & qu'il meure.

Lady MARY.

Et nous verrons tout cela, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, vous verrez tout cela, & quantité d'autres belles choses, si nous allons à la campagne ensemble, comme je l'espère. En attendant, je vai faire chercher une douzaine de papillons, & je les garderai dans mon cabinet, où je ferai mettre des fleurs nouvelles tous les jours, & nous leur rendrons souvent visite. Allons présentement prendre le thé, & ensuite nous répéterons

notre histoire : c'est votre tour, Miss Molly.

Miss MOLLY.

Long-tems après la mort d'*Adam* & d'*Eve*, les hommes devinrent si méchans, que le bon Dieu ne les put souffrir. Ils mentoient, étoient gourmands, se mettoient en colère, ne faisoient jamais leurs prières : en un mot, ils ne faisoient que du mal. Dieu résolut de les punir. Mais comme il y avoit un honnête homme parmi ces méchans, Dieu lui commanda de faire une grande maison de bois, & d'y mettre toutes sortes d'animaux. Cet honnête homme se nommoit *Noé*, & quand la maison fut faite, il y entra avec sa femme & ses trois fils, qu'on appelloit *Sem*, *Cam* & *Japhet* ; ils avoient aussi leurs femmes. Quand ils furent dans cette grande maison, qu'on apelloit *l'arche*, Dieu fit tomber tant de pluie, tant de pluie, qu'il y en avoit

par dessus toutes les maisons, les arbres & les montagnes; en sorte, que tous les hommes furent noyés, aussi bien que toutes les bêtes. *Noé* ne fut pas noyé comme les autres, car Dieu avoit bien fermé l'arche, & elle se tenoit au dessus de l'eau. Quand tous les hommes furent morts, il ne tomba plus de pluie, & il vint un grand vent, qui sécha la terre. Alors *Noé* ouvrit une fenêtre de l'arche, & laissa sortir un corbeau. Le corbeau est un vilain animal, qui mange les corps morts; ainsi, comme il en trouva beaucoup sur la terre, il ne revint point dans l'arche. Quelque tems après, *Noé* ouvrit encore la fenêtre, & laissa sortir un beau petit pigeon. Le pigeon cueillit une branche d'arbre, & l'aporta à son bec. Ensuite, Dieu dit à *Noé* de sortir de l'arche. *Noé* se mit à genoux avec toute sa famille, pour remercier le bon Dieu; & en même tems, il vit au Ciel une grande chose qui étoit bleu, rouge, verte,

violette ; cela s'apelloit un *arc-en-ciel*, & le bon Dieu lui dit : cet *arc-en-ciel*, je vous l'enverrai souvent, pour vous faire souvenir que jamais il n'y aura un autre déluge, c'est-à-dire, de si grandes pluies sur la terre.

Lady MARY.

Ma Bonne, qui est-ce qui donna à manger à *Noé*, à ses enfans, & à toutes les bêtes, pendant le tems qu'ils furent dans l'arche ?

Madem. BONNE.

Ils avoient mis dequoi vivre dans l'arche. Vous avez été en Irlande, ma chère ; eh bien, vous étiez dans un vaisseau, qui étoit presque comme l'arche, & il y avoit dequoi manger, parce qu'on y en avoit mis.

Lady MARY.

Cela est vrai, ma Bonne, il y avoit aussi des fenêtres ; j'avois peur à tout

moment que cela n'enfonçât dans l'eau. D'où vient le vaisseau se tenoit-il sur l'eau, pendant que mon couteau, que j'ai laissé tomber, est allé tout au fond de la mer ?

Madem. BONNE.

C'est que l'eau, qui étoit sous le vaisseau, étoit plus pesante que lui, & le soutenoit ; au lieu que votre couteau étoit plus pesant que l'eau, & qu'elle n'a pû le soutenir.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, un vaisseau est plus lourd qu'un couteau.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, mais aussi, il y a une plus grande quantité d'eau qui le soutient ; au lieu qu'il n'y en avoit guère sous le couteau. Si on faisoit un vaisseau de fer, il iroit au fond : essayons cela dans le bassin

qui est au bout du jardin; je vai prendre un morceau de bois, gros comme le plomb qui est dans ma manche. Eh bien, vous voyez que le bois n'enfonce pas l'eau : mais le plomb l'enfonce, parce qu'il est plus lourd qu'elle. Ce petit oiseau, qui est sur cette branche, ne la fait pas plier, parce qu'elle est plus lourde que lui; si j'y montois, je la ferois casser, parceque je suis plus lourde qu'elle.

Lady M A R Y.

J'entends à présent, ma Bonne, & quand je retournerai en Irlande, je n'aurai plus peur, car je penserai que le vaisseau ne peut pas enfonce parceque l'eau, est plus lourde que lui.

Madem. B O N N E.

Eh bien, Miss *Molly*, l'histoire que nous venons de répéter, ne vous a-t-elle point fait venir quelque bonne pensée ?

Miss MOLLY.

Oui, ma Bonne; comme *Noé* a d'abord pensé à remercier le bon Dieu, je n'oublierai pas à le remercier tous les jours, de tout ce qu'il m'a donné.

Lady MARY.

Mademoiselle, est-ce que le bon Dieu vous donne quelque chose? il ne m'a jamais rien donné, à moi.

Madem. BONNE.

Que dites-vous, ma chère? Il vous a donné votre torps, votre ame, vos yeux, vos oreilles, vos pieds, vos mains: Il vous donne ce que vous mangez, vos habits; en un mot, il vous donne tout ce que vous avez.

Lady MARY.

Pardonnez-moi, ma Bonne, c'est Maman qui me donne mes robes & ce que je mange.

Madem. B O N N E.

Souvenez-vous bien, ma chère, que le bon Dieu a tout fait, & que tout lui appartient: s'il n'avoit pas donné d'argent à votre Maman, pour vous acheter des habits, du pain, & toutes les choses dont vous avez besoin, vous n'aurez rien du tout.

Lady MARY.

Oh, que je vai aimer le bon Dieu, qui me donne toutes ces choses !

Madem. B O N N E.

Cela est bien juste, ma chère, & pour montrer au bon Dieu que vous l'aimez, vous ferez bien bonne; car cela lui fait beaucoup de plaisir.

Lady MARY.

Le bon Dieu a-t-il aussi fait ma Grand-maman, qui est en Irlande ?

Madem. BONNE.

Il a fait tout ce qui est sur la Terre & dans le Ciel, mes enfans. Mais je crois qu'il va pleuvoir, remontons dans ma chambre.

Lady CHARLOTTE.

Ah, ma Bonne ! regardez de ce côté-là, je crois que voila cette belle machine que vous appelez *l'arc-en-ciel* ; oh, les belles couleurs !

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère ; eh bien, quand on voit cela, il faut se souvenir, que c'est la marque que le bon Dieu nous donne, qu'il a fait la paix avec les hommes. Il ne faut donc jamais regarder *l'arc-en-ciel* sans le

remercier dans son cœur, de la bonté qu'il a eue de nous pardonner. Montons vite, je sens déjà des gouttes de pluie; mais il est six heures sonnées, il faut vous retirer, Mesdames. Lady *Sensée* va se coucher de bonne heure. Je vous attends après demain; mais surtout, qu'on ne dîne pas si vite.

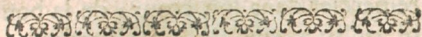
Lady SPIRITUELLE.

Nous mangerons doucement, ma Bonne, mais en récompense, nous aurons un conte avant le thé.

Madem. BONNE.

Oui, Mesdames, je vous le promets.





VI. DIALOGUE.

Quatrième Journée.

Lady CHARLOTTE.

Nous avons été une demie-heure à table, ma Bonne, nous aurons une histoire.

Madem. BONNE.

De tout mon cœur, mais *Lady Charlotte* n'a-t-elle rien à me donner.

Lady CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, voila un papier, où il y a de vilaines choses; mais, je vous prie, lisez le tout bas.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, je le lirai pendant que nous prendrons le thé. Eh bien, Mesdames, il faut tenir ma parole
 M & vous

& vous dire un conte ; afféyez vous, je vai payer mes dettes.

Conte, du prince FATAL & du prince FORTUNE'.

Il y avoit une fois une reine, qui eut deux petits garçons, beaux comme le jour. Une fée, qui étoit bonne amie de la reine, avoit été priée d'être la maraine de ces princes, & de leur faire quelque don : je doue l'ainé, dit-elle, de toutes fortes de malheurs, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & je le nomme *Fatal*. A ces paroles, la reine jetta de grands cris, & conjura la fée de changer ce don. Vous ne savez ce que vous demandez, dit-elle à la reine ; s'il n'est pas malheureux, il sera méchant. La reine n'osa plus rien dire ; mais elle pria la fée de lui laisser choisir un don pour son second fils. Peut-être choisirez vous tout de travers, répondit la fée ; mais n'importe, je veux bien lui accorder ce que vous me demanderez pour lui. Je souhaite, dit la

M

reine, qu'il réussisse toujours dans tout ce qu'il voudra faire ; c'est le moyen de le rendre parfait. Vous pourriez vous tromper, dit la fée ; ainsi, je ne lui accorde ce don, que jusqu'à vingt-cinq ans.

On donna des nourices aux deux petits princes, mais dès le troisième jour, la nourice du prince aîné eut la fièvre ; on lui en donna un autre qui se cassa la jambe en tombant ; une troisième perdit son lait aussi-tôt que le prince *Fatal* commença à la têter ; & le bruit s'étant répandu, que le prince portoit malheur à ses nourices, personne ne voulut plus le nourir, ni s'approcher de lui. Ce pauvre enfant, qui avoit faim, crioit, & ne faisoit pourtant pitié à personne. Une grosse païsanne, qui avoit un grand nombre d'enfans, qu'elle avoit beaucoup de peine à nourir, dit qu'elle auroit soin de lui, si on vouloit lui donner une grosse somme d'argent ; & comme le roi & la reine n'aimoient pas le prince

Fatal, ils donnèrent à la nourrice ce qu'elle demandoit, & lui dirent de le porter à son village. Le second prince qu'on avoit nommé *Fortuné*, venoit au contraire à merveille. Son Papa & sa Maman l'aimoient à la folie, & ne pensoient pas seulement à l'ainé. La méchante femme, à qui on l'avoit donné, ne fut pas plutôt chez elle, qu'elle lui ôta les beaux langes, dont il étoit envelopé, pour les donner à un de ses fils, qui étoit de l'âge de *Fatal*; &, ayant envelopé le pauvre prince dans une mauvaise jupe, elle le porta dans un bois, où il y avoit bien des bêtes sauvages, & le mit dans un trou, avec trois petits lions, pour qu'il fût mangé. Mais la mère de ces lions ne lui fit point de mal, & au contraire, elle lui donna à têter, ce qui le rendit si fort, qu'il couroit tout seul au bout de six mois. Cependant le fils de la nourrice, qu'elle faisoit passer pour le prince, mourut, & le roi & la reine furent charmés

d'en être débarassés. *Fatal* resta dans le bois jusqu'à deux ans, & un seigneur de la Cour, qui alloit à la chasse, fut tout étonné de le trouver au milieu des bêtes. Il en eut pitié, l'emporta dans sa maison, & ayant appris qu'on cherchoit un enfant, pour tenir compagnie à *Fortuné*, il présenta *Fatal* à la reine. On donna un maître à *Fortuné* pour lui apprendre à lire ; mais on recommanda au maître de ne le point faire pleurer. Le jeune prince, qui avoit entendu cela, pleuroit toutes les fois qu'il prenoit son livre ; ensorte qu'à cinq ans, il ne connoissoit pas les lettres ; au lieu que *Fatal* lisoit parfaitement, & savoit déjà écrire. Pour faire peur au prince, on commanda au maître de fouëtter *Fatal* toutes les fois que *Fortuné* manqueroit à son devoir ; ainsi, *Fatal* avoit beau s'appliquer & être sage, cela ne l'empêchoit pas d'être battu ; d'ailleurs, *Fortuné* étoit si volontaire & si méchant, qu'il maltraitoit toujours son frère, qu'il ne

connoissoit pas. Si on lui donnoit une pomme, un jouet, *Fortuné* le lui arrachoit des mains : il le faisoit taire, quand il vouloit parler ; il l'obligeoit à parler, quand il vouloit se taire : en un mot, c'étoit un petit martyr, dont personne n'avoit pitié. Ils vécurent ainsi jusqu'à dix ans, & la reine étoit fort surprise de l'ignorance de son fils. La fée m'a trompée, disoit-elle ; je croyois que mon fils seroit le plus savant de tous les princes, puisque j'ai souhaité qu'il réussit dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. Elle fut consulter la fée sur cela, qui lui dit : Madame, il falloit souhaiter à votre fils de la bonne volonté, plutôt que des talens ; il ne veut qu'être bien méchant, & il y réussit comme vous le voyez. Après avoir dit ces paroles à la reine, elle lui tourna le dos, & cette pauvre princesse, fort affligée, retourna à son palais. Elle voulut gronder *Fortuné*, pour l'obliger à mieux faire ; mais, au lieu de lui

promettre de se corriger, il dit que si on le chagrinoit, il se laisseroit mourir de faim. Alors la reine, toute effrayée, le prit sur ses genoux, le baïsa, lui donna des bonbons, & lui dit, qu'il n'étudieroit pas de huit jours, s'il vouloit bien manger comme à son ordinaire. Cependant le prince *Fatal* étoit un prodige de science & de douceur; il s'étoit tellement accoutumé à être contredit, qu'il n'avoit point de volonté, & ne s'attachoit qu'à prévenir les caprices de *Fortuné*. Mais ce méchant enfant, qui enrageoit de le voir plus habile que lui, ne pouvoit le souffrir, & les gouverneurs, pour plaire à leur jeune maître, battoient à tous momens *Fatal*. Enfin, ce méchant enfant dit à la reine, qu'il ne vouloit plus voir *Fatal*, & qu'il ne mangeroit pas qu'on ne l'eut chassé du palais. Voila donc *Fatal* dans la rue, & comme on avoit peur de déplaire au prince, personne ne voulut le recevoir. Il passa la nuit sous un arbre,

mourant de froid, car c'étoit en Hiver, & n'ayant pour son souper, qu'un morceau de pain, qu'on lui avoit donné par charité. Le lendemain matin, il dit en lui-même; je ne veux pas rester ici à rien faire, je travaillerai pour gagner ma vie, jusqu'à ce que je sois assez grand pour aller à la guerre. Je me souviens d'avoir lu dans les histoires, que de simples soldats sont devenus de grands capitaines; peut-être aurai-je le même bonheur, si je suis honnête homme. Je n'ai ni père, ni mère; mais Dieu est le père des orphelins; il m'a donné une lionne pour nourrice, il ne m'abandonnera pas. Après avoir dit cela, *Fatal* se leva, fit sa prière, car il ne manquoit jamais à prier Dieu soir & matin, & quand il prioit, il avoit les yeux baissés, les mains jointes, & il ne tournoit pas la tête de côté & d'autre. Un païsan, qui passa, & qui vit *Fatal*, qui prioit Dieu de tout son cœur, dit en lui-même: je suis sûr

que cet enfant fera un honnête garçon ; j'ai envie de le prendre pour garder mes moutons, Dieu me bénira à cause de lui. Le païsan attendit que *Fatal* eût fini sa prière, & lui dit : Mon petit ami, voulez-vous venir garder mes moutons ? je vous nourrirai, & j'aurai soin de vous. Je le veux bien, répondit *Fatal*, & je ferai tout mon possible pour vous bien servir. Ce païsan étoit un gros fermier, qui avoit beaucoup de valets, qui le voloient fort souvent ; sa femme & ses enfans le voloient aussi. Quand ils virent *Fatal*, ils furent bien contens ; c'est un enfant, disoient-ils, il fera tout ce que nous voudrons. Un jour la femme lui dit : mon ami, mon mari est un avare qui ne me donne jamais d'argent ; laisse moi prendre un mouton, & tu dira que le loup l'a emporté. Madame, lui répondit *Fatal*, je voudrois de tout mon cœur vous rendre service, mais j'aimerois mieux mourir que de dire un men-

songe & être un voleur. Tu n'ès qu'un sot, lui dit cette femme ; personne ne saura que tu as fait cela. Dieu le saura, Madame, répondit *Fatal* ; il voit tout ce que nous faisons, & punit les menteurs & ceux qui volent. Quand la fermière entendit ces paroles, elle se jetta sur lui, lui donna des soufflets, & lui arracha les cheveux. *Fatal* pleuroit, & le fermier l'ayant entendu, demanda à sa femme, pourquoi elle battoit cet enfant : vraiment, dit-elle, c'est un gourmand, je l'ai vu ce matin manger un pot de crème, que je voulois porter au marché. Fi que cela est vilain, d'être gourmand, dit le païsan ! Et tout de suite, il appella un valet, & lui commanda de fouëtter *Fatal*. Ce pauvre enfant avoit beau dire, qu'il n'avoit pas mangé la crème, on croyoit sa maîtresse plus que lui. Après cela, il sortit dans la campagne avec ses moutons, & la fermière lui dit : & bien, voulez-vous, à cette heure, me donner un

mouton ? J'en serois bien fâché, dit *Fatal*, vous pouvez faire tout ce que vous voudrez contre moi, mais vous ne m'obligerez pas à mentir. Cette méchante créature, pour se vanger, engagea tous les autres domestiques à faire du mal à *Fatal*. Il restoit à la campagne le jour & la nuit, & au lieu de lui donner à manger, comme aux autres valets, elle ne lui envoyoit que du pain & de l'eau; & quand il revenoit, elle l'accusoit de tout le mal qui se faisoit dans la maison. Il passa un an avec ce fermier; & quoiqu'il couchât sur la terre, & qu'il fût si mal nourri, il devint si fort, qu'on croyoit qu'il avoit quinze ans, quoiqu'il n'en eût que treize: d'ailleurs, il étoit devenu si patient, qu'il ne se chagrinoit plus, quand on le grondoit mal à propos. Un jour qu'il étoit à la ferme, il entendit dire, qu'un roi voisin avoit une grande guerre. Il demanda congé à son maître, & fut à pied dans le ro-

yaume de ce prince, pour être soldat. Il s'engagea à un capitaine, qui étoit un grand seigneur; mais il ressembloit à un porteur de chaise, tant il étoit brutal; il juroit, il battoit ses soldats; il leur voloit la moitié de l'argent que le roi donnoit pour les nourrir & les habiller; & sous ce méchant capitaine, *Fatal* fut encore plus malheureux que chez le fermier. Il s'étoit engagé pour dix ans; & quoiqu'il vit déserter le plus grand nombre de ses camarades, il ne voulut jamais suivre leur exemple; car il disoit, j'ai reçu de l'argent pour servir dix ans, je volerois le roi, si je manquois à ma parole. Quoique le capitaine fût un méchant homme, & qu'il maltraitât *Fatal*, tout comme les autres, il ne pouvoit s'empêcher de l'estimer; parce qu'il voyoit, qu'il faisoit toujours son devoir. Il lui donnoit de l'argent pour faire ses commissions, & *Fatal* avoit la clef de sa chambre, quand il alloit à la cam-

pagne, où qu'il dînoit chez ses amis. Ce capitaine n'aimoit pas la lecture, mais il avoit une grande bibliothèque, pour faire croire à ceux qui venoient chez lui, qu'il étoit un homme d'esprit; car dans ce pais-là, on pensoit qu'un officier, qui ne lisoit pas l'histoire, ne seroit jamais qu'un sot & qu'un ignorant. Quand *Fatal* avoit fait son devoir de soldat, au lieu d'aller boire & jouer avec ses camarades, il s'enfermoit dans la chambre du capitaine, & tâchoit d'apprendre son métier, en lisant la vie des grands hommes, & il devint capable de commander une armée. Il y avoit déjà sept ans qu'il étoit soldat, lorsqu'il fut à la guerre. Son capitaine prit six soldats avec lui, pour aller visiter un petit bois, & quand il fut dans ce petit bois, les soldats disoient tous bas, il faut tuer ce méchant homme, qui nous donne des coups de canne, & qui nous vole notre pain. *Fatal* leur dit, qu'il ne falloit pas faire une si mauvaise

vaïse action ; mais au lieu de l'écouter, ils lui dirent qu'ils le tueroient avec le capitaine, & mirent tous les cinq l'épée à la main. *Fatal* se mit à côté de son capitaine, & se battit avec tant de valeur, qu'il tua lui seul quatre de ces soldats. Son capitaine, voyant qu'il lui devoit la vie, lui demanda pardon de tout le mal qu'il lui avoit fait ; & ayant conté au roi ce qui lui étoit arrivé, *Fatal* fut fait capitaine, & le roi lui fit une grosse pension. Oh, dame ses soldats n'auroient pas voulu tuer *Fatal*, car il les aimoit comme ses enfans ; &, loin de leur voler ce qui leur apartenoit, il leur donnoit de son propre argent, quand ils faisoient leur devoir. Il avoit soin d'eux, quand ils étoient blessés, & ne les reprenoit jamais par mauvaise humeur. Cependant on donna une grande bataille, & celui qui commandoit l'armée, ayant été tué, tous les officiers & les soldats s'enfuirent ; mais *Fatal* cria tout haut, qu'il aimoit mieux mourir les armes à la main, que de fuir comme un lâche.

N

Ses soldats lui crièrent, qu'ils ne vouloient point l'abandonner, & leur bon exemple ayant fait honte aux autres, ils se rangèrent autour de *Fatal*, & combattirent si bien, qu'ils firent le fils du roi ennemi, prisonnier. Le roi fut bien content, quand il fut qu'il avoit gagné la bataille, & dit à *Fatal*, qu'il le faisoit général de toutes ses armées. Il le présenta ensuite à la reine & à la princesse sa fille, qui lui donnèrent leurs mains à baiser. Quand *Fatal* vit la princesse, il resta immobile. Elle étoit si belle, si belle, qu'il en devint amoureux comme un fou, & ce fut alors qu'il fut bien malheureux ; car il pensoit qu'un homme comme lui, n'étoit pas fait pour épouser une grande princesse. Il résolut donc de cacher soigneusement son amour, & tous les jours il souffroit les plus grands tourmens : mais ce fut bien pis, quand il aprit que *Fortuné*, ayant vu un portrait de la princesse, qui se nommoit *Gracieuse*, en étoit devenu amoureux, & qu'il envoyoit des ambassa-

deurs pour la demander en mariage. *Fatal* pensa mourir de chagrin : mais la princesse *Gracieuse*, qui savoit que *Fortuné* étoit un prince lâche & méchant, pria si fort le roi son père, de ne la point forcer à l'épouser, qu'on répondit à l'ambassadeur, que la princesse ne vouloit point encore se marier. *Fortuné*, qui n'avoit jamais été contredit, entra en fureur, quand on lui eut rapporté la réponse de la princesse : & son père, qui ne pouvoit lui rien refuser, déclara la guerre au père de *Gracieuse*, qui ne s'en embarrassa pas beaucoup. Car, il disoit, tant que j'aurai *Fatal* à la tête de mon armée, je ne crains pas d'être battu. Il envoya donc chercher son général, & lui dit de se préparer à faire la guerre ; mais *Fatal*, se jettant à ses pieds, lui dit, qu'il étoit né dans le royaume du père de *Fortuné*, & qu'il ne pouvoit pas combattre contre son roi. Le père de *Gracieuse* se mit fort en colère, & dit à *Fatal*, qu'il le feroit mourir, s'il refusoit de lui obéir ; & qu'au contraire,

il lui donneroit sa fille en mariage, s'il remportoit la victoire sur *Fortuné*. Le pauvre *Fatal*, qui aimoit *Gracieuse* à la folie, fut bien tenté; mais à la fin, il se résolut à faire son devoir, & sans rien dire au roi, il quitta la cour & abandonna toutes ses richesses. Cependant *Fortuné* se mit à la tête de son armée, pour aller faire la guerre; mais au bout de quatre jours, il tomba malade de fatigue; car il étoit fort délicat, n'ayant jamais voulu faire aucun exercice. Le chaud, le froid, tout le rendoit malade. Cependant l'ambassadeur, qui vouloit faire sa cour à *Fortuné*, lui dit, qu'il avoit vu à la cour du père de *Gracieuse*, ce petit garçon qu'il avoit chassé de son palais, & qu'on disoit que le père de *Gracieuse* lui avoit promis sa fille. *Fortuné*, à cette nouvelle, se mit dans une grande colère, & aussi-tôt qu'il fut guéri, il partit pour détrôner le père de *Gracieuse*, & promit une grosse somme d'argent à celui qui lui améneroit *Fatal*. *Fortuné* remporta de grandes victoires, quoiqu'il ne com-

battît pas lui-même ; car il avoit peur d'être tué. Enfin, il assiégea la ville capitale de son ennemi, & résolut de faire donner l'assaut. La veille de ce jour, on lui amena *Fatal*, lié avec de grosses chaines, car un grand nombre de personnes s'étoient mises en chemin pour le chercher. *Fortuné*, charmé de pouvoir se vanger, résolut, avant de donner l'assaut, de faire couper la tête à *Fatal*, à la vue des ennemis. Ce jour-là même, il donna un grand festin à ses officiers, parcequ'il célébroit son jour de naissance, ayant justement vingt-cinq ans. Les soldats, qui étoient dans la ville, ayant appris que *Fatal* étoit pris, & qu'on devoit dans une heure lui couper la tête, résolurent de périr, ou de le sauver ; car ils se souvenoient du bien qu'il leur avoit fait, pendant qu'il étoit leur général. Ils demandèrent donc permission au roi, de sortir pour combattre, & cette fois, ils furent victorieux. Le don de *Fortuné* avoit cessé, & comme il vouloit s'enfuir, il fut tué. Les soldats victorieux cou-

rurent ôter les chaines à *Fatal*, & dans le même moment, on vit paroître en l'air deux chariots brillans de lumière. La fée étoit dans un de ces chariots, & le père & la mère de *Fatal* étoient dans l'autre, mais endormis. Ils ne s'éveillèrent qu'au moment, où leurs chariots touchoient la terre, & furent bien étonnés de se voir au milieu d'une armée. La fée alors s'adressant à la reine, & lui présentant *Fatal*, lui dit : Madame, reconnoissez dans ce héros, votre fils aîné ; les malheurs qu'il a éprouvés, ont corrigé les défauts de son caractère, qui étoit violent & emporté. *Fortuné*, au contraire, qui étoit né avec de bonnes inclinations, a été absolument gâté par la flaterie, & Dieu n'a pas permis qu'il vécut plus long-tems, parce qu'il seroit devenu plus méchant chaque jour. Il vient d'être tué ; mais, pour vous consoler de sa mort, aprenez qu'il étoit sur le point de détrôner son père, parcequ'il s'ennuyoit de n'être pas roi. Le roi & la reine furent bien étonnés, & ils em-

brassèrent de bon cœur *Fatal*, dont ils avoient entendu parler fort avantageusement. La princesse *Gracieuse* & son père, aprirent avec joie l'aventure de *Fatal*, qui épousa *Gracieuse*, avec laquelle il vécut fort long-tems, parfaitement heureux & fort vertueux.

Lady CHARLOTTE, en faisant un soupir.

Ah, que je suis contente ! de voir le pauvre *Fatal* tranquille : j'avois toujours peur que le méchant *Fortuné* ne lui fit couper la tête.

Madem. BONNE.

Je gage qu'il n'y en a pas une de vous, Mesdames, qui ne soit bien aise que *Fortuné* aît été tué.

Lady MARY.

J'en suis bien contente, moi ; car s'il n'étoit pas mort, il auroit toujours cherché à faire du mal à son frère.

Miss MOLLY.

Ce n'étoit pas la faute de *Fortuné* d'être si méchant, mais celle de son Papa & de sa Maman : pourquoi l'avoit-on si mal élevé ?

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Il me semble, si j'avois été à la place de la fée, que j'aurois bien puni cette sottie mère, qui lui donnoit des bonbons pour l'apaiser. Mais, mes enfans, il faut faire une réflexion. Vous aimez toutes *Fatal*, & vous haïssez *Fortuné*. Eh bien, imaginez vous que les hommes sont tous du même goût que vous. Ils aiment les bons, & sont fachés, quand il leur arrive du mal ; s'il arrive un malheur à un honnête homme, tout le monde est triste, même ceux qui ne le connoissent pas particulièrement. Retenez bien cela, mes enfans, vous êtes de qualité, vous êtes riches : ce ne sont point ces choses qui vous se-

VI. DIALOGUE. 141

ront aimer & estimer ; mais votre vertu. A quoi me sert que vous soyez riche, si vous gardez tout votre argent, si vous ne payez pas les ouvriers qui travaillent pour vous ; si vous laissez mourir les pauvres de faim ? Vous voyez bien que vos richesses ne vous rendent pas aimables ; au contraire, toutes les fois que vous refusez d'affister les pauvres, ceux qui vous voient, disent en eux-mêmes : oh, la méchante femme ! c'est bien dommage qu'elle soit riche, & il seroit bien mieux que Madame une telle eût tout son argent, car elle est bien charitable. Retenez cela. *Lady Charlotte*, si vous continuez à être méchante, on vous mépriseroit, on vous haïroit quoique vous soyez *Lady*.

Lady CHARLOTTE.

Hélas, ma Bonne, cela est bien vrai. Ma gouvernante, ma servante, mon Papa, Maman, mes sœurs, & jusqu'aux servantes de cuisine, per-

sonne ne me peut souffrir ; mais vous savez que je veux me corriger.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, je l'espère : & si vous avez le courage de suivre mes conseils, nous viendrons à bout de vous corriger.

Lady CHARLOTTE.

De tout mon cœur, je ferai ce que vous me direz.

Madem. BONNE.

Par exemple, ma chère ; j'ai lu votre papier en secret : eh bien, si vous étiez bonne fille, vous me donneriez la permission de le lire tout haut. Je sai que cela sera bien horrible, & que vous serez bien honteuse ; mais aussi, cela vous aideroit à vous corriger.

Lady CHARLOTTE.

Si vous croyez que cela puisse m'aider à me corriger, je le veux bien, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Oui, je vous le promets. Quand vous aurez envie de dire, ou de faire quelque sottise, vous penserez en vous même, j'ai promis de l'écrire, & on la lira devant ces dames; & la peur de l'entendre lire, vous empêchera de la faire. Voyons donc ce papier; venez à côté de moi, ma chère, que je vous embrasse auparavant; car je suis bien contente de votre courage; voulez vous lire vous-même?

Lady CHARLOTTE.

Non, ma Bonne, je suis trop honteuse.

Madem. BONNE.

C'est bonne marque, que vous foyez honteuse. Eh bien, je vai le lire :

J'ai refusé d'obéir à Mademoiselle, je lui ai dit, qu'elle étoit bien hardie de me commander, puisqu'elle n'étoit que ma-servante. Je lui ai dit aussi, que je soubaitois la mettre si fort en colère, qu'elle me donnât un coup, pour me casser un bras, ou une jambe ; parceque cela la feroit chasser de la maison.

Lady CHARLOTTE, en pleurant.

Ah, ma Bonne ! ces dames ne voudront plus me souffrir dans leur compagnie, à présent qu'elles savent combien je suis méchante.

Madem. BONNE.

Mais, ma chère, elles voient combien vous avez envie de vous corriger. Ecoutez bien, mon enfant, nous naissons tous avec des défauts :
les

les honnêtes gens, quand ils étoient jeunes, en avoient autant que les méchans, mais les premiers se sont corrigés : voila toute la différence qu'il y a. Je veux bien vous avouer une chose, ma chère, c'est que quand j'étois petite, j'étois aussi méchante que vous ; mais par bonheur, j'avois une bonne gouvernante, qui m'aimoit beaucoup. Je suivis ses conseils, & en deux mois, je me corrigeai ; enforte, qu'on ne me reconnoissoit pas. Je ne vous dirai point, combien ce que vous avez dit à votre demoiselle est horrible ; je veux l'oublier, parce que vous reconnoissez votre faute.

Lady S E N S E E, *embrassant* *Lady*
C H A R L O T T E.

Ne pleurez pas, ma bonne amie, nous vous aimons de tout notre cœur, & pour moi, je gagerois que vous ne ferez jamais de pareilles fautes.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je lisois il y a quelque tems, qu'il y a eu un grand philosophe, que tout le monde admiroit, à cause de sa bonté. Eh bien, il dit un jour qu'il étoit né gourmand, menteur, ivrogne, voleur ; mais personne ne le vouloit croire, parcequ'il s'étoit tout a fait corrigé. Ainsi, quand *Lady Charlotte* sera grande, on ne voudra pas croire qu'elle aît été méchante ; car elle sera si bonne, qu'on en sera charmé.

Madem. BONNE.

Et à présent, ma chère, on auroit de la peine à croire que vous étiez, il n'y a qu'un mois, une orgueilleuse, qui prenoit plaisir à parler des défauts des autres, pour les humilier : vous vous corrigez, & si cela continue, je vous aimerai à la folie. Mais, dites-moi, je vous prie, le nom de ce philosophe.

Lady SPIRITUELLE.

Il s'appelloit *Socrate*.

Lady MARY.

Ah, je le connois bien, ma Bonne ;
vous m'avez appris hier une jolie
histoire de lui.

Madem. BONNE.

Répétez la à ces dames, ma
chère.

Lady MARY.

Socrate avoit une femme bien mé-
chante ; elle lui disoit des injures
depuis le matin jusqu'au soir. Un
jour qu'elle l'avoit beaucoup que-
rellé, il sortit devant la porte, pour
ne la plus entendre. Cette méchante
femme fut fort fachée de n'avoir plus
personne à gronder, & cela la mit
si fort en colère, qu'elle prit un pot
plein d'eau sale, & jetta cette eau sur

tête de son mari. Vous croyez, peut-être, Mesdames, que *Socrate* se facha contre sa femme ; point du tout, il se mit à rire, & dit à l'un de ses amis qui étoit là : après le tonnerre, il vient toujours de la pluie. La gronderie de sa femme, il l'appelloit le tonnerre, & l'eau sale, c'étoit la pluie, qui avoit gâté tout son habit.

Lady SENSEE.

Je suis sûre que sa femme auroit mieux aimé qu'il l'eût battue, que de le voir rire.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère. Il ne faut pas chercher à se vanger, cela est vilain ; mais il est pourtant vrai, qu'on se vange des gens qui nous font du mal, en riant du mal qu'ils nous font. Ils avoient envie de vous facher, & vous ne leur donnez pas ce plaisir, cela les mortifie beaucoup ; mais, comme je vous l'ai dit, il ne

faut pas rire pour les facher, cela ne feroit pas bien. Au contraire, quand une personne vous dit des injures, ou cherche à vous donner du chagrin, il faut dire en vous même : cette pauvre personne ne peut me faire du mal, si je ne me fache pas ; mais elle se fait beaucoup de mal à elle même, en cherchant à me facher ; elle est bien à plaindre, j'ai pitié d'elle. Mon Dieu, faites lui la grace de se corriger ; je lui pardonne de bon cœur le tort qu'elle a voulu me faire. Car, voyez-vous, mes enfans, il faut aimer nos ennemis & leur pardonner, si nous voulons que Dieu nous pardonne. Présentement *Miss Molly* & *Lady Mary* vont nous raconter leurs histoires.

Miss MOLLY.

Quand Noé fut sorti de l'arche, il planta la vigne. Il yint du raisin à cette vigne, & Noé fit du vin avec ce raisin. Quand il eut fait du vin,

il voulut favoir quel goût il avoit ; car il n'y avoit point eu de vin auparavant. D'abord il en but un verre, & comme cela lui parut fort bon, il en but encore ; enfin, il but tant, qu'il en perdit la raison, & fit des sottises. Son fils *Cham*, au lieu d'être fâché de voir les sottises que son père fesoit, se mit à rire, & appella ses deux frères, *Sem* & *Japhet*, pour se moquer de lui ; mais ses frères lui dirent : si, cela est vilain, de se moquer de son père ; quand le papa, ou la maman font mal, il ne faut jamais le dire à personne. Quand *Noé* eut dormi & qu'il eut recouvré sa raison, il fut ce que ses enfans avoient fait, & dit à *Cham* : Vous êtes un méchant, parce que vous avez perdu le respect que vous me deviez, je vous maudis : & au contraire, je donne ma bénédiction à vos deux frères.

Lady MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire : je vous maudis ?

Madem. BONNE.

Cela veut dire, je vous souhaite toutes sortes de malheurs, & je prie Dieu de vous les envoyer.

Lady CHARLOTTE.

Et, le bon Dieu envoie-t-il des malheurs aux enfans maudits ?

Madem. BONNE.

Presque toujours, ma chère. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un enfant, que d'être maudit par son père & sa mère. Or, on s'expose à ce malheur, quand on leur donne du chagrin, en leur desobéissant, en leur parlant sans respect, en se mariant sans leur permission.

Lady SPIRITUELLE.

Oh ! cela est bien vrai ; je connois plusieurs dames, qui se sont mariées malgré leurs parens ; elles sont les plus malheureuses du monde, à ce que l'on dit.

Madem. BONNE.

Cela est presque sûr, ainsi, mes enfans ; prenez bien garde à ne pas chagriner vos père & mères ; car si, par malheur, ils vous maudissoient, vous seriez bien à plaindre. Voyez aussi, combien il est dangereux de boire du vin & des liqueurs fortes ; cela fait perdre la raison, & après cela, on fait des sottises.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, est-ce un péché de boire du vin ? je n'ai jamais perdu la raison en en buvant : mais je vous avouerai que j'aime le vin blanc, celui qui est sucré.

Madem. BONNE.

Il faut, mes enfans, que je vous raconte une hïstoire, que j'ai leue quelque part; c'est St. *Augustin* qui la rapporte, & cela est arrivé à sa mère, qui se nommoit *Monique*. Quand elle étoit petite fille, elle avoit une sage gouvernante, qui ne lui permettoit pas de boire de l'eau, excepté à dîner & à souper. Elle lui disoit: ma chère, tant que vous êtes jeune, vous ne buvez que de l'eau, mais quand vous ferez mariée & votre maîtresse, si vous avez pris l'habitude de boire à tous momens sans soif, vous boirez du vin, & vous perdrez la raison. Monique n'avoit jamais goûté de vin dans toute sa vie, & quand elle eut quatorze ans, son papa l'envoyoit à la cave avec la servante, & un jour elle dit, je veux voir quel goût a le vin. Elle en but une petite goutte, & cela ne lui parut pas trop bon. Le lendemain, il lui prit fantaisie d'en boire encore; elle en avala

quelques gorgées, & trouva qu'il étoit meilleur; enfin, elle s'y accoutuma si bien, qu'elle en buvoit de grands verres. Heureusement pour elle, elle eut une dispute avec sa servante, qui l'apella petite ivrognesse: ce reproche la rendit si honteuse, qu'elle se corrigea; car c'est la plus grande injure qu'on puisse dire à une dame, que de lui reprocher, qu'elle boit beaucoup de vin, du punche, & des liqueurs fortes.

Vous voyez par là, mes enfans, qu'il faut bien prendre garde aux mauvaises habitudes, & sur tout à celles-là: ainsi, vous pouvez boire du vin, quand on vous en donne, car je suppose qu'on ne vous en donne guère; mais il seroit épouvantable d'en demander, ou d'en boire sans permission. Allons, *Lady Mary*, dites nous votre histoire.

Lady MARY.

Noé & ses trois fils, ayant eu beaucoup d'enfans, le país, où ils demeu-
roient, leur parut trop petit, & ils ré-
solurent de se séparer. Mais aupara-
vant, ils voulurent bâtir une grande
tour, bien plus haute que le clocher
de St. Paul; parce qu'ils vouloient
que ceux qui viendroient au Monde,
quand ils seroient morts, dissent,
qu'ils avoient eu beaucoup d'esprit,
de faire un si bel ouvrage. Ils di-
soient aussi, si Dieu vouloit nous
noyer une autre fois, nous monte-
rions au haut de cette tour, & l'eau
ne pourroit venir jusques-là. Ils
commencèrent donc cette tour; mais
Dieu se moqua de leur vanité & de
leur folie: car tout d'un coup, il
leur fit oublier la langue qu'ils sa-
voient, & leur en aprit une autre;
ensorte, qu'ils ne s'entendoient plus.
C'est comme si nous oublions pré-
sentement le François & l'Anglois;
que je parlassent Latin, & ma Bonne

parlât l'Allemand, & Lady Sensée l'Italien : nous serions obligées de nous en aller, car nous ne nous entendrions pas. Les hommes donc furent bien surpris ; car, quand l'un disoit, donnez moi une pierre, l'autre, qui ne l'entendoit pas, lui aporçoit de l'eau, ou bien du bois. Il falut donc laisser la tour, qui étoit déjà bien avancée ; on la nomma *Babel*, qui veut dire *confusion*, & chacun pensa à s'en aller de son côté. Les enfans de *Cham* & de *Chanaan* son fils furent du côté de l'Orient, ceux de *Japhet* allèrent demeurer à l'Occident, & ceux de *Sem* habitèrent dans le païs d'*Assur*.

Miss MOLLY.

Ma Bonne, je ne connois point tous ces côtés-là.

Madem. BONNE.

Je vai vous les montrer sur une carte de Géographie, ma chère . . .

Voyez

Voyez vous cette carte? Le côté, qui est tout en haut, s'appelle le *Nord*, ou le *Septentrion*; celui qui est tout en bas, s'appelle le *Sud*, ou le *Midi*; celui qui est à votre main droite, s'appelle l'*Est*, ou l'*Grient*, & celui qui est à votre main gauche, s'appelle l'*Ouest*, ou l'*Occident*. Voyez page 10. tome I. de l'Introduction à la Géographie moderne, par Mr. Palairet.

Lady MARY.

Ma Bonne, d'où vient cette carte est-elle de quatre couleurs?

Madem. BONNE.

Pour marquer ce qui est *terre* d'avec ce qui est *eau*, & pour distinguer les quatre principales parties du Monde, qu'on appelle l'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique* & l'*Amérique*. L'*Europe* est au Nord, l'*Asie* est à l'*Est*, l'*Afrique* est au Sud, & l'*Amérique* est à l'*Ouest*. Adam a été créé dans l'*Asie*, & nous vivons dans l'*Europe*:

P

158 IV. DIALOGUE.

*Voyez la première Mapemonde del'Atlas
Méthodique de Mr. Palairer.*

Lady SPIRITUELLE.

Dites-moi, je vous prie, lequel des
enfans de Noé est notre père ?

Madem. BONNE.

Répondez, *Lady Sensée.*

Lady SENSEE.

C'est *Japhet.*

Lady MARY.

Ma Bonne, je croi que cela est
fort joli de connoître les cartes ;
voulez-vous bien me la laisser encore
regarder, & me dire ce que toute
cette écriture & ces lignes signifient.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère. L'étude
de la carte s'appelle la *Géographie*, &
tous les jours, nous en dirons quel-

que chose : pour aujourd'hui, nous en avons assez appris ; retenez bien les quatre côtés du Monde & ses quatre parties, jusqu'à la première leçon.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, il y a dans la Fable plusieurs choses qui ressemblent à l'Histoire Sainte ; par exemple, l'âge d'or, &c. le déluge, l'entreprise des géans, &c.

Lady MARY.

Qu'est ce que ces géans, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Vous êtes encore trop petite pour apprendre cela.

Lady MARY.

Ah ! ma Bonne, je serai bien sage, dites moi cela, je vous prie ; je vous écouterai bien.

Madem. BONNE.

Je vous gâte, je pense, car je fais tout ce que vous voulez. Ecoutez donc bien.

Après le déluge, les hommes ne savoient pas encore écrire; ainsi il n'y avoit point de livres.

Lady CHARLOTTE.

Comment donc avons-nous pu savoir l'histoire d'Adam, puisqu'on ne l'a pas écrite?

Madem. BONNE.

Adam conta cette histoire à ses enfans, ses enfans l'apprirent à Noé. Quand il fut sorti de l'arche, Noé l'a dit à ses fils, & il leur recommanda de l'apprendre aussi à leurs enfans. Sem, qui étoit bien obéissant à son père, lui obéit, & jamais ses enfans ne l'oublièrent; mais Cham & Japhet n'y pensèrent pas beaucoup: ils en parloient quelquefois, mais

par manière d'acquit. Les quatre fils de *Japhet* vinrent demeurer dans un païs, qu'on appelloit la *Grèce*, & on les nomma *Grecs*: or les *Grecs* aimoient beaucoup les contes & les fables, & ils en composoient sur tout ce qui arrivoit. Au lieu de rapporter les histoires comme leurs pères les leur avoient apprises, ils en firent des fables, & voici celle qu'ils firent à l'occasion de la tour de *Babel*. Mais, avant de vous dire cette fable, il faut que je vous apprenne que ces *Grecs* étoient des méchans, qui, au lieu d'adorer le bon Dieu, adoroient les hommes, & avoient une religion extravagante. Il y avoit eu plusieurs rois nommés *Jupiter*; ils firent un Dieu de ces rois, & toutes les bonnes & les mauvaises actions que ces rois, nommés *Jupiter*, avoient faites, ils disoient qu'elles étoient faites par une seule personne, qui étoit *Jupiter*, roi du Ciel.

Ils disoient encore, que les géans étoient de grands hommes, grands

comme cette maison, & qu'ils eurent envie de chasser *Jupiter* du ciel; mais comme ils n'avoient pas une échelle assez grande pour y monter, ils prirent les plus grandes montagnes, & les mettant les une sur les autres, ils en firent une échelle. Ils étoient bien près d'y atteindre, mais *Jupiter* les tua à coups de tonnerre, & ceux qui ne furent pas tués, il mit sur leurs corps ces grosses montagnes qu'ils avoient apportées. Vous comprenez bien, mes enfans, que cette fable n'est pas vraie.

Lady MARY.

A merveille, ma Bonne. Ces montagnes, cela veut dire les pierres dont les enfans de Noé faisoient une tour; & ce tonnerre, cela veut nous montrer comment Dieu les attrapa, en leur faisant oublier leur langage, pour en parler un autre.

VI. DIALOGUE. 163

Madem. BONNE.

Voila ce qui s'appelle une fille d'esprit. Eh bien, puisque vous comprenez cette fable, je vai vous dire une autre follie des Grecs. Savez-vous ce que c'est qu'un tremblement de terre?

Miss MOLLY.

Non, ma Bonne.

Lady MARY, & *Lady* CHARLOTTE.

Ni moi, non plus.

Madem. BONNE.

Lady Sensée & *Lady Spirituelle* le favent bien; mais je vai le répéter, à cause de vous, Mesdames. Il arrive quelquefois que tout d'un coup la terre branle sous nos pieds, & fait branler toutes les maisons; les Grecs disoient que la terre trembloit toutes les fois que les géans, qui estoient sous les montagnes, tâchoient d'en sortir.

Lady SPIRITUELLE.

Cela est bien fou ; mais je vous prie, dites-nous la vérité : qu'est-ce qui fait trembler la terre ?

Madem. BONNE.

J'ai oui dire que ce sont de grands feux, ou des vents renfermés dans la terre, qui veulent sortir, & qui quelquefois font un trou, & sortent.

Lady MARY, joignant les mains.

Oh mon Dieu ! ma Bonne, que cela est horrible, de voir sortir du feu de la terre : je mourrois de peur s'il y avoit un tremblement de terre à Londres ; nous serions tous brûlés.

Madem. BONNE.

Oh ! que non, ma chère. Il y a trois païs surtout, où l'on trouve trois grandes montagnes qui jettent du feu. On apelle cela des *Volcans* : retenez ce mot, mes enfans ; mais le feu qui sort

VI. DIALOGUE. 165

de ces Volcans, n'empêche pas qu'il n'y aît des gens qui demeurent dans ces trois païs.

Lady CHARLOTTE.

Comment appelle-t-on ces païs, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Il y a un Volcan dans l'Italie, près d'une ville qu'on appelle *Naples*, & il est sur le haut d'une grande montagne, nommée *Vésuve*. Il y en a une autre dans l'île de *Sicile*, sur une grande montagne qu'on nomme *Etna*, & un autre dans l'île d'Islande, sur la montagne d'*Hécla*.

Lady MARY.

Qu'est-ce qu'une île, s'il vous plait ?

Madem. BONNE.

Je serois charmée de vous l'apprendre aujourd'hui, mes enfans ; mais il est

166 VII. DIALOGUE.

sept heures passées ; il faut nous quitter, ce sera pour la première fois. Adieu, mes bons enfans. Continuez à être bien sages ; je recommande cela, surtout à *Lady Charlotte*. Si elle se corrige d'ici à la première leçon, elle aura un joli conte.

VII. DIALOGUE,

Cinquième Journée.

Madem. BONNE.

BON JOUR, Mesdames ; attendez un peu, je vous prie, je veux regarder *Lady Charlotte* entre deux yeux ; Je gage qu'elle n'a pas fait beaucoup de sottises, car elle a l'air bien content.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai commencé beaucoup de sottises, mais je n'en ai pas

fini une feule. Hier, j'ai dit à ma fervante, vous êtes une imper & puis, je me suis arrêtée tout d'un coup ; un autre fois, j'ai levé la main pour la battre, mais je ne l'ai pas fait.

Madem. BONNE.

Je vous l'avois bien dit, ma chère, que vous vous corrigeriez. Cela ira de mieux en mieux, j'en suis sûre. Puisque vous m'avez tenu parole, il est juste que je vous tienne la mienne. Allons nous asseoir sous les arbres, dans le jardin, &, en attendant l'heure du thé, je vous dirai le conte que je vous ai promis.

Conte du Prince Charmant.

Il y avoit une fois un prince, qui perdit son père, quand il n'avoit que seize ans. D'abord il fut un peu triste ; & puis, le plaisir d'être roi, le consola bientôt. Ce prince, qui se nommoit *Charmant*, n'avoit pas un

mauvais cœur ; mais il avoit été élevé
 en prince, c'est-à-dire, à faire sa volon-
 té ; & cette mauvaise habitude l'auroit
 fans doute rendu méchant par la suite.
 Il commençoit déjà à se facher ; quand
 on lui faisoit voir qu'il s'étoit trompé.
 Il négligeoit ses affaires pour se diver-
 tir, & surtout, il aimoit si passionné-
 ment la chasse, qu'il y passoit presque
 toutes les journées. On l'avoit gâté,
 comme on fait tous les princes. Il
 avoit pourtant un bon gouverneur, & il
 l'aimoit beaucoup, quand il étoit jeune ;
 mais, lorsqu'il fut devenu roi, il pensa
 que ce gouverneur étoit trop vertueux.
 Je n'oserai jamais suivre mes fantaisies
 devant lui, disoit-il en lui même ; il
 dit qu'un prince doit donner tout son
 tems aux affaires de son roïaume, &
 j'aime mes plaisirs. Quand même il
 ne me diroit rien, il seroit triste, &
 je connoîtrois à son visage, qu'il seroit
 mécontent de moi : il faut l'éloigner,
 car il me gêneroit. Le lendemain,
Charmant assembla son conseil, donna
 de grandes louanges à son gouverneur,
 &

& dit que pour le récompenser du soin qu'il avoit eu de lui, il lui donnoit le gouvernement d'une province, qui étoit fort éloignée de la Cour. Quand son gouverneur fut parti, il se livra aux plaisirs, surtout à la chasse, qu'il aimoit passionnément. Un jour que *Charmant* étoit dans une grande forêt, il vit passer une biche, blanche comme la neige; elle avoit un collier d'or au cou, & lorsqu'elle fut proche du prince, elle le regarda fixement, & ensuite s'éloigna. Je ne veux pas qu'on la tue, s'écria *Charmant*. Il commanda donc à ses gens, de rester là avec ses chiens, & il suivit la biche. Il sembloit qu'elle l'attendoit: mais lorsqu'il étoit proche d'elle, elle s'éloignoit en sautant & gambadant. Il avoit tant d'envie de la prendre, qu'en la suivant il fit beaucoup de chemin, sans y penser. La nuit vint, & il perdit la biche de vue. Le voila bien embarrassé; car il ne savoit où il étoit. Tout d'un coup, il entendit des instrumens; mais ils paroissoient être

Q

bien loin. Il suivit ce bruit agréable, & arriva enfin à un grand château, où l'on faisoit ce beau concert. Le portier lui demanda ce qu'il vouloit, & le prince lui conta son aventure. Soyez le bien-venu, lui dit cet homme. On vous attend pour souper; car la biche blanche appartient à ma maîtresse; & toutes les fois qu'elle la fait sortir, c'est pour lui amener compagnie. En même tems, le portier siffla, & plusieurs domestiques parurent avec des flambeaux, & conduisirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étoient point magnifiques; mais tout étoit propre & si bien arrangé, que cela faisoit plaisir à voir. Aussi-tôt, il vit paroître la maîtresse de la maison. *Charmant* fut ébloui de sa beauté, & s'étant jetté à ses pieds, il ne pouvoit parler, tant il étoit occupé à la regarder. Levez-vous, mon prince, lui dit-elle, en lui donnant la main. Je suis charmée de l'admiration que je vous cause: vous

me paroissez si aimable, que je sou-
haite de tout mon cœur, que vous
soyez celui qui doit me tirer de ma
solitude. Je m'appelle *Vraie-gloire*, &
je suis immortelle. Je vis dans ce
château, depuis le commencement
du Monde; en attendant un mari; un
grand nombre de rois sont venus me
voir; mais, quoiqu'ils m'eussent juré
une fidélité éternelle, ils ont manqué
à leur parole, & m'ont abandonnée
pour la plus cruelle de mes ennemies.
Ah! belle princesse, dit *Charmant*,
peut-on vous oublier, quand on vous
a vue une fois? Je jure de n'aimer
jamais que vous: & dès ce moment,
je vous choisis pour ma reine. Et moi,
je vous accepte pour mon roi, lui dit
Vraie-gloire; mais il ne m'est pas per-
mis de vous épouser encore. Je vai
vous faire voir un autre prince, qui
est dans mon palais, & qui prétend
aussi m'épouser: si j'étois la maîtresse,
je vous donnerois la préférence; mais
cela ne dépend pas de moi. Il faut que
vous me quittiez pendant trois ans, &

celui des deux, qui me fera le plus fidelle pendant ce tems, aura la préférence.

Charmant fut fort affligé de ces paroles ; mais il le fut bien davantage, quand il vit le prince dont *Vraie-gloire* lui avoit parlé. Il étoit si beau, il avoit tant d'esprit, qu'il craignoit que *Vraie-gloire* ne l'aimât plus que lui. Il se nommoit *Absolu*, & il possédoit un grand royaume. Ils soupérent tous les deux avec *Vraie-gloire*, & furent bien tristes, quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendoit dans trois ans, & ils sortirent ensemble du palais. A peine avoient-ils marché deux cens pas dans la forêt, qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de *Vraie-gloire* : l'or, l'argent, le marbre, les diamans éblouissoient les yeux ; les jardins en étoient magnifiques, & la curiosité les engagea à y entrer. Ils furent bien surpris d'y trouver leur princesse ; mais elle avoit changé d'habit ; sa robe étoit toute garnie de diamans, ses cheveux en étoient ornés, au lieu

que la veille, sa parure n'étoit qu'une robe blanche, garnie de fleurs. Je vous montrai hier ma maison de campagne, leur dit-elle: elle me plaisoit autrefois; mais puisque j'ai deux princes pour amans, je ne la trouve plus digne de moi. Je l'ai abandonnée pour toujours, & je vous attendrai dans ce palais, car les princes doivent aimer la magnificence. L'or & les pierreries ne sont faits que pour eux, & quand leurs sujets les voient si magnifique, ils les respectent davantage. En même tems, elle fit passer ses deux amans dans une grande salle. Je vai vous montrer, leur dit-elle, les portraits de plusieurs princes qui ont été mes favoris. En voilà un qu'on nommoit *Alexandre*, que j'aurois épousé, mais il est mort trop jeune. Ce prince, avec un fort petit nombre de soldats, ravagea toute l'Asie, & s'en rendit maître. Il m'aimoit à la folie, & risqua plusieurs fois sa vie pour me plaire. Voyez cet autre; on le nommoit *Pyrus*. Le désir de devenir mon époux,

l'a engagé à quitter son royaume pour en acquérir d'autres : il courut toute sa vie, & fut tué malheureusement d'une tuile, qu'une femme lui jetta sur la tête. Cet autre se nommoit *Jules César* : pour mériter mon cœur, il a fait pendant dix ans la guerre dans les *Gaules* ; il a vaincu *Pompée*, & soumis les *Romains*. Il eût été mon époux ; mais, ayant contre mon conseil pardonné à ses ennemis, ils lui donnèrent vingt-deux coups de poignard. La princesse leur montra encore un grand nombre de portraits, & leur ayant donné un superbe déjeûner, qui fut servi dans des plats d'or, elle leur dit de continuer leur voyage. Quand ils furent sortis du palais, *Absolu* dit à *Charmant*, avouez que la princesse étoit mille fois plus aimable aujourd'hui, avec ses beaux habits, qu'elle n'étoit hier, & qu'elle avoit aussi beaucoup plus d'esprit. Je ne fais, répondit *Charmant*. Elle avoit du fard aujourd'hui, elle m'a paru changée, à cause de ses beaux habits ; mais assurément

elle me plaisoit davantage sous son habit de bergère. Les deux princes se séparèrent, & s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien résolus de faire tout ce qu'ils pourroient, pour plaire à leur maîtresse. Quand *Charmant* fut dans son palais, il se resouvint qu'étant petit, son gouverneur lui avoit souvent parlé de *Vraie-gloire*, & il dit en lui-même, puisqu'il connoit ma princesse, je veux le faire revenir à ma Cour; il m'apprendra ce que je dois faire pour lui plaire. Il envoya donc un courier pour le chercher, & aussi-tôt que son gouverneur, qu'on nommoit *Sincère*, fut arrivé, il le fit venir dans son cabinet, & lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le bon *Sincère* pleurant de joie, dit au roi: Ah, mon prince, que je suis content d'être revenu! sans moi, vous auriez perdu votre princesse. Il faut que je vous apprenne qu'elle a une sœur, qu'on nomme *Fausse-gloire*; cette méchante créature n'est pas si belle que *Vraie-gloire*, mais elle se farde pour cacher

ses défauts. Elle attend tous les princes qui sortent de chez *Vraie-gloire*; & comme elle ressemble à sa sœur, elles les trompe. Ils croient travailler pour *Vraie-gloire*, & ils la perdent en suivant les conseils de sa sœur. Vous avez vu que tous les amans de *Fausse-gloire* périssent misérablement. Le prince *Absolu*, qui va suivre leur exemple, ne vivra que jusqu'à trente ans; mais si vous vous conduisez par mes conseils, je vous promets qu'à la fin, vous serez l'époux de votre princesse. Elle doit être mariée au plus grand roi du Monde: travaillez à le devenir. Mon cher *Sincère*, répondit *Charmant*, tu fais que cela n'est pas possible. Quelque grand que soit mon royaume, mes sujets sont si ignorans, si grossiers, que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre. Or, pour devenir le plus grand roi du Monde, ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles, & prendre beaucoup de villes? Ah! mon prince, repartit

Sincère ; vous avez déjà oublié les leçons que je vous ai données. Quand vous n'auriez pour tout bien, qu'une seule ville, & deux ou trois cens sujets, & que vous ne feriez jamais la guerre, vous pourriez devenir le plus grand roi du Monde : il ne faut pour cela, qu'être le plus juste & le plus vertueux. C'est là le moyen d'acquérir la princesse *Vraie-gloire*. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voisins ; qui, pour bâtir de beaux châteaux, acheter de beaux habits & beaucoup de diamans, prennent l'argent de leurs peuples, sont trompés, & ne trouveront que la princesse *Fausse-gloire*, qui alors n'aura plus son fard, & leur paroîtra aussi laide, qu'elle l'est véritablement. Vous dites que vos sujets sont grossiers & ignorans ; il faut les instruire. Faites la guerre à l'ignorance, au crime ; combattez vos passions, & vous serez un grand roi, & un conquérant au dessus de *César*, de *Pyrrhus*, d'*Alexandre* & de

tous les héros dont *Fausse-gloire* vous a montré les portraits. *Charmant* résolut de suivre les conseils de son gouverneur. Pour cela, il pria un de ses parens, de commander dans son royaume, pendant son absence, & partit avec son gouverneur, pour voyager dans tout le Monde, & s'instruire par lui-même, de tout ce qu'il falloit faire pour rendre ses sujets heureux. Quand il trouvoit dans un royaume, un homme sage, ou habile, il lui disoit : voulez-vous venir avec moi, je vous donnerai beaucoup d'or. Quand il fut bien instruit, & qu'il eut un grand nombre d'habilles gens, il retourna dans son royaume, & chargea tous ces habilles gens d'instruire ses sujets, qui étoient très pauvres & très ignorans. Il fit bâtir de grandes villes, quantité de vaisseaux ; il faisoit apprendre à travailler aux jeunes gens, nourrissoit les pauvres malades & les vieillards, rendoit lui-même la justice à ses peuples ; en sorte qu'il les

rendit honnêtes gens & heureux. Il passa deux ans dans ce travail, & au bout de ce tems, il dit à *Sincère* : croyez vous que je sois bientôt digne de *Vraie-gloire* ? Il vous reste encore un grand ouvrage à faire, lui dit son gouverneur. Vous avez vaincu les vices de vos sujets, votre paresse, votre amour pour les plaisirs, mais vous êtes encore l'esclave de votre colère ; c'est le dernier ennemi qu'il faut combattre. *Charmant* eut beaucoup de peine à se corriger de ce dernier défaut, mais il étoit si amoureux de la princesse, qu'il fit les plus grands efforts pour devenir doux & patient. Il y réussit, & les trois ans étant passés, il se rendit dans la forêt, où il avoit vu la biche blanche. Il n'avoit pas mené avec lui un grand équipage ; le seul *Sincère* l'accompagnoit. Il rencontra bientôt *Absolu* dans un char superbe. Il avoit fait peindre sur ce char, les batailles qu'il avoit gagnées, les villes qu'il avoit prises, & il faisoit

marcher devant lui plusieurs princes, qu'il avoit fait prisonniers, & qui étoient enchainés comme des esclaves. Lorsqu'il aperçut *Charmant*, il se moqua de lui, & de la conduite qu'il avoit tenue. Dans le même moment, ils virent les palais des deux sœurs, qui n'étoient pas fort éloignés l'un de l'autre. *Charmant* prit le chemin du premier, & *Absolu* en fut charmé, parceque celle, qu'il prenoit pour sa princesse, lui avoit dit qu'elle n'y retourneroit jamais. Mais à peine eut-il quitté *Charmant*, que la princesse *Vraie-gloire*, mille fois plus belle, mais toujours aussi simplement vêtue que la première fois qu'il l'avoit vue, vint au devant de lui. Venez, mon prince lui dit-elle, vous êtes digne d'être mon époux; mais vous n'auriez jamais eu ce bonheur, sans votre ami *Sincère*, qui vous a appris à me distinguer de ma sœur. Dans le même tems, *Vraie-gloire* commanda aux vertus, qui sont ses sujettes, de faire une fête pour célébrer son mariage avec *Charmant*; &

pen-

pendant qu'il s'occupoit du bonheur, qu'il alloit avoir, d'être l'époux de cette princesse, *Absolu* arriva chez *Fausse-gloire*, qui le reçut parfaitement bien, & lui offrit de l'épouser sur le champ. Il y consentit; mais à peine fut elle sa femme, qu'il s'aperçut, en la regardant de près, qu'elle étoit vieille & ridée, quoiqu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc & de rouge, pour cacher ses rides. Pendant qu'elle lui parloit, un fil d'or, qui attachoit ses fausses dents, se rompit, & ces dents tombèrent à terre. Le prince *Absolu* étoit si fort en colère, d'avoir été trompé, qu'il se jeta sur elle pour la battre; mais comme il l'avoit prise par de beaux cheveux noirs, qui étoient fort longs, il fut tout étonné qu'ils lui restèrent dans la main; car *Fausse-gloire* portoit une peruque: & comme elle resta nue tête, il vit qu'elle n'avoit qu'une douzaine de cheveux, & encore ils étoient tous blancs. *Absolu* laissa là cette méchante & laide créature, &

R

courut au palais de *Vraie-gloire*, qui venoit d'épouser *Charmant*; & la douleur qu'il eut, d'avoir perdu cette princesse, fut si grande, qu'il en mourut. *Charmant* plaignit son malheur & vécut longtems avec *Vraie-gloire*. Il en eut plusieurs filles, mais une seule ressembloit parfaitement à sa mère. Il la mit dans le château champêtre, en attendant qu'elle put trouver un époux; & pour empêcher la méchante tante de lui débaucher ses amans, il écrivit sa propre histoire, afin d'apprendre aux princes, qui voudroient épouser sa fille, que le seul moyen de posséder *Vraie-gloire*, étoit de travailler à se rendre vertueux & utile à leurs sujets; & que pour réussir dans ce dessein, ils avoient besoin d'un ami sincère.

Lady MARY.

Ma Bonne, je ne trouve pas ce conte si joli que les autres; car je ne connois pas les gens, dont *Fausse-gloire*

VII. DIALOGUE. 183

parle aux princes ; je vois bien qu'il me reste bien des choses à apprendre : dépêchez-vous, je vous prie, de me les enseigner. Savez-vous bien, ma Bonne, que j'ai plus de six ans ; je suis déjà bien vieille.

Madem. BONNE.

Oh ! cela est vrai, ma chère, on est vieille à six ans, quand on ne fait rien, mais quand on s'est appliquée, on est encore assez jeune pour apprendre bien des choses. Nous allons reprendre la Géographie, mais auparavant, je prie *Lady Spirituelle* de me dire ce qu'elle pense du conte que je viens de dire.

Lady SPIRITUELLE.

Bien des choses, ma Bonne. Je pense d'abord que j'ai fait comme le prince *Absolu* ; j'ai pris *Fausse-gloire* pour *Vraie-gloire*. Je croyois me faire estimer par mon esprit, & je ne

savois pas qu'il me rendroit haïssable, si je n'étois pas bonne en même tems. Je pense aussi, que le prince *Charmant* ressemble à *Pierre le Grand*, empereur de toutes les Russies, dont j'ai lu l'histoire dans les Magasins François.

Madem. BONNE.

Et tout cela est fort bien pensé, *Lady Spirituelle*. Voyez vous mes enfans; nous aimons toutes à être estimées, louées: c'est-à-dire, que nous sommes amoureuses de Belle-gloire, ce qui est fort bien. Mais, il faut bien nous mettre dans l'esprit ce que je vous ai déjà dit bien des fois, & ce que je vous répéterai encore. On ne nous estime que pour l'amour de notre vertu, & non pas pour notre argent, pour nos beaux habits, ni pour nos titres. Travaillons donc à être vertueux, mes bons enfans; il n'y a que cela de nécessaire, & pour cette vie & pour l'autre.

VII. DIALOGUE. 185

Allons, Mifs *Molly*, dites nous votre histoire.

Mifs MOLLY.

Parmi les enfans de *Sem*, il y eut long tems après le déluge, un homme qu'on appelloit *Abraham*. Il aimoit beaucoup le bon Dieu, & Dieu auffi l'aimoit beaucoup. Il vint demeurer dans un païs, qu'on nommoit *Canaan*, avec *Sara* sa femme, & *Lot* son neveu : Dieu lui avoit commandé de venir dans ce païs, & lui avoit promis de le rendre père d'un grand peuple. *Abraham*, qui étoit fort vieux, n'avoit point d'enfans ; mais cela ne l'empêcha pas de croire ce que le bon Dieu lui promettoit, parce qu'il savoit fort bien, que Dieu pouvoit tout. *Abraham* & son neveu *Lot* devinrent fort riches, car ils avoient un grand nombre de bœufs, de moutons & de valets. Un jour, les valets d'*Abraham* & ceux de *Lot*, eurent une grande dispute ensemble ;

& *Abraham*, qui favoit qu'on fait un péché, quand on querelle, dit à *Lot*: mon frère, je ne veux pas quereller; ainsi, il faut nous séparer. Voila deux païs, choisissez; j'irai demeurer dans celui que vous ne prendrez pas. *Lot*, au lieu de dire à *Abraham*, mon oncle, je ne veux point vous quitter, & je défendrai à mes domestiques de quereller les vôtres, choisit le plus beau païs, & fut demeurer dans une ville, qu'on apelloit *Sodome*; mais tous les gens qui demeuroient dans ce païs, étoient bien méchans; & quand il venoit des étrangers chez eux, ils les maltraisoient beaucoup; toutefois, ils ne firent point de mal à *Lot*. Un jour que *Lot* étoit sur sa porte, il vit venir deux jeunes hommes. Comme il avoit appris chez son oncle *Abraham*, à être charitable, *Lot* dit à ces deux hommes: il est presque nuit, je vous prie de venir souper & coucher dans ma maison. Les deux jeunes hommes entrèrent: mais les

VII. DIALOGUE. 187

les habitans de ces villes, qui vou-
loient maltraiter ces étrangers, vin-
rent à la porte de *Lot*, & lui dirent,
qu'il le feroient mourir, s'il ne les
mettoit pas dehors. *Lot* eut bien
peur, mais pourtant il dit à ces mé-
chans: vous pouvez me faire tout
le mal que vous voudrez, mais je ne
mettrai pas ces hommes dans la rue.
En même tems, ces deux hommes lui
dirent, n'ayez point de peur, nous som-
mes des anges, & Dieu nous a envoyés,
pour vous dire de sortir de cette ville,
parce qu'il veut punir ce méchant
peuple. Sortez donc, avec votre fem-
me & vos filles, mais surtout, ne regar-
dez pas derrière vous; car Dieu vous
punira si vous lui desobéissez. Auffi-
tôt *Lot* & sa famille sortirent de *Sodome*,
& les anges marchèrent devant eux.
Quand ils furent un peu loin, ils en-
tendirent un bruit terrible, & la fem-
me de *Lot*, qui étoit curieuse, regarda
derrière elle, pour voir d'où venoit
ce bruit. Elle vit qu'il tomboit une
pluie de feu; qui bruloit tous ces mé-

chans hommes ; mais comme elle desobéissoit à Dieu, elle fut changée en une statue de sel. Son mari & ses filles furent plus sages qu'elle. Ils ne regardèrent point, & les anges les laissèrent sur une montagne, d où ils virent bruler *Sodome* & plusieurs autres villes, dont les peuples étoient aussi fort méchans.

Lady CHARLOTTE.

Ah, ma Bonne ! que cela est épouvantable, d'être ainsi brûlé tout vif.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, & cela nous apprend, qu'il ne faut pas nous moquer de Dieu, en lui desobéissant. Il ne brule pas aujourd'hui tous les méchans ; mais ceux qu'il ne punit pas, pendant qu'ils vivent, il les punira d'une manière bien terrible après leur mort : il ne faut pas oublier cela. Dieu est l'ennemi des méchans,

qui ne veulent pas se corriger, il compte nos mauvaises actions ; & ceux que ne lui en demandent pas pardon, de tout leur cœur, il les rendra très misérables en cette vie, ou en l'autre. Voyez aussi, mes enfans, combien il faut prendre garde à vivre avec d'honnêtes gens. Si *Lot* n'eut pas quitté *Abraham*, il n'eut pas perdu sa femme. Il fut sauvé, parce qu'en demeurant avec *Abraham*, il avoit pris la bonne habitude d'être charitable. Il faut donc chercher à être amies des jeunes dames qui sont bonnes, charitables, obéissantes, & fuir, comme la peste, la compagnie de celles, qui voudroient vous donner de mauvais exemples. Allons, *Lady Mary*, répétez l'histoire que vous avez aprise.

Lady MARY.

Un jour qu'*Abraham* étoit devant sa tente, il vit venir trois voyageurs. Il fut au devant d'eux, & leur dit :

je vous prie, faites moi l'honneur de vous arrêter ici, pour manger un morceau. Les étrangers lui dirent, nous le voulons bien; & alors *Abraham* dit à sa femme, de préparer du pain & des gateaux pour ces étrangers; & il commanda à ses valets, de leur apporter de l'eau, pour laver leurs pieds, & de la viande pour leur dîner. Après qu'ils eurent dîné, ils dirent à *Abraham*: où est votre femme! *Abraham* leur répondit, elle est dans sa tente. Et ces trois étrangers, qui étoient des anges, lui dirent, que *Sara* auroit bien-tôt un fils. Quand *Sara* entendit cela, elle se mit à rire, parce qu'elle étoit très vieille, & que ce n'est pas la coutume, que les vieilles femmes aient de petits enfans. Les anges dirent à *Sara*: pourquoi riez-vous? Dieu n'est il pas le maître de vous donner un fils? lui, qui est le Tout-puissant. *Sara*, toute honteuse, dit qu'elle n'avoit pas ri. Ah que cela est vilain, de mentir! dirent les anges; demandez pardon à Dieu

VII. DIALOGUE. 191

de cette mauvaise action. En même tems les anges s'en allèrent, & quelque tems après *Sara* eut un fils qu'elle nomma *Isâc*.

Madem. BONNE.

Fort bien, ma bonne amie. Allons *Lady Sensee*, faites quelques réflexions sur cette histoire.

Lady SENSEE.

Je répéterai à ces dames, les réflexions que vous m'avez faites, quand vous m'avez appris cette histoire. *Abraham* étoit un homme bien charitable, puisqu'il ne laissoit passer aucun voyageur, sans le prier d'entrer chez-lui pour se reposer; & *Sara* étoit bien modeste, puisqu'elle se tenoit cachée dans sa tente, sans se montrer aux hommes, & sans être curieuse de les voir.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, est ce qu'*Abraham* n'avoit point de maison, que *Sara* restoit dans une tente ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, *Abraham* n'avoit point de maison, quoiqu'il fût un grand seigneur, qui avoit plus de domestiques que le roi. Aujourd'hui, les personnes riches ont de grandes terres, de belles maisons, de l'argent ; mais dans ce tems là, pour être riche, il falloit avoir beaucoup de troupeaux. *Abraham* en avoit une grande quantité, & il lui falloit beaucoup d'herbe pour les nourrir ; ainsi, quand ses troupeaux avoient mangé toute l'herbe d'un endroit, on les menoit dans un autre. Vous voyez bien qu'il ne devoit pas avoir de maison, on n'auroit pû l'emporter ; mais il avoit des tentes, qu'on changeoit de place toutes les fois qu'on

qu'on quittoit un pays, pour aller dans un autre.

Miss MOLLY.

Puisque *Sara* avoit tant de domestiques, pourquoi son mari lui disoit-il de faire du pain pour ces étrangers, comme si elle eût été une servante ?

Madem. BONNE.

Les dames de ce tems-là n'étoient point de paresseuses, comme celles d'aujourd'hui, ma chère. *Sara* étoit comme une princesse, & pourtant elle prenoit soin du ménage de son mari, faisoit elle-même la cuisine, les jeunes demoiselles menoient boire les moutons; tout le monde travailloit.

Lady MARY.

Mais, ma Bonne, cela ne seroit pas joli, si Maman faisoit elle-même la cuisine.

S

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère; mais, si les dames ne doivent pas faire la cuisine, elles doivent du moins avoir soin de leur ménage, prendre garde aux domestiques, & penser qu'une honnête femme doit être la première (a) *Housekeeper* de son mari.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, cela ne se peut pas. Une dame n'a pas le temps d'être *Housekeeper*; il faut qu'elle aille aux assemblées, à la comédie, & à l'opéra.

Madem. BONNE.

Souvenez-vous bien de ce que je vai vous dire, ma chère. Dieu ne vous a pas mise au Monde pour jouer, pour courir les assemblées, les spectacles. On peut y aller quelquefois

(a) Cette qualité revient à celle de *Femme-de-charge*, ou d'*Intendant* en France.

pour se délasser ; mais celles qui ne font autre chose, font fort mal, & Dieu les punira ; parce qu'elles négligent leurs devoirs, & c'est un grand péché. Une femme est obligée d'avoir soin de ses enfans, de ses domestiques. Tout le mal qu'ils font, pendant qu'elle n'y est pas, Dieu lui en demandera compte ; & il y aura un grand nombre de femmes qui feront punies de cette négligence là. D'ailleurs, ma chère, c'est un grand péché de dépenser tant d'argent à des bagatelles : on vole cet argent aux pauvres, ou à ses enfans.

Lady SPIRITUELLE.

Est-ce qu'on n'est pas maîtresse de dépenser son argent à sa fantaisie ?

Madem. BONNE.

Dites-moi, ma chère. Votre Papa a des fermiers qui vendent le bled & le fruit de ses terres : ces fermiers

font-il maîtres de l'argent qu'on leur donne pour ces bleds & ces fruits ?

Lady SPIRITUELLE.

Ils ne peuvent pas en être les maîtres, car toutes ces choses sont à Papa, & ils lui en rendent compte.

Madem. BONNE.

Eh bien, ma chère, nous sommes les fermiers du bon Dieu. Il nous donne de l'argent, pour nous nourrir & nous habiller, pour élever nos enfans, payer les marchands, les domestiques & assister les pauvres : & comme les fermiers sont obligés de rendre compte à leurs maîtres, & qu'ils les feroient mettre en prison, s'ils dépensoient leur argent mal à propos ; de même le bon Dieu fera rendre compte aux riches, de l'argent qu'il leur aura donné, & les punira, s'ils le dépensent en folies. D'ailleurs, il faut être bien méchante pour dépenser tant d'argent au jeu, à

VII DIALOGUE. 197

l'opéra, & aux mascarades, pendant qu'il y a un si grand nombre de pauvres, qui n'ont pas un morceau de pain !

Lady MARY.

Est-ce qu'il y a des gens qui n'ont point de pain, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. Il y en a d'autres qui n'ont point de lit, & qui couchent sur le plancher ; d'autres qui n'ont point de charbon en Hiver, & qui meurent de froid ; d'autres qui n'ont point de chemise, & qui n'ont point d'ouvrage, pour gagner de l'argent.

Lady MARY.

Ah, mon Dieu, ma Bonne ! cela me fait pitié. Je vous prie de prendre tout mon argent, pour ache-

ter du pain, des lits & du charbon à tous ces pauvres gens.

Madem. BONNE.

Vous avez donc beaucoup d'argent, ma chère.

Lady MARY.

Oui, ma Bonne, j'ai deux chelins, & tant de (a) *half-pence*, que je ne peux pas les tenir dans mes deux mains; j'ai aussi de petites pièces d'argent. Prenez tout cela, je vous prie; j'aime mieux le donner à ces pauvres gens, que d'acheter des poupées & des gâteaux.

Madem. BONNE.

Venez m'embrasser, ma chère amie: je vous aime de tout mon cœur, & j'ai beaucoup de respect pour vous. Si je ne savois pas que vous êtes une Lady, je le devinerois à ce moment, parceque vous êtes

(a) Demi-sous.

bonne & généreuse, comme une dame de qualité doit l'être ; & pour vous récompenser de votre bon cœur, nous dirons quelque chose de la Géographie, que vous aimez tant : c'est pour cela que j'ai fait venir un plat plein d'eau.

Vous voyez ce plat, Mesdames ; supposez que ce soit la mer, & tous les morceaux de carton, que je vai mettre dessus, seront la terre. Tous ces petits morceaux de cartes, qui sont environnés d'eau de tous côtés, nous les appellerons des *îles*. Voyez cet autre carton, qui touche au bord du plat, par un petit morceau, c'est presque une *île* ; nous le nommerons donc une *presqu'île*. Ce grand morceau de carte, qui ne touche à l'eau, que par un côté, nous l'appellerons une *terre-ferme*, ou un *continent* ; cette pointe qui s'avance dans l'eau, nous l'appellerons un *cap* ; & une terre fort élevée, nous l'appellerons *montagne* : comprenez-vous bien cela, mes enfans ?

Lady MARY.

A merveille, ma Bonne. Une île est une terre absolument environnée d'eau ; une presqu'île a un petit coin hors de l'eau, & elle tient par ce petit morceau de terre, à cette autre grande terre, que vous appelez continent, &c.

Madem. BONNE.

Oh, que cela est bien ! voyons présentement sur une carte Géographique, si vous trouverez bien une île, une presqu'île, un continent, un cap, une montagne : il faut avoir une *Mappe-monde*.

Lady MARY.

Ma Bonne, voilà des païs qu'on nomme la *Grande-Bretagne*, l'*Irlande* ; je crois que ce sont des îles ; car la mer est tout autour.

Madem. BONNE.

Et de quel côté sont ces païs, ma chère ?

Lady MARY.

Tout en haut, & à la gauche de la carte, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Mais ce côté d'enhaut, & ce côté gauche ont des noms, qu'il faut toujours dire. Souvenez vous en ; nous l'avons appris la dernière fois.

Lady MARY.

Je m'en souviens, ma Bonne, ces païs, ou ces îles sont au Nord, & en même tems à l'Ouest de l'Europe.

Madem. BONNE.

Fort bien, ma chère. *Lady Charlotte*, cherchez une presqu'île sur cette carte.

Lady CHARLOTTE.

L'Afrique en est une; ce grand païs tient à l'Asie par ce petit coin; je croi aussi que cette pointe est un *Cap*.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, c'est le cap de *Bonne-Espérance*. Allons, *Miss Molly*, montrez-moi un continent.

Miss MOLLY.

J'en vois quatre considérables, qui sont les mêmes quatre parties du globe déjà nommées, savoir l'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique*, l'*Amérique*.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère. *Lady Sensée* va nous dire comment on nomme ces petites langues de terre, qui joignent la presqu'île au continent.

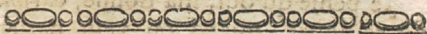
VII. DIALOGUE. 203

Lady SENSEE.

On les nomme *isthmes*, & celui qui joint l'Afrique à l'Asie, se nomme *isthme de Suez*.

Madem. BONNE.

Retenez bien ces noms des différentes parties de la terre, Mesdames ; la première fois, nous en apprendrons davantage, car il est trop tard aujourd'hui.



VIII. DIALOGUE.

Sixième Journée.

Lady CHARLOTTE.

BON-JOUR, ma Bonne ; j'ai été bonne fille, presque tout-à-fait ; & tout le monde dans la maison, me fait tant d'amitié, que je suis heureuse comme une reine : voyez cette

jolie montre ; Papa me l'a donnée,
pour montrer qu'il est content de
moi.

Madem. BONNE.

Elle est fort belle ; mais, ma chère,
vous dites que vous êtes heureuse
comme une reine ; vous croyez
donc que toutes les reines sont heu-
reuses.

Lady CHARLOTTE.

Je pense qu'oui, ma Bonne, car on
dit toujours, quand on veut parler
de quelqu'un qui est bien content :
elle est heureuse comme une reine.

Madem. BONNE.

On parle mal à propos, quand on
dit cela, ma chère ; il me prend en-
vie de vous raconter une fable à ce
sujet.

Fable

*Fable de la Veuve & de ses
deux Filles.*

Il y avoit un jour une Veuve, assez bonne femme, qui avoit deux filles, toutes deux fort aimables; l'ainée se nommoit *Blanche*, la seconde *Vermeille*. On leur avoit donné ces noms, parce qu'elle savoient l'une le plus beau tein du monde, & la seconde, des joues & des lèvres vermeilles comme du corail. Un jour cette bonne femme, étant près de sa porte à filer, vit une pauvre vieille, qui avoit bien de la peine à se trainer avec son bâton. Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la vieille; asséyez - vous un moment pour vous reposer. Et aussi-tôt, elle dit à ses filles de donner une chaise à cette femme. Elles se levèrent toutes les deux; mais *Vermeille* courut plus fort que sa sœur, & apporta la chaise. Voulez vous boire un coup, dit la bonne

T

femme à la vieille? De tout mon cœur, répondit-elle; il me semble même, que je mangerois bien un morceau, si vous pouviez me donner quelque chose pour me ragoûter. Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir, dit la bonne femme; mais, comme je suis pauvre, ce ne fera pas grand'chose. En même tems elle dit à ses filles de servir la bonne vieille, qui se mit à table, & la bonne femme commanda à l'ainée d'aller cueillir quelques prunes, sur un prunier qu'elle avoit planté elle-même, & qu'elle aimoit beaucoup. *Blanche*, au lieu d'obéir de bonne grace à sa mère, murmura contre cet ordre, & dit en elle-même: ce n'est pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de soin de mon prunier. Elle n'osa pourtant pas refuser quelques prunes, mais elle les donna de mauvaise grace & à contre cœur. Et vous, *Vermeille*, dit la bonne femme à la seconde de ses filles, vous n'avez pas de fruit à

donner à cette bonne dame ; car vos raisins ne sont pas mûrs. Il est vrai, dit *Vermeille*, mais j'entends ma poule qui chante, elle vient de pondre un œuf, & si madame veut l'avaler tout chaud, je le lui offre de tout mon cœur. En même tems, sans attendre la réponse de la vieille, elle courut chercher son œuf ; mais dans le moment qu'elle le présentoit à cette femme, elle disparut, & l'on vit à sa place une belle dame, qui dit à la mère : je vai récompenser vos deux filles selon leur mérite. L'ainée deviendra une grande reine, & la seconde une fermière : & en même tems, ayant frapé la maison de son bâton, elle disparut, & l'on vit dans la place une jolie ferme. Voilà votre partage, dit-elle à *Vermeille* ; je sai que je vous donne à chacune ce que vous aimez le mieux. La fée s'éloigna, en disant ces paroles ; & la mère, aussi bien que les deux filles, restèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, & furent

charmées de la propreté des meubles. Les chaises n'étoient que de bois; mais elles étoient si propres, qu'on s'y voyoit comme dans un miroir. Les lits étoient de toile, blanche comme la neige. Il y avoit dans les étables vingt moutons, autant de brebis, quatre bœufs, quatre vaches; & dans la cour toutes fortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons & autres. Il y avoit aussi un joli jardin, rempli de fleurs & de fruits. *Blanche* voyoit sans jalousie, le don qu'on avoit fait à sa sœur, & elle n'étoit occupée que du plaisir, qu'elle auroit à être reine. Tout d'un coup, elle entendit passer des chasseurs, & étant allée sur la porte pour les voir, elle parut si belle aux yeux du roi, qu'il résolut de l'épouser. *Blanche*, étant devenue reine, dit à sa sœur *Vermeille*: Je ne veux pas que vous soyez fermière; venez avec moi, ma sœur, je vous ferai épouser un grand seigneur. Je vous suis bien obligée, ma sœur, ré-

pondit *Vermeille* ; mais je suis accoutumée à vivre à la campagne, & je veux y rester. La reine *Blanche* partit donc, & elle étoit si contente, qu'elle passa plusieurs nuits sans dormir de joie. Les premiers mois, elle fut si occupée de ses beaux habits, des bals, des comédies, qu'elle ne pensoit à autre chose. Mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela, & rien ne la divertissoit plus ; au contraire, elle eut de grands chagrins. Toutes les dames de la Cour lui rendoient de grands respects, quand elles étoient devant elle ; mais elle savoit qu'elles ne l'aimoient pas, & qu'elles disoient : Voyez cette petite païsanne, comme elle fait la grande dame ; le roi a le cœur bien bas, d'avoir pris une telle femme. Ce discours fit faire des réflexions au roi. Il pensa qu'il avoit eu tort d'épouser *Blanche* ; & comme son amour pour elle étoit passé, il eut un grand nombre de maîtresses. Quand on vit que le roi n'aimoit plus sa femme, on commença à ne plus

lui rendre aucun devoir. Elle étoit très malheureuse, car elle n'avoit pas une seule bonne amie, à qui elle pût conter ses chagrins. Elle voyoit que c'étoit la mode à la Cour, de trahir ses amis par intérêt; de faire bonne mine à ceux que l'on haïssoit, de mentir à tous momens. Il falloit être sérieuse, parce qu'on lui disoit, qu'une reine doit avoir un air grave & majestueux. Elle eut plusieurs enfans; & pendant tout ce tems, elle avoit un médecin auprès d'elle, qui examinoit tout ce qu'elle mangeoit, & lui ôtoit toutes les choses qu'elle aimoit. On ne mettoit point de sel dans ses bouillons: on lui défendoit de se promener, quand elle en avoit envie; en un mot, elle étoit contredite depuis le matin jusqu'au soir. On donna des gouvernantes à ses enfans, qui les élevoient tout de travers, sans qu'elle eût la liberté d'y trouver à redire. La pauvre *Blanche* se mouroit de chagrin, & elle devint si maigre, qu'elle

faisoit pitié à tout le monde. Elle n'avoit pas vu sa sœur, depuis trois ans qu'elle étoit reine, parce qu'elle pensoit, qu'une personne de son rang seroit deshonorée, d'aller rendre visite à une fermière; mais, se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne, pour se desennuyer. Elle en demanda permission au roi, qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensoit, qu'il seroit débarrassé d'elle pendant quelque tems. Elle arriva sur le soir à la ferme de *Vermeille*, & elle vit de loin, devant la porte, une troupe de bergers & de bergères, qui dansoient & se divertissoient de tout leur cœur. Hélas! dit la reine, en soupirant, où est le tems que je me divertissois comme ces pauvres gens? personne n'y trouvoit à redire. D'abord qu'elle parut, sa sœur accourut pour l'embrasser. Elle avoit un air si content; elle étoit si fort engraisnée, que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la

regardant. *Vermeille* avoit épousé un jeune païsan, qui n'avoit pas de fortune, mais il se souvenoit toujours, que sa femme lui avoit donné tout ce qu'il avoit, & il cherchoit, par ses manières complaisantes, à lui en marquer sa reconnoissance. *Vermeille* n'avoit pas beaucoup de domestiques, mais ils l'aimoient, comme s'ils eussent été ses enfans; parce qu'elle les traitoit bien. Tous ses voisins l'aimoient aussi, & chacun s'empressoit à lui en donner des preuves. Elle n'avoit pas beaucoup d'argent, mais elle n'en avoit pas besoin; car elle recueilloit dans ses terres du bled, du vin & de l'huile. Ses troupeaux lui fournissoient du lait, dont elle faisoit du beurre & du fromage. Elle filoit la laine de ses moutons, pour se faire des habits, aussi bien qu'à son mari, & à deux enfans qu'elle avoit. Ils se portoient à merveille, & le soir, quand le tems du travail étoit passé, ils se divertissoient à toutes sortes de jeux. Hélas!

s'écria la reine, la fée m'a fait un mauvais présent, en me donnant une couronne. On ne trouve point la joie dans les palais magnifique, mais dans les occupations innocentes de la campagne. A peine eut-elle dit ces paroles, que la fée parut. Je n'ai pas prétendu vous récompenser, en vous faisant reine, lui dit la fée, mais vous punir, parce que vous m'aviez donné vos prunes à contre cœur. Pour être heureux, il faut comme votre sœur, ne posséder que les choses nécessaires, & n'en point souhaiter davantage. Ah, Madame, s'écria *Blanche*, vous vous êtes assez van-gée; finissez mon malheur. Il est fini, reprit la fée. Le roi, qui ne vous aime plus, vient d'épouser une autre femme; & demain, les officiers viendront vous ordonner de sa part, de ne point retourner à son palais. Cela arriva comme la fée l'avoit prédit, & *Blanche* passa le reste de ses jours avec sa sœur *Vermeille*, avec toutes sortes de contentemens & de

plaisirs ; & elle ne pensa jamais à la Cour, que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans son village.

Lady S E N S E E.

Ma Bonne, j'aime beaucoup ce conte. J'ai toujours désiré d'être bergère : j'aime la campagne à la folie, & il me semble que je ne souhaiterois rien, si j'avois une jolie ferme comme *Vermeille* : mais, pour cela, il faudroit encore que j'y eusse des livres.

Madem. B O N N E.

Je croi que vous êtes de bon goût, ma chère ; mais pour se plaire à la vie champêtre, il faut n'avoir ni ambition, ni vanité, ni désirs : & cela est bien difficile. Sans aller vivre à la campagne, vous pouvez être heureuse par tout où vous vous trouverez, si vous pouvez vous défaire de ces trois défauts, dont je viens de parler.

Miss MOLLY.

Qu'est - ce que l'ambition, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

C'est le désir de commander à tout le monde ; & la vanité, c'est de vouloir être louée pour la beauté, l'esprit, les richesses, les beaux habits : demandez à *Lady Spirituelle*, combien sa vanité l'a rendue malheureuse.

Lady SPIRITUELLE.

Elle m'avoit aussi rendue méchante ; mais, ma Bonne, j'en ai encore beaucoup, & cela m'a fait faire une grande faute, depuis que je ne vous ai vue : je veux vous la dire devant ces dames, pour me corriger.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma bonne amie : le vrai moyen de se corriger de ses fautes, est de les avouer. Voyons donc ce que vous avez fait.

Lady SPIRITUELLE.

Nous étions hier à l'assemblée de madam D cette dame est âgée, car elle a des enfans ; elle me demanda à quoi je m'occupois. Je lis *Quinte Curce*, lui ai-je répondu. Qu'est-ce que *Quinte Curce* ? A dit cette dame. Oh ! lui ai-je dit, c'est un fort beau livre, où l'on trouve la vie d'*Alexandre le Grand*. Cette dame me répondit : je ne savois pas qu'il y eut eu un roi d'Angleterre, qui se nommât *Alexandre le Grand* : cependant, quand j'étois jeune, j'ai appris par cœur l'abrégé de l'histoire d'Angleterre ; il est vrai que je l'ai oubliée. Au lieu de répondre à cette dame, ma Bonne, j'ai fait semblant de s'ai-
gner

gner du nez ; j'ai mis mon mouchoir devant mon visage, car j'étois à force de rire, & j'ai été dans les autres sales, où j'ai conté à tout le monde l'ignorance de cette dame, qui n'a jamais entendu parler d'*Alexandre*.

Madem. BONNE.

Vous avez fait effectivement une grande faute, ma chère : je gage que vous croyez avoir fait beaucoup de mal à cette dame.

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne ; mais quand j'ai fait cette sottise, ce n'étoit pas pour lui faire du mal ; c'étoit seulement par vanité, pour faire penser à tout le monde, que j'étois une fille raisonnable, qui lisoit beaucoup.

Madem. BONNE,

Je vous assure, ma chère, qu'on n'a point pensé à cela du tout. Nous avons été ce matin rendre visite à

U

Milady B . . . : vous savez qu'elle a beaucoup d'esprit. Que cette petite *Spirituelle* est méchante ! m'a-t-elle dit ; elle s'est hier moquée cruellement de cette pauvre Madame D . . . Si elle avoit été ma fille, je l'aurois chassée de la compagnie ; j'avois envie de la souffleter. Vous voyez, ma chère, que votre amour propre est un sot, qui, au lieu de vous faire paroître estimable, engage tout le monde à vous mépriser. Vous avez appris à tout le monde, que cette dame étoit une ignorante ; mais, en même tems, vous leur avez fait croire que vous étiez méchante : vous vous êtes fait beaucoup plus de mal, que vous n'en avez fait à celle, dont vous vous moquiez. Appliquez-vous donc à devenir bonne, charitable. Avant de parler, pensez auparavant, ne vaille point dire une méchanceté ? Au lieu de parler des défauts des autres, attachez vous à faire remarquer leurs bonnes qualités ; & alors tout le

monde vous aimera. Présentement *Lady Mary* va nous dire son histoire.

Lady MARY.

Abraham aimoit son fils *Isâc* à la folie ; mais il aimoit le bon Dieu encore davantage , comme cela est juste. Un jour, Dieu dit à *Abraham*. Prenez votre fils *Isâc*, & allez sur une grande montagne, pour m'en faire un sacrifice ; c'est-à-dire, pour lui couper la tête, & ensuite bruler son corps. Car dans ce tems-là, on tuoit des bêtes qu'on offroit au Seigneur, & après cela, on les bru- loit, & Dieu vouloit *Isâc* au lieu d'une bête. Un autre qu'*Abraham* auroit dit en lui-même : Dieu m'a promis de donner à mon fils *Isâc* un grand nombre d'enfans : si je le tue, cela ne pourra pas arriver. Mais *Abraham* étoit bien plus sage ; il ne raisonnoit point, quand Dieu lui commandoit quelque chose, & sa- voit fort bien qu'il peut faire les

choses qui nous paroissent impossibles. *Abraham* prit du bois, & dit à *Isâc* de le porter, & pendant qu'ils montoient la montagne, *Isâc* lui disoit : mon père, nous avons du bois & du feu pour l'allumer; mais nous n'avons point de bête pour faire le sacrifice. Dieu nous en enverra une, lui répondit *Abraham*. Mais quand ils furent au haut de la montagne, il dit à *Isâc* : mon fils, c'est vous que je vai sacrifier à Dieu; car il me l'a commandé. Je le veux bien, dit *Isâc*; le bon Dieu m'a donné la vie, je dois la lui rendre, puisqu'il le veut. Aussi-tôt *Abraham* fit un bucher avec le bois, & lia son fils sur ce bois; ensuite, il prit son grand couteau, & leva le bras pour lui couper la tête; mais il vint un ange qui lui arrêta le bras, & lui dit : Ne tuez pas *Isâc*; Dieu vouloit voir seulement, si vous seriez obéissant tous les deux. *Abraham* délia *Isâc*, & dans le même tems, ils virent un bélier, qui étoit pris par ses cornes

dans un buisson. Ils prirent ce bélier, & le sacrifièrent au Seigneur ; & ensuite, ils retournèrent fort contents dans leurs tentes.

Miss MOLLY.

J'avois bien peur 'pour le pauvre *Isâc*, ma Bonne ; je croyois qu'il alloit être tué.

Lady CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, c'est une mauvaise action de tuer un homme ; comment est-ce que Dieu commandoit une mauvaise action ?

Madem. BONNE.

Ce n'est pas toujours une mauvaise action de tuer un homme : vous voyez qu'on en fait mourir bien souvent pour avoir volé. Quand on fait la guerre, les soldats tuent leurs ennemis, sans commettre un péché. D'ailleurs, vous voyez que Dieu ne vouloit pas qu'*Isâc* fut tué : & A-

brabam, qui favoit que Dieu est bon & sage, disoit en lui-même : puisqu' Dieu me commande cela, il n'y a point de mal, car Dieu ne commande jamais le péché.

Lady MARY.

Isac étoit un bon enfant. Je veux être bien obéissante comme lui, & si Dieu disoit à la Maman de me tuer, je lui dirois, que je le veux bien.

Madem. BONNE.

Il ne dira pas cela à votre Maman ; mais, peut-être le dira-t-il à la fièvre, à la petite vérole, ou à quelque autre maladie. S'il ne veut pas votre vie, peut-être voudra-t-il vos yeux, vos oreilles, ou quelque autre partie de votre corps. Quand donc vous serez malade, il faut dire comme *Isac* : mon Dieu, c'est vous qui m'avez donné la vie, si vous voulez me l'ôter par cette maladie, je

le veux bien. *Lady Charlotte*, vous avez quelquefois beaucoup de peine à entendre, vous avez mal à l'oreille, un autre aura mal aux yeux; dites alors de tout votre cœur: mon Dieu, tout est à vous; si vous voulez me rendre sourde, ou aveugle, je le veux bien. Il en faut dire autant, quand on perd sa fortune, & tout ce qu'on possède dans le Monde, & penser, je suis sûre que le bon Dieu m'aime; puisqu'il m'ôte ces choses, aparamment qu'elles ne valloient rien pour moi: si elles eussent été bonnes pour moi, Dieu ne me les auroit pas ôtées, cela est bien sûr.

Lady SENSE'E.

Si l'on pensoit toujourns à cela, ma Bonne, on n'auroit jamais de chagrin.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; c'est pour cela que nous voyons quelque-

fois des personnes qui nous paroissent très malheureuses, & qui sont pourtant fort contentes. Allons, *Lady Charlotte*, dites nous votre histoire.

Lady CHARLOTTE.

Abraham, voulant marier son fils *Isâc*, appella son intendant, & lui dit d'aller dans le païs, où demuroit son frère, qui s'appelloit *Nacor*, pour chercher une femme à son fils. Quand l'intendant fut arrivé dans le païs de *Nacor*, il pria Dieu de faire réussir son voyage & dit : Seigneur, montrez moi la femme que vous voulez donner à mon jeune maître. Et comme il s'étoit assis auprès d'un puits, il dit encore à Dieu : Seigneur, les filles de la ville vont venir chercher de l'eau à la fontaine ; je leur demanderai à boire ; inspirez à celle qui doit être la femme d'*Isâc*, de me présenter honnêtement sa cruche, & de m'offrir aussi à boire pour mes chameaux. En même tems les

filles fortirent de la ville, & il y en avoit une qui étoit fort belle. L'intendant s'aprocha d'elle & lui demanda à boire : de tout mon cœur, lui dit cette fille ; en même tems elle baissa sa cruche, & lui dit : je veux aussi donner à boire à vos charmeaux. L'intendant lui demanda comment elle s'appelloit. Elle lui répondit : je m'appelle *Rebecca* ; mon grand père se nommoit *Nacor*. Alors l'intendant remercia Dieu & fit présent à *Rebecca* d'une bague d'or, & de belles boucles d'oreilles. *Rebecca* courut à sa maison, pour montrer ses présens à ses frères ; car elle savoit qu'une fille ne doit pas prendre des présens des hommes, sans la permission de ses parens. *Laban*, frère de *Rebecca* ayant vû ces présens, courut à la fontaine, & pria l'intendant de venir loger chez lui. Cet homme ne voulut, ni boire, ni manger, qu'il n'eût fait sa commission. Il demanda *Rebecca* en mariage pour *Isac*, & ses frères y consentirent. Ils di-

rent ensuite à *Rebecca* : voulez-vous aller avec cet homme pour épouser votre cousin *Isâc* ? Elle répondit, je le veux bien ; & elle partit avec l'intendant, qui lui fit de beaux présens & à ses frères. Quand ils eurent marché bien longtems, *Rebecca* vit un homme qui se promenoit dans les champs, & l'intendant, lui ayant dit que c'étoit *Isâc*, elle mit son voile sur sa tête, & *Isâc* l'épousa bientôt ; & il aima tellement *Rebecca*, qu'elle le conôla un peu de la mort de sa mère *Sara*, qui mourut peu de tems après.

Miss MOLLY.

Cette histoire est bien belle, ma Bonne ; mais je voudrois savoir, pourquoi *Abraham* envoyoit si loin pour chercher une femme à son fils ? est-ce qu'il n'y avoit pas de filles dans le païs où il étoit ?

Madem. BONNE.

Il y en avoit, ma chère ; mais ces filles n'étoient pas fort sages, & *Abraham* vouloit donner une bonne femme à son fils, & ne se soucioit pas qu'elle fut riche. Remarquez, mes enfans, ce que fit l'intendant d'*Abraham*. Il pria Dieu de lui trouver une femme pour son maître. Cela nous apprend à demander à Dieu tous nos besoins : il est si bon qu'il ne s'offense pas de cette liberté. Il faut lui demander généralement toutes les choses qui nous sont nécessaires.

Lady MARY.

Mais, le bon Dieu fait bien que nous avons besoin de ces choses ; ainsi, il n'est pas nécessaire de les lui demander.

Madem. BONNE.

Pardonnez-moi, ma chère. Dieu fait bien que nous avons besoin de

pain, cependant Jésus-Christ nous ordonne de lui en demander tous les jours, dans la prière qu'il nous a enseignée. Ne dites-vous pas tous les matins & soirs dans votre prière : donne nous notre pain quotidien, c'est-à-dire, le pain de tous les jours ?

Lady CHARLOTTE.

Cela est vrai, ma Bonne, je n'y avois jamais fait attention.

Lady SENSE'E.

Pour moi, je demande toujours au bon Dieu tout ce que j'ai besoin. Quand je commence mes leçons, jé le prie de me faire la grace de bien apprendre ; quand Maman est malade, ou mes sœurs, ou Papa, je le prie de les guérir ; quand j'ai envie d'avoir quelque chose, je prie Dieu d'inspirer à Maman de me la donner ; & Dieu est si bon, qu'il m'accorde toujours tout ce que je lui demande.

Con-

Madem. B O N N E.

Conservez bien cette habitude, ma chère. Accoûtumons nous, mes enfans, à regarder Dieu comme notre bon père & notre bon maître. Un enfant demande avec confiance les choses justes à son père, un domestique à son maître. Mais comme nous ne savons pas nos vrais besoins, & que nous pourrions demander des choses, qui ne seroient pas bonnes pour nous, disons toujours : accordez-moi cette chose, Seigneur, si elle est bonne pour votre gloire, & mon salut. Voyons à présent, si nous dirons quelque chose de la Géographie. La dernière fois, nous avons parlé des noms qu'on donne aux différentes parties de la terre; c'est-à-dire du continent, de l'île, de la presqu'île, de l'isthme & du cap; il faut apprendre aujourd'hui les différens noms qu'on donne aux différentes parties de l'eau.

Voyez-vous ce grand amas d'eau ?
On l'appelle *Océan*; on l'appelle aussi

X

mer, de l'amertume de son eau. Il y en a quatre, qui prennent leurs noms des côtés, ou points du Monde, vers lesquels ils sont situés : ce sont l'*océan Septentrional*, l'*océan Méridional*, l'*océan Oriental*, & l'*océan Occidental*. On appelle *golfe*, une portion de l'*océan* qui s'avance dans les terres. *Baie* est un golfe dont l'ouverture est grande. *Archipel* est une mer où il y a un amas d'îles; *Détroit* est un passage étroit d'une mer à une autre. *Lac* est un amas d'eau, entouré de terre; & *rivière*, une eau qui coule toujours. Comprenez-vous cela, mes enfans?

Lady CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, un golfe est une mer, qui s'avance dans la terre, comme le *golfe de Venise*: un détroit est une rue de mer, qui joint deux mers ensemble, comme le *détroit de Gibraltar*, qui joint le grand océan à la mer Méditerranée.

Madem. BONNE.

Fort bien ; on appelle aussi un détroit, une mer resserrée entre deux terres : voyez sur cette carte. Entre l'île de Corse, & l'île de Sardaigne, il y a une petite rue de mer ; on la nomme le *détroit de Boniface*.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, d'où vient apelle-t-on la petite rue de mer, qui est entre l'Italie & la Sicile, le *Phare de Messine* ? que veut dire ce mot de *Phare* ?

Madem. BONNE.

Je ne fai pas le Grec, ma chère, & ce mot vient du Grec ; mais nous pouvons le deviner. Les vaisseaux qui sont sur la mer, ne peuvent sans danger s'aprocher de la terre. Pour les avertir que la terre n'est pas loin, on met du feu, ou de la lumière sur le bord de la mer, & alors les gens qui sont dans le vaisseau, voyant ce

feu, ou cette lumière pendant la nuit, n'aprochent pas. Or, il y avoit un roi en Égypte, nommé *Ptolemée*, qui fit bâtir une tour de marbre, qui étoit si belle, qu'on a dit qu'elle étoit une des sept merveilles du Monde. On mettoit une lumière au haut de cette tour, qu'on apella *Pharos*, pour avertir les vaisseaux; & depuis ce tems, on a nommé *phares* les endroits élevés, où l'on met de la lumière la nuit, pour ceux qui sont sur la mer; & c'est une de ces tours, qui s'apelloit le *phare de Messine*, qui a donné le nom à ce détroit. Nous pouvons donc penser que le mot de *Pharos*, veut dire *une lumière qui conduit pendant la nuit les mariniers*.

Lady MARY.

Ainsi, les lanternes qui sont aux portes, sont aussi des *Phares*.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère.

Miss MOLLY.

Vous nous avez dit, qu'il y avoit sept merveilles du Monde. Apprenez-nous qu'elles sont les autres.

Madem. BONNE.

Je vai vous les dire toutes comme je les sai. Les *murailles & les jardins de Babilone*, le *phare d'Alexandrie*, le *tombeau de Mausole*, le *Colosse de Rhodes*, le *temple de Diane à Ephèse*, le *labyrinthe de Minos dans l'île de Crète*, & les *pyramides d'Egypte*.

Lady CHARLOTTE.

Qu'est-ce que c'étoit que toutes ces choses ?

Madem. BONNE.

Lady Sensée va vous les expliquer, mes enfans. Allons, ma chère, apprenez à ces dames ce que c'étoit que le *tombeau de Mausole*.

Lady SENSEE.

Il y avoit une reine de Carie, nommée *Artémise*, qui aimoit beaucoup son mari *Mausole*. Il mourut, & elle lui fit faire un tombeau magnifique. Depuis ce tems, on a apellé *Mausolées*, les ouvrages que l'on fait pour honorer la mémoire des morts.

Lady CHARLOTTE.

Ah! voila pourquoi on nomme mausolées ces figures de marbre qui sont à Westminster. Je n'oublierai pas d'où vient ce nom.

Lady SENSEE.

Quoique ce tombeau qu'*Artémise* avoit fait bâtir, fut si magnifique, elle ne le trouva pas digne de recevoir les cendres de son mari.

Lady CHARLOTTE.

Où les mit-elle donc, Madame?

VIII. DIALOGUE. 235

Lady SENSEE.

Elle les méloit chaque jour avec sa sa soupe & son vin ; ainsi, elle les avala tout-à-fait.

Lady SPIRITUELLE.

N'est-ce pas cette *Artémise*, qui combattit pour *Xerxès*, roi de Perse, contre les Grecs, à Salamine ?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, celle-là vivoit auparavant. Il faut nous séparer, Mesdames, il est tard. La première fois nous parlerons des autres merveilles du Monde.



IX. DIALOGUE.

Neuvième Journée.

Lady MARY.

BON-JOUR, ma Bonne, nous direz-vous un joli conte de fée, aujourd'hui ?

Madem. B O N N E.

Non, ma chère, mais à la place d'un conte de fée, *Lady Sensée* vous dira la fable du labyrinthe, qui étoit une des sept merveilles du Monde. Quand je dis que c'est une fable, ce n'est pas qu'il n'y ait pas eu un labyrinthe, un *Minos*, un *Thésée*, & les autres personnes, dont nous allons parler; mais c'est qu'on a mêlé des fables aux actions véritables de ces gens-là. Allons, *Lady Sensée*, commencez.

Il y avoit un roi de Crète, nommé *Minos*. Les Athéniens, ayant tué son fils, il leur déclara la guerre, & remporta la victoire, & condamna les Athéniens à lui donner tous les neuf ans, sept garçons & sept filles, pour être dévorés par le Minotaure. Ce *Minotaure* étoit un monstre, moitié homme & moitié taureau. Il demouroit dans une maison, qu'on nommoit le labyrinthe. Cette maison étoit faite de façon, qu'on ne

pouvoit retrouver son chemin, quand on y étoit entré; car il y avoit mille tours & détours. Ainsi, les pauvres Athéniens, qu'on mettoit dans cette maison, y seroient morts de faim, quand même ils n'auroient pas été mangés par le monstre. Le fils du roi d'Athènes, qui se nommoit *Thésée*, résolut d'aller en Crète, avec les jeunes gens qu'on y envoyoit, afin de tuer le Minotaure. Quand il fut arrivé dans ce país, la fille de *Minos* apellée *Ariadne*, devint amoureuse de *Thésée*. Il lui promit de l'enlever, si elle vouloit lui sauver la vie. *Ariadne* lui donna un peloton de fil, & lui dit de l'attacher à la porte du labyrinthe. Il tenoit le peloton dans sa main, & devoit le fil à mesure qu'il avançoit. Ayant rencontré le Minotaure, il le tua; & ayant suivi son fil, il trouva la porte, & sortit. Ainsi, les Athéniens ne furent plus obligés d'envoyer personne, pour être mangés par ce monstre. Quand *Thésée* retourna dans Athènes, *Ariadne*, s'en

fut avec lui ; mais il la méprisa, parce qu'une fille, qui s'en va avec un homme, ne mérite pas d'être estimée. Il se leva donc de grand matin, pendant qu'elle dormoit dans une île, où ils étoient descendus pour passer la nuit. Quand *Ariadne* se réveilla, & qu'elle vit que le vaisseau étoit parti, elle pleura & avoit bien du regret d'avoir quitté la maison de son père, mais ses regrets étoient inutiles. *Bacchus*, Dieu du vin, passa par-là, & comme *Ariadne* étoit belle, il en eut compassion, & l'épousa. Elle avoit une couronne sur la tête. *Bacchus* la jetta au Ciel, & la changea en étoiles. Quand *Thésée* partit d'Athènes, il promit à son père *Egée*, s'il étoit victorieux, de mettre un drapeau blanc au haut de son vaisseau ; il l'oublia, & son père, qui venoit tous les jours voir si le vaisseau n'arrivoit point, le voyant sans drapeau, crut que son fils étoit mort, & se jetta dans la mer. *Thésée* envoya des présens au Dieu *Apollon* pour le

remercier de sa victoire, & il ordonna que tous les ans, on enverroit le même vaisseau avec des présens. Tout le tems que ce vaisseau étoit hors d'Athènes, on ne pouvoit faire mourir personne, & on attendoit qu'il fut revenu.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, ce *Thésée* étoit un méchant homme, d'abandonner ainsi cette pauvre princesse, qui lui avoit sauvé la vie.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais s'il ne l'avoit pas laissée-là, il auroit fallu qu'il l'épousât, & il est facheux d'épouser une fille, qui court après les hommes. Tant qu'il eut besoin d'elle, il lui fit les plus belles promesses du monde; mais les hommes ne se croient pas obligés de garder les promesses qu'ils font aux femmes; ils sont charmés de pouvoir les attra-

per pour s'en moquer après, & dire à tout le monde : voyez Lady une telle, je lui ai dit qu'elle étoit belle, que je l'aimois, & elle est assez sotté pour me croire.

Lady MARY.

Fi, que cela est vilain, ce sont des menteurs. Mais tous les hommes sont-ils comme cela, ma Bonne ? N'y a-t-il point une marque, pour connoître ceux qui nous aiment tout de bon, & ceux qui se moquent de nous ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. Je suppose que vous soyez une grande fille, & qu'un gentil-homme devienne amoureux de vous. Si c'est tout de bon, il ne vous le dira pas, mais il ira trouver votre Papa & votre Maman, & il leur dira : votre fille est bien aimable ; si vous voulez me la donner pour ma femme, je vous serai bien obligé, car
je

je l'aime beaucoup. Si cet homme veut se moquer de vous, il vous dira secrètement qu'il vous aime, & vous priera de n'en point parler à votre Papa.

Lady MARY.

Fort bien ; & moi, je lui dirai tout d'abord: Monsieur, je dirai à mon Papa que vous m'aimez. Il sera bien attrapé, s'il me le disoit pour se moquer de moi. N'est-ce pas, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, cela le rendra tout honteux, & vous ne manquerez pas d'en avertir le Papa, ou la Maman : mais il ne faut dire cela qu'à eux, & jamais à vos bonnes amies, ni à votre femme de chambre.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai une grande envie de savoir ce qu'il y a de vrai, dans

Y

ce que *Lady Sensée* vient de nous dire.

Madem. BONNE.

Presque tout, ma chère. Au lieu du monstre, c'étoit un capitaine Crétois, nommé *Taurus* : au lieu du peloton de fil, *Ariadne* donna à *Thésée* la carte du labyrinthe ; & au lieu de *Bacchus*, cette princesse épousa un prêtre de ce dieu. Je vai vous expliquer les autres quatre merveilles du Monde.

Les *murailles de Babylone* entouroient cette ville, la capitale du plus ancien empire du Monde : elles avoient 50 milles d'étendue, & 200 pieds de haut. Elles étoient si larges, que six chars y pouvoient passer de front, sans s'incommoder. Les *jardins suspendus de Babylone*, ont été un ouvrage aussi merveilleux que ses murailles.

Le *Colosse de Rhodes* étoit une statue d'airain de grandeur démesurée, qui avoit la figure d'un homme.

Les Rhodiens la consacrerent au dieu Apollon, & la placèrent à l'entrée du port de la ville de Rhodes, dans l'île de ce nom. Elle étoit si haute, & ses pieds étoient posés sur deux rochers si écartés. que les vaisseaux lui passôient à pleines voiles entre les jambes. Elle fut renversée par un tremblement de terre.

Le *Temple de Diane* étoit ce superbe édifice dans la ville d'Ephèse, qui avoit été dédié à la déesse *Diane*. L'extravagant *Hérostrate* le brula, pour se rendre fameux dans l'histoire.

Les *Pyramides d'Egypte* sont des ouvrages fameux, bâtis depuis quatre mille ans, que l'on voit encore dans le voisinage du Grand-Caire. Elles servoient de sépulture aux rois d'Egypte. On fut vingt ans à construire la plus grande, & on y employa 366 mille ouvriers. On y avoit marqué, qu'il en avoit coûté simplement pour les ails, les poireaux, les oignons & autres légumes, fournis aux ouvriers, dix-huit cens talens, qui font envi-

ron quatre cens mille livres sterling. Mais en voilà assez pour la Fable, aujourd'hui. Disons un mot de la Géographie. Prenons notre carte. Nous allons diviser l'Europe en trois principales parties : en partie du *Nord*, en partie du *milieu*, & en partie du *Sud*.

La partie du Nord comprend de l'Ouest à l'Est, les *Iles Britanniques*, qui consistent en deux grandes, & un grand nombre de petites. La plus considérable est la *Grande Bretagne*. Dans celle-ci, il y a deux royaumes ; l'*Angleterre* au Sud, & l'*Ecosse* au Nord. L'autre Ile, qui est plus petite, s'appelle l'*Irlande*.

Lady MARY.

Je ne savois pas que je demeuerois dans la Grande Bretagne.

Madem. BONNE.

Cela est vrai, ma chère ; *Londres* est la principale ville, ou la capitale

de l'Angleterre. *Edimbourg* est la capitale de l'Ecosse, & *Dublin* est la capitale de l'Irlande. Ces trois royaumes sont au même prince, qu'on appelle le roi d'Angleterre. A l'Est de l'Angleterre, on trouve le *Danemarck*, dont la capitale est *Copenhague*, dans l'île de *Zéeland*. La *Norvege*, qui est au Nord du Danemarck, appartient aussi au roi de Danemarck : sa ville capitale est *Christiania*. Ce roi possède aussi l'*Islande*, & cette île est encore plus au Nord de l'Europe, que l'Angleterre. A l'Est de la Norvege on trouve la *Suède*, autour du golfe de *Bothnie*, dans la mer *Baltique*. La capitale de la Suède est *Stockholm*. Enfin, à l'Est de la Suède, on trouve la *Russie*, ou *Moscovie*, qui est un très grand país : sa ville capitale est *Mosow*, mais aujourd'hui, *Petersbourg* en est la plus belle ville, & la résidence de l'impératrice, & de la Cour de Russie. Voilà donc cinq parties principales de l'Europe au Nord : retenez les bien. La pre-

mière fois, nous apprendrons les parties du milieu.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai lu hier, dans le Magasin François, l'histoire de *Pierre le Grand*, qui a bâti la ville de *Petersbourg*. Je l'ai trouvée toute semblable au conte du prince *Charmant*, que vous nous avez raconté l'autre jour.

Madem. BONNE.

C'est presque la même, ma chère; & le roi *Absolu* ressemble un peu à *Charles XII*, roi de Suède. Je vous prêterai son histoire, quand vous aurez fini de lire *Mr. Rollin*. Allons, Mesdames, voyons ce que vous avez appris de l'histoire sainte.

Lady MARY.

Quand *Isâc* eut épousé *Rebecca*, il pria Dieu de lui envoyer des enfans. Elle eut deux fils, l'aîné fut nommé

Esäu, & le second *Jacob*. Vous savez bien, Mesdames, qu'ordinairement il n'y a parmi les nobles, que l'aîné qui ait un titre, & qui soit Lord; le second ne l'est pas. On disoit donc milord *Esäu*, & maître *Jacob*. Un jour, milord fut à la chasse, & quand il revint à la maison, il avoit une grande faim. Il trouva maître *Jacob* qui venoit de faire une soupe aux lentilles, & qui alloit la manger. Milord *Esäu* lui dit: mon frère, donnez-moi votre soupe. Je l'ai faite pour moi, répondit *Jacob*; mais si vous voulez me donner votre titre, je vous donnerai ma soupe. *Esäu*, qui étoit un gourmand, vendit son titre pour cette soupe: ainsi, *Jacob* devint l'aîné & fut Lord, au lieu qu'*Esäu* ne fut plus que Maître.

Madem. BONNE.

Vous voyez, Mesdames, combien la gourmandise fait faire de sottises. C'est un vilain défaut. Outre que c'est un péché d'être gourmande,

cela rend malade, stupide, & fait mourir jeune : mais je ne vous en dirai pas davantage sur cet article ; je vous estime trop, mes enfans, pour croire que vous soyez gourmandes. C'est un vice si bas, si honteux, que je ne voudrois pas souffrir en votre compagnie, une jeune dame que je croirois gourmande. Vous rougissez *Miss Molly*, auriez-vous eu le malheur de faire quelque faute sur cet article ?

Miss MOLLY.

Oui, ma Bonne. Il y a quelques jours que ma servante ne voulut pas me donner du thé le soir, & j'ai pleuré pendant plus d'une heure.

Madem. BONNE.

Il faut vous corriger de ce vilain défaut, ma chère, & si vous voulez être bonne fille, & que je vous aime encore, il faut reparer votre faute. Voyons, que ferez-vous pour cela ?

Miss MOLLY.

Je serai huit jours sans prendre du thé, ma Bonne, mais, aussi, vous ne penserez plus à cette sottise que j'ai faite.

Madem. BONNE.

Pourquoi y penserois-je, ma bonne amie ? Quand nous sommes fâchées de nos fautes, & que nous les réparons, le bon Dieu les oublie ; je n'ai garde de m'en souvenir. Dites votre histoire, ma chère.

Miss MOLLY.

Esaü n'aimoit pas son frère *Jacob*, parce qu'il lui avoit acheté son titre, & qu'il lui avoit volé la bénédiction de son père. *Rebecca* dit à *Jacob* : j'ai peur que votre frère *Esaü* ne se venge de vous ; ainsi, mon fils, allez trouver votre oncle *Laban*, & demeurez avec lui, jusqu'à ce que la colère de votre frère soit passée. *Laban* avoit deux filles. *Léa*, l'aînée étoit laide, & *Rachel*, la seconde étoit

belle. *Jacob* devint amoureux de *Rachel*, & la demanda en mariage à *Laban*, qui lui dit : je vous donnerai ma fille *Rachel*, si vous voulez être mon domestique pendant sept ans. *Jacob* y consentit, & il aimoit tant *Rachel*, que ces sept années lui parurent comme sept jours. Au bout de ce tems, il croyoit épouser *Rachel*, mais *Laban* le trompa, & mit dans le lit sa fille *Léa*. Comme *Jacob* se coucha sans chandelle, il ne s'aperçut pas que son beau-père l'avoit trompé; mais le matin il fut bien fâché. *Laban* lui dit : ce n'est pas la coutume de marier la plus jeune avant l'aînée, mais si vous voulez me servir encore sept ans, je vous donnerai *Rachel* dans huit jours. *Jacob* y consentit, & après ce tems, *Laban*, qui voyoit que Dieu le bénissoit, à cause de *Jacob*, le pria de rester chez lui, & lui promit une bonne récompense : mais il cherchoit à le tromper, ce qui n'empêcha pas *Jacob* de devenir très-riche. Il n'aimoit point sa femme

IX. DIALOGUE. 251

Léa, & Dieu eut pitié d'elle. Il lui donna un grand nombre d'enfans, & *Rachel* n'en avoit point. A la fin, pourtant, elle eut un fils qui fut nommé *Joseph*. Cependant *Jacob* quitta son beau-père *Laban*, & revint dans son païs. Mais comme il en étoit proche, il apprit que son frère *Esaü* venoit au devant de lui, avec un grand nombre d'hommes armés. Il eut peur, mais Dieu lui envoya un ange pour le rassurer : & *Jacob* apaisa la colère de son frère par ses présens.

Madem. BONNE.

Allons, *Lady Charlotte*, dites nous votre histoire.

Lady CHARLOTTE.

Jacob s'arrêta avec sa famille près de la ville de *Sichem*. Il avoit douze garçons, & une fille nommée *Dina*. Cette fille, qui étoit curieuse, voulut voir les filles de *Sichem*. Elle sortit donc, & le fils du roi l'ayant vue, en devint amoureux, & l'enleva. Les

fils de *Jacob*, ayant appris cela, furent fort en colère ; mais le roi leur dit : ne vous fachez pas, donnez-moi votre sœur pour être la femme de mon fils, & devenons amis les uns & les autres. Les frères de *Dina* y consentirent ; mais deux d'entre eux, qu'on nommoit *Siméon* & *Lévi*, résolurent de se venger. Ils tuèrent en trahison le roi, son fils & tous les hommes de *Sichem*, & firent leurs femmes prisonnières. *Jacob* fut bien fâché quand il fut cette mauvaise action, & il avoit peur que les peuples des villes voisines, ne leur fissent la guerre. Dieu le rassura, & lui promit, comme il avoit fait à *Abraham* & à *Isâc*, de donner à ses enfans le païs, dans lequel il demouroit actuellement. *Jacob* quitta cet endroit & vint demeurer à *Beth-el*, qu'on a depuis appelé *Bethléem*. Quand ils y furent arrivés, *Rachel* eut encore un fils, & elle mourut quand il vint au monde. Elle le nomma *Beu-oni*, c'est-à-dire, l'enfant de ma douleur ; mais *Jacob* l'apella *Benjamin*.

IX. DIALOGUE. 253

Benjamin. Et *Rachel* fut enterrée
auprès de Bethléem.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, il me semble que les
enfans de *Jacob* n'étoient pas tous
honnêtes gens. Ce *Siméon* & ce *Lévi*
étoient bien cruels, de tuer tous les
gens de la ville de Sichein, qui n'é-
toient pas coupables.

Madem. BONNE.

Ils étoient presque tous de grands
coquins, comme vous le verrez bien-
tôt. *Juda*, l'ainé, a commis de grands
crimes, mais il y en avoit un qui
étoit un fort honnête homme; c'étoit
Joseph.

Lady SENSEE.

Mon Dieu, je ne comprends pas
pourquoi les hommes sont méchans.
Il y a tant de plaisir à faire son de-
voir. Pour moi, quand j'ai fait une
faute, je suis si tourmentée, qu'il ne

Z

254 IX. DIALOGUE.

m'est pas possible de dormir toute la nuit. Est-ce que *Lévi* & *Siméon*, qui tuèrent tous ces gens, n'étoient pas aussi tourmentés ?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. Dans le commencement qu'on est méchant, la conscience tourmente ; mais quand, malgré ses reproches, on continue à commettre le crime, petit-à-petit les remords diminuent, & à la fin, la conscience ne dit plus mot ; ce qui est le plus grand de tous les malheurs. Remarquez aussi, mes enfans, combien il est dangereux pour une jeune dame, d'être curieuse, & d'aimer à courir. Si *Dina* avoit resté chez elle, elle n'auroit pas causé les effroyables malheurs que nous venons d'entendre. Les femmes sont faites pour la retraite, il faut qu'elles s'accoutument à l'aimer, & j'ai très mauvaise opinion d'une fille qui aime à courir, à se faire voir partout. Je vous disois il y a quelque tems, que les

IX. DIALOGUE. 255

femmes étoient destinées à veiller sur leurs familles. Comment le peuvent-elles faire, si elles sont toujours hors de leur maison ?

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, quand on est riche, on a des domestiques pour veiller sur sa famille : je croyois qu'il n'y avoit que les pauvres femmes qui dûssent s'occuper du soin de leur maison.

Madem. BONNE.

Vous vous trompiez, ma chère. Dieu n'a pas dit que les riches ne mangeroient pas leur pain à la sueur de leur front. Tout le monde doit travailler ; c'est la pénitence de tout le monde : & le travail d'une lady, comme d'une marchande, est d'avoir soin de sa famille. Je suppose même, que l'oisiveté ne fût pas un péché : les dames devroient toujours s'occuper du soin de leurs maisons. Re-

tenez bien ceci, mes enfans. Quand vous seriez beaucoup plus riches que vous n'êtes, si vous ne prenez pas garde à vos affaires, vos domestiques vous voleront ; les marchands feront d'accord avec eux pour vous vendre trop cher ; vous deviendrez pauvres, ou du moins vos enfans le deviendront. Or il n'y a rien de plus honteux, que de devenir pauvre par sa faute : tout le monde se moque de ces pauvres là, & loin d'en avoir pitié, on les méprise.

Lady MARY.

Vous dites que tout le monde est obligé de travailler, mais les rois & les reines n'y sont pas obligés.

Madem. BONNE.

Je vous demande pardon, ma chère, un bon roi, une bonne reine, travaillent beaucoup plus que le plus pauvre de leurs sujets. Il y a de deux sortes de manières de travailler,

Mesdames; un païsan travaille à la terre, un menuisier travaille sur le bois, une couturière fait des habits; mais ce travail là, n'est pas fort difficile. Celui où l'esprit travaille, l'est bien davantage, & voila l'ouvrage des rois & des reines. Comme Dieu leur demandera compte de tout le mal, qui se fait par leur faute & leur négligence, ils doivent penser jour & nuit, à s'instruire de tout ce qui se fait dans leur royaume; & je vous assure qu'un bon roi, un grand roi, n'a pas un moment de repos.

Lady SPIRITUELLE.

Si cela est, ma Bonne, il n'y a pas beaucoup de plaisir à être roi.

Madem. BONNE.

Pardonnez-moi, ma chère. Un roi peut être le plus heureux de tous les hommes, mais, pour le devenir, il faut qu'il ne se donne pas un mo-

ment de repos. Ce travail, que vous regardez comme une peine, fait tout le bonheur, toute la gloire de sa vie. Dites-moi, je vous prie, une bonne mère trouve-t-elle de la peine à s'occuper de ses enfans ? non, sans doute. Eh bien, un bon roi est le père de ses sujets ; loin de trouver de la peine à s'occuper des choses qui peuvent les rendre heureux, cela lui donne une satisfaction infinie.

Adieu, mes enfans. La leçon a été un peu courte aujourd'hui, car je suis incommodée ; nous récompenserons cela la première fois.

Fin du premier Tome.



Noms des DAMES qui pa-
roitront dans ces Dialogues.

Mad^{lle} BONNE, Gouvernante de
Lady SENSE'E.

Lady SENSE'E, âgée de 12 ans.

Lady SPIRITUELLE, âgée de 12
ans.

Lady MARY, âgée de 5 ans.

Lady CHARLOTTE, âgée de 7
ans.

Miss MOLLY, âgée de 7 ans.

Lady BABIOLE, âgée de 10 ans.

Lady TEMPETE, âgée de 13 ans.



16.
M...

...

Monsieur des Dames qui de-
raisonnera ces Dialogues.

Monsieur Bourne, Gouverneur de
l'Isle de Saint...

Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.
Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.

Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.

Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.
Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.

Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.
Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.

Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.
Monsieur de la Roche, âgé de 12 ans.

...





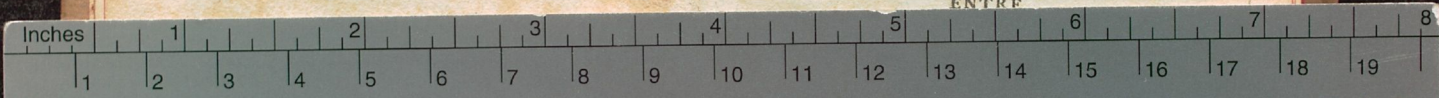


W 72 25

(A)



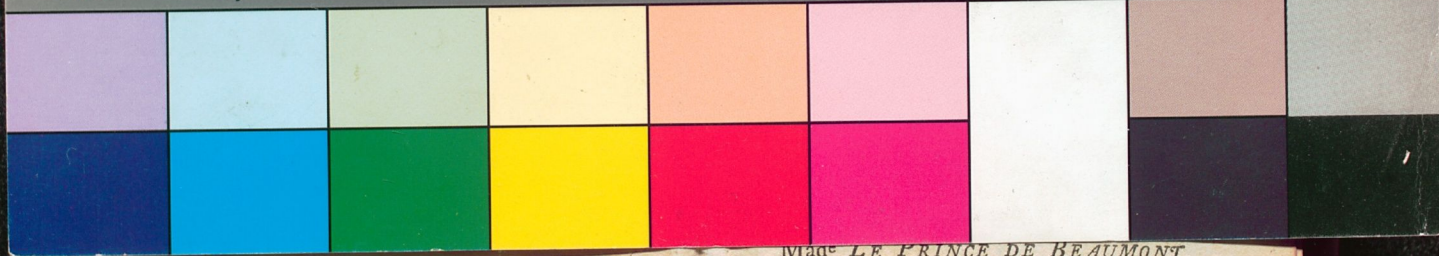
M A G A S I N
D E S
E N F A N S,
O U
D I A L O G U E S
E N T R E



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black



Par M^{rs} LE PRINCE DE BEAUMONT,

TOME I.

A LONDRES,

Se vend chez J. HABERKORN, dans *Gerard-Street, Soho*;
& chez les Libraires de cette ville.

1756.

